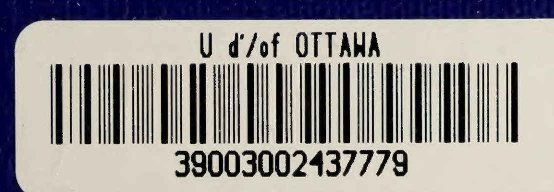




ŒUVRES COMPLÈTES

DE

JULES LAFORGUE

ŒUVRES COMPLÈTES

DE

JULES LAFORGUE

1860-1887

IV

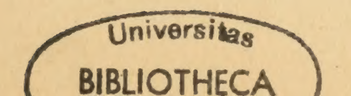
LETTRES. — I
(1881-1882)

INTRODUCTION ET NOTES
de G. JEAN-AUBRY



PARIS
MERCVRE DE FRANCE
XXVI, RVE DE CONDÉ, XXVI

MCMXXV



IL A ÉTÉ TIRÉ :

49 exemplaires sur vergé d'Arches numérotés à la presse de 1 à 49.

250 exemplaires sur vergé pur fil numérotés de 50 à 299.

JUSTIFICATION DU TIRAGE

798

INTRODUCTION

On trouvera ici, pour la première fois réunies en grand nombre, des lettres que, durant les six dernières années de sa trop courte vie, Jules Laforgue adressa à sa sœur, à l'un de ses frères, à quelques-uns de ses amis les plus chers ou les plus empressés à favoriser les débuts de sa carrière, comme à alléger de sa fin les soucis et les souffrances.

A plusieurs reprises, des lettres de Jules Laforgue avaient été données dans des revues, aussi bien dès le lendemain de sa mort (comme ces *Lettres à un ami* publiées dans l'*Art Moderne* de Bruxelles en décembre 1887) que tout récemment (celles, entre autres, que M. Édouard Dujardin a mises au jour l'an dernier dans les *Cahiers Idéalistes* : mai 1923). Une édition des Œuvres de Jules Laforgue publiée antérieurement, (Mercure de France, 1900-1903), contenait, dans son troisième vo-

lume : *Mélanges Posthumes*, un premier groupement de ces lettres, mais il n'en comprenait qu'une trentaine qui n'étaient adressées qu'à trois destinataires. On en trouvera ici environ cent cinquante et à quatorze personnes différentes, soit qu'on les ait tirées de la *Revue Blanche*, de l'*Art Moderne*, de la *Cravache parisienne*, de *Lutèce*, où elles étaient demeurées, soit qu'elles nous aient été communiquées en manuscrit par leurs destinataires ou leurs possesseurs actuels.

Nous nous sommes efforcés, non seulement d'en offrir au lecteur un texte en tout point correct, d'en éclairer les allusions, d'en spécifier les circonstances, mais encore d'en préciser les dates laissées souvent incomplètes par l'écrivain.

Nous avons été assez heureux pour pouvoir, soit par l'examen des lettres mêmes, soit à l'aide d'un précieux *Agenda* tenu par Laforgue pendant l'année 1883, attribuer presque à chacune de ces lettres une date indubitable, lors même que l'écrivain n'y avait porté qu'une indication imprécise de jour et de mois.

La réunion de ces lettres nous a été singulièrement facilitée par un concours de bonnes volontés au premier rang desquelles il me faut citer Madame G. Labat (née Marie Laforgue) et M. Félix Fénéon, à qui nous devons

la communication de mainte lettre inédite et qui, depuis trente-cinq ans, a, mieux que quiconque, servi la mémoire de Jules Laforgue. Avec une complaisance et un empressement dont nous lui sommes vivement reconnaissants, M. Auguste Marguillier nous a fourni mainte précision fort utile en ce qui touche les lettres adressées à Charles Ephrussi. Il est regrettable, en revanche, que des scrupules respectables, mais qui nous semblent extrêmes, aient engagé M. Paul Bourget à ne point mettre au jour les lettres nombreuses et d'un intérêt certain qu'il reçut de l'auteur des *Complaintes* durant la même période; nous n'en sommes pas moins reconnaissants envers notre maître et ami M. Henri de Régnier et notre ami Gérard Bauer des démarches qu'ils voulurent bien faire à cet effet auprès de M. Paul Bourget.

Il faut également déplorer que M. Gustave Kahn n'ait pas cru devoir remplir la promesse qu'il nous avait faite de nous communiquer les lettres qu'il avait reçues de Jules Laforgue.



Au cours de cette correspondance, qui s'étend ici de septembre 1881 à août 1887, c'est-à-dire des débuts de

sa vingt-et-unième année jusqu'aux tout proches menaces de la mort, on verra paraître sans cesse le cœur et l'esprit de Laforgue tout parés de la séduction irrésistible de leur fraîcheur spontanée et savante, et de leur souriante ironie. Il n'est personne, sans doute, en qui ces lettres ne pourront accroître l'affection que fait naître pour leur auteur la lecture des *Complaintes* ou des *Moralités Légendaires.*

Qu'il écrive à son protecteur, Charles Ephrussi, à ses grands amis de chaque jour M. Charles Henry ou Théophile Ysaye, à la plus chère des sœurs ou à la plus lettrée des amies, il conserve toujours un naturel égal, une intelligence prompte, un cœur exquis. Si la lettre à Trézenick est un document littéraire d'importance, les lettres à sa sœur sont des témoignages humains d'inestimable prix : elles ajoutent grandement aux plus touchants vestiges littéraires que nous ait laissés la tendresse fraternelle et elles placent Marie Laforgue parmi ces *sœurs*, discrètes mais inoubliables, Laure de Balzac, Pauline Beyle, Henriette Renan, etc., dont les visages s'éclaireront toujours des plus tendres reflets de la gloire de leur frère.

C'est par l'une de ces lettres que s'ouvre ce recueil. Jules Laforgue est alors à Paris depuis cinq ans, après avoir vécu d'abord six années à Montevideo, où il est né

le 16 août 1860, puis neuf à Tarbes, où, en compagnie de son frère aîné, Émile, il a fait ses études au lycée, de 1869 à 1876. Sa mère est morte en 1877, à Paris, peu après qu'elle était venue s'y installer avec son mari et ses onze enfants. Le chagrin de cette perte a miné profondément la santé de M. Laforgue père : ne s'abusant probablement pas sur son état, il a décidé de retourner à Tarbes, berceau de sa famille, où ses enfants, dont l'aînée n'a pas vingt ans, pourront du moins trouver auprès de leurs cousins aide et protection, s'il venait à disparaître. Emmenant neuf de ses enfants, le père n'a laissé derrière lui que les deux aînés : Émile, qui fait son service militaire, et Jules, qui vient d'être engagé comme secrétaire par Charles Ephrussi, critique et amateur d'art. C'est la première fois depuis sa sortie du lycée que Jules Laforgue se trouve seul, privé de l'atmosphère familiale et surtout des entretiens avec cette sœur qui est la confidente de ses goûts, de ses essais, de ses espoirs.

Trois mois plus tard, sur la recommandation de Charles Ephrussi et de M. Paul Bourget, Jules Laforgue était agréé comme lecteur français de l'impératrice Augusta. Il occupa ce poste du 30 novembre 1881 au 8 septembre 1886, suivant la Cour à Berlin et dans des villégiatures régulières ou occasionnelles : Bade, Coblentz, Babelsberg,

Hombourg, Ems, Wiesbaden, Mainau, ne revenant en France qu'à l'été passer chaque année deux mois à Tarbes et quelques jours à Paris. Il ne devait rentrer définitivement dans cette ville, au début d'octobre 1886, que pour y mourir moins d'un an après, le 20 août 1887, laissant, comme témoignages de son génie, ses poèmes, les *Moralités Légendaires*, maint essai ou fragment sur la vie et sur l'art, et, comme aveu de son être quotidien, les lettres qu'on va lire.

G. JEAN-AUBRY.

1924

LETTRES

I

(1881-1882)

I

A SA SŒUR (1)

Septembre 1881.
Prends garde de laisser tomber un petit souvenir que je t'envoie.

Pour toi seule à lire avant de t'endormir. Dis à la cousine que je lui rembourserai l'éclairage.

Pauvre chère sœur,

Il est sept heures. Je rentre fatigué. On me donne ta lettre. Ah ! comme je l'attendais ! Si tu savais comme je m'ennuie aussi !

Comme cette gare était triste le soir où vous êtes partis ! Dans ce wagon. Toi au fond. Je t'appelais voyant tes yeux mouillés, tu ne répondais pas et il a fallu s'en aller. Je n'ai même pas dit adieu à Ernest, Paul et Charlot (2). Je suis parti en

(1) La sœur à qui ses lettres sont adressées était sa sœur Marie (aujourd'hui Mme Labat), l'aînée des enfants qui venaient de partir pour Tarbes avec leur père.

(2) Ses cousins.

courant, navré, désormais seul dans ce Paris. Je suis rentré, je suis monté à ma chambre, banale, triste, où rien ne m'appartient et ne me connaît, où tant d'autres ont passé ! Je n'aurais pas pu dormir. J'avais le cœur gros, la gorge serrée, tu m'excuseras, j'ai fait ce que tu m'avais défendu; à une heure du matin, je suis allé chez Rieffel, il était seul, je me suis mis dans un fauteuil, devant son lit, enveloppé d'une couverture, grelottant de tristesse, et j'ai attendu le matin.

Je n'en pouvais plus. Nous avons pris du chocolat ensemble, et je suis parti chez Ephrussi (1), si bon pour moi.

Et la semaine s'est passée ainsi. J'ai vu Charlot une fois, rue Berthollet, puis plus personne. Je m'ennuie ! je m'ennuie ! Tous les jours presque j'allais rue Berthollet, emportant à chaque fois quelques livres.

Jamais une lettre. Ce matin seulement trois journaux pour papa et que je lui renvoie plus une lettre d'Émile toujours gai et demandant quand vous partez ! J'ai laissé quelques livres inutiles au concierge, entre autres un manuel du baccalauréat pour son fils, plus tard. En retour, M. Cortet m'a fait

(1) *Cf.* note p. 19.

payer huit francs pour deux clefs absentes. Mystère. Le premier du mois j'ai reçu deux cents francs d'Ephrussi. J'ai rendu ses cinq francs à Charlot — payé mon terme — le blanchissage — acheté des bas, trois gilets de flanelle (je demandais des rouges, au Bon Marché, on m'a regardé comme un monsieur qui arrive de pays extra-terrestres et fabuleux) puis aujourd'hui : — tu sais comme j'étais habillé ! veston tout reprisé, gilet en loques, pantalon frangé et tu ne m'en voudras pas, n'est-ce pas ! — aujourd'hui, dis-je, j'ai couru pour voir des tailleurs et je me suis arrêté à un vers cinq heures — pour quatre-vingts francs j'aurai un costume complet en cheviote, ce drap que tu aimes tant ! et je le soignerai bien pour aller te voir en avril prochain, tu veux, dis ?

Puis j'ai prêté quarante francs à Riemer (1), qui allait se trouver sans place et dont on retenait tous les effets à son lycée, s'il ne payait pas ses dettes avant de partir. Et comme l'argent s'en va à manger ! Les deux premiers jours, j'ai mangé, pour ne pas paraître ridicule devant Rieffel, à cet hôtel où j'avais souvent mangé déjà avec lui (tu te souviens, cela te fâchait, pauvre !) — cela coûte 3 fr. 50 par

(1) Riemer, un ancien condisciple du lycée de Tarbes qui a suivi, depuis lors, la carrière de l'enseignement.

jour. Puis Rieffel est parti — alors je me suis nourri très irrégulièrement — tantôt avec un franc par jour, tantôt douze sous. Une fois j'ai voulu, après bien des hésitations, entrer dans un petit restaurant à un franc.

Je suis sorti de là les joues en feu, la tête lourde ! si tu savais ce que c'est que cette nourriture bon marché, dont la cuisson est bâclée à la diable ! et que de poivre ! Au moins à la maison j'avais des bols de café au lait, d'énormes assiettes de ragoût, etc., si je n'avais que cela, et c'était sagement cuit. Voilà bien des détails terre à terre, n'est-ce pas ?

Hier, dimanche, je me suis tellement ennuyé, j'avais le cœur si serré de mon isolement dans ces foules se promenant, que cela devenait pour moi une sorte de jouissance d'artiste. Le matin j'ai pris une tablette Lombart, du café et deux sous de pain, puis j'ai travaillé jusqu'à cinq heures dans ma petite chambre. Et le soir ! Ah ! si tu m'avais vu ! Je me promenais seul, regardant les foules endimanchées rentrer, les tramways qu'on prenait d'assaut. Et des détails qui me faisaient sentir plus fortement encore ma solitude, une femme endimanchée, sortant d'une boulangerie, tenait à deux mains sur une serviette un rôti fumant, repas de famille, etc., etc. — Tu ne sais pas

comment j'ai dîné. Oh ! très bien ! Il me fallait une boulangerie, une charcuterie, une fruiterie. Trois de ces boutiques se trouvent tout près, à ma porte, dans la rue. Mais je n'aurais pas voulu que mes concierges prenant le frais sur le seuil me vissent; j'ai été assez loin, dans une boulangerie j'ai acheté deux sous de pain qui ont disparu dans les profondeurs caverneuses de ma poche. Pour la charcuterie c'était plus difficile. Je passais et repassais devant sans oser entrer.

Tantôt intimidé de voir au comptoir deux jeunes charcutières aux joues roses et luisantes, aux manches immaculées, riant entre elles : à quoi bon les déranger ? Puis, devant une autre où je n'avais pas le même prétexte, ne voyant au comptoir qu'une vieille charcutière à palatine d'astrakan chauve sur ses épaules, j'hésitais encore, me demandant si c'était bien de la galantine que cette chose s'appelait. Enfin à une autre j'entre. Un homme borgne s'avance, ceint de son tablier, le coutelas effilé au côté. De la galantine, s. v. p. — Pour combien ? — Six sous, balbutiai-je. — Truffée ou non truffée ? — Diable, pensai-je, je n'ai jamais goûté de l'une ni de l'autre, et dans l'éclair d'une seconde, sous l'œil inquisiteur du charcutier, je me fis à part moi ce petit raisonnement : Si je prends

de la truffée, je n'aimerai peut-être pas la partie truffée et serai obligé de la jeter, et ce sera cela de poids en moins — Or, je l'aime non truffée, et les truffes en moins feront du non truffé en plus — et je conclus à haute et intelligible voix : — Non truffée ! Cet être s'attaqua à un gros bloc recouvert de gelée ambrée et m'enveloppa dans un papier une grande plaque mince qui alla rejoindre les deux sous de pain dans ma poche. Puis dans une fruiterie j'ai acheté pour la modique somme de dix centimes une tranche de melon qu'on m'enveloppa aussi, et je remontai chez moi. Je m'enferme à double tour et je mange en songeant à la vie, à toi qui ne m'écris pas, etc. Puis, une fois tout fini, ne voulant pas laisser dans ma chambre la croûte de la tranche de melon, ce qui aurait révélé ma misère au garçon préposé à l'entretien de ma chambre, je pris mon chapeau, ma canne, mis mes gants, puis fit passer ladite croûte dans ma poche. Je descendis, et faisant semblant de me promener sous les arcades de l'Odéon, j'épiai un moment favorable, et laissai tomber cette croûte à terre. Puis, je suis allé chez Henry (1), où j'ai pris du café, et, à onze heures, je me suis couché.

(1) M. Charles Henry, physiologiste et érudit, est né à Bolleviller (Alsace) le 16 mai 1859. Il était donc, de fort peu, l'aîné de Jules

Comme cela je mange ce que je veux; je suis à mon aise, loin des indiscrets et je dépense peu. Néanmoins, il me reste quarante francs pour aller jusqu'au bout du mois, c'est plus qu'il ne faut. Et, pauvre et bonne sœur, ne sois jamais inquiète de mon sort au sujet de l'argent — jamais, entends-tu ! Promets-le-moi, que je te sache au moins ce souci en moins, tu en as tant ! Mais ne t'ennuie pas, va, résigne-toi un peu; observe ces provinciaux, méprise-les et attends. Je vais travailler comme un damné pour aller te voir, avec beaucoup d'argent, en avril prochain. Sois en outre sûre que je t'enverrai au moins dix francs par mois. Je voudrais t'envoyer tout de suite les vingt francs de *La Vie Moderne* (1), mais j'hésite, tu habites chez des voleurs anciens boulangers, et gascons, ce qui est formidable. Mais écris-moi aussitôt cette lettre lue, dis-moi si tu peux recevoir ce mandat en sûreté, et je

Laforgue. Il était arrivé à Paris un peu avant lui en 1875, avait suivi les cours de la Sorbonne, du Collège de France et du Museum et avait été un moment préparateur de Claude Bernard et de Paul Bert. Cette année même il était devenu un des bibliothécaires de la Sorbonne et préludait à ces travaux sur l'esthétique picturale et musicale, sur la psychologie expérimentale, la physiologie des sensations qui ont donné depuis la mesure de son intelligence extraordinairement diverse et audacieuse.

(1) Pour un poème en prose, *Tristesse de réverbère,* publié dans *la Vie Moderne* du 3 septembre 1881.

te l'envoie immédiatement. Et surtout pas de remords. Je sais trop ce que c'est.

Oui, résigne-toi, arrange-toi une petite existence résignée et, dans l'attente, fais-toi des opinions hautaines sur Tarbes, les amies et tout le monde. Songe aux personnages, aux femmes de notre grand Balzac; pense beaucoup; emmagasine des idées, réfléchis sur les choses et le caractère, deviens une femme supérieure, digne du monde dans lequel nous vivrons. Quant à la cousine et son digne beau-frère, dis-moi si tu as à te plaindre d'eux! Moi, non seulement je les méprise mais je nourris encore une petite vengeance contre eux, un rien, une lettre très polie; mais — bien entendu — je la différerai, cette vengeance, tant qu'elle pourra faire rejaillir sur toi le moindre ennui.

Comme tu dois t'ennuyer, ma pauvre Marie! Au moins, moi, je vais chez Ephrussi, je passe des après-midi d'oubli à la Bibliothèque. Je ne m'ennuie que lorsqu'averti par la faim je songe qu'il faut manger. Je vois tout le monde entrer dans les restaurants, moi je ne peux pas, alors je monte dévorer mes petites provisions dans ma chambre, ou je vais sur un banc caché du Luxembourg. Mais ne t'inquiète pas, va, je suis très heureux.

Puis, très souvent, au crépuscule, en rentrant, je m'accoude à ma petite croisée, et je rêve sans pensée, regardant Notre-Dame et les toits et les cheminées, ce sont des moments d'oubli. Puis j'ai la tête si lourde que je m'endors de bonne heure. Figure-toi que, quoique absolument libre, je ne puis m'arracher de mes habitudes. Tiens, quand je sors de chez Ephrussi à midi, qui m'empêche de manger dans son quartier et d'aller de là à la Bibliothèque ?

Et non, mes jambes me portent vite et instinctivement dans notre quartier, et je rôde, sans savoir pourquoi, autour de la rue Berthollet (1), où je n'ai pourtant plus rien à faire ! Quand le soir, à dix heures, je me trouve sortant du cabinet de lecture, je me hâte vers le quartier, comme si tu m'attendais toujours, puissance des habitudes prises ! Le ressort a été monté d'une certaine façon par la main, et la machine marche toujours dans ce sens. Comme ta lettre est triste, ma pauvre petite Marie ; mais il faut de temps en temps de ces séparations, de ces tristesses, pour entretenir la douceur d'enfance de son cœur — tu ne crois pas, tu me trouves cruel peut-être. Mais nous aurons

(1) Où se trouvait, au numéro 5, au premier étage, l'appartement que la famille Laforgue venait de quitter.

la joie de nous revoir, la joie d'échanger des lettres, etc.

Veux-tu qu'avec le mandat je t'envoie ma photographie ? Réponds-moi vite, vite, et ne t'ennuie pas, sois moins impressionnable, ne t'affecte pas tant des moindres choses ! Autrement je serais trop malheureux, je ne travaillerais plus ! Oh ! je veux travailler, travailler, me mettre dans mes meubles, avoir mon chez moi, aller à Tarbes, te voir, t'embrasser, te faire des misères.

Adieu, réponds-moi une longue lettre, un peu résignée.

JULES LAFORGUE.

Chère petite pauvresse, je vous envoie un timbre. Persuade à papa — car toi seule est capable de cette initiative d'amour filial — persuade-lui de voir un médecin, de s'astreindre à un régime, de revivre. C'est un excellent père, va, bien qu'il ait trop lu Jean-Jacques Rousseau (1).

Que puis-je t'envoyer comme souvenir cette fois-

(1) Il avait, par admiration pour Rousseau, donné le prénom d'Émile à son fils aîné et élevé tous ses enfants assez sévèrement. « Mon père, un dur par timidité », a dit plus tard Laforgue dans le premier poème des *Fleurs de Bonne Volonté*.

ci ? Je découpe dans un coin derrière la commode un morceau de la tapisserie de ma pauvre chambre, garde-le précieusement. — Je t'enverrai un jour une cassette où tu mettras uniquement mes lettres et tous les petits souvenirs que je t'enverrai. Nous en rirons en les revoyant.

II

A SA SŒUR

[Dimanche 20] Nov. 81 (1).

Ma chère Marie,

Que dire ? je suis abattu par une immense tristesse. Je ne pense pas, je ne sens pas. Tout est triste, et je sens que c'est à moi d'avoir courage.

J'ai reçu la lettre de la cousine ce matin dimanche, à midi. Et papa est mort vendredi matin ! Oui, j'ai vécu vendredi et samedi, ne sachant rien, allant à mes occupations ordinaires, et pendant ce temps, là-bas, mon père était mort. Je ne m'en consolerai jamais.

Il est mort, et je ne l'ai pas revu avant qu'il mourût. Et maintenant c'est fini, je ne le verrai plus.

(1) Les dates entre crochets sont des indications qui ne figurent pas sur les manuscrits, mais qui ont été ajoutées ici, pour plus de précision, chaque fois que le contexte le permettait.

Ah ! raconte-moi des pages pleines de détails sur ses derniers jours, ses derniers moments. Que pensait-il de moi, le pauvre père ! N'a-t-il pas dit un mot pour moi, avant de mourir ? Vois-tu, je serai triste pour toute la vie, si papa n'a pas dit un mot bon pour moi avant de mourir. Raconte-moi tout en détail, je veux savoir. A-t-il conservé sa connaissance jusqu'au bout ? Qu'a-t-il dit ? sentait-il qu'il allait mourir ? Ne vous a-t-il pas tous recommandés à moi ?

Fini, fini, je ne le reverrai plus. Et rien, sinon se résigner, quelle vie !

Aujourd'hui, dimanche, à deux heures, j'étais chez la tante, je croyais leur annoncer la nouvelle et eux me croyaient à Tarbes. Ç'a été une journée de sanglots. J'y ai écrit à Charles. Je suis parti à six heures. Je t'ai envoyé ce télégramme si économique, sec, que tu as reçu sans doute, et qui m'a fait pleurer.

Puis j'ai erré par les rues pleines de foules. Je n'osais pas rentrer. A neuf heures, je rentre et je t'écris. Comme la vie est triste ! Je vous vois là-bas autour de la lampe.

Et pourtant il faut se faire à cette idée que nous n'avons plus de père, il faut l'envisager, en voir les conséquences.

Comment ai-je le courage de penser à autre chose qu'à ma douleur de fils, à la douleur de n'avoir pas revu papa et de ne pas savoir ce qu'il pensait de moi en s'en allant ?

N'a-t-il pas laissé des instructions, des papiers, des lettres, avec la recommandation de me les faire parvenir ? Est-il parti espérant en moi ?

Oh? raconte-moi tout.

Oui, nous voilà onze orphelins (1).

Et moi qui me préparais à aller à Tarbes avant de partir pour l'Allemagne, vous apprendre que j'étais nommé, que je tenais mon avenir (2). J'étais si heureux vendredi et samedi, et là-bas mon père était mort, maintenant je vois l'enterrement.

Et toi, pauvre Marie, si tu avais entendu chez ma tante — toutes les larmes étaient pour toi. — Tu es capable de tomber malade de chagrin, tu es si bonne, tu souffres pour tous. Et moi je te voyais, tu n'as probablement ni mangé, ni dormi de tous

(1) Émile, Jules, Marie, Madeleine, Charles, Pauline, Louise, Adrien, Charlotte, Édouard et Albert Laforgue.

(2) Sur la recommandation de M. Paul Bourget, avec qui il était entré en relations au début de 1881, et de Charles Ephrussi, Jules Laforgue venait d'être agréé comme lecteur français de l'impératrice Augusta, femme de Guillaume Ier. Il attendait d'un moment à l'autre des instructions pour son départ et se trouva ainsi dans l'impossibilité de se rendre à Tarbes à l'enterrement de son père. Il ne devait rejoindre son poste que huit jours plus tard.

ces jours. Vois-tu, je suis prêt à tous les dévouements, à toutes les abnégations; mais, avant tout, mon but est ton bonheur à toi, je ne veux songer qu'à cela, je rendrai mes frères et sœurs heureux, mais pour toi ce sera de l'adoration, de la vénération, et si tu mourais je mourrais.

Ainsi, soigne-toi ! si tu ne veux pas me rendre malheureux, me décourager dans mes dévouements, aie du courage.

Vois-tu, je vais être logé, nourri au palais, j'aurai un domestique; à la moindre chose j'aurais là un grand médecin; j'aurai 9.000 francs par an. Je prends pour moi seul Charlot et Adrien (1). Je serai heureux et vous le serez.

Les premières semaines de douleur passées, nous songerons au positif, le terrible positif. Mais je me sens et du cœur et des forces, va. Remercie la cousine de sa lettre. Je n'ai pas besoin de dire tout ce que j'attends de leur part de dévouement, d'elle et de Pascal (2). Ma tante est encore trop abattue pour songer fermement. A-t-on écrit à Émile ?

(1) Ses deux plus jeunes frères, en faveur de qui il fit abandon de sa part d'héritage. Émile, nommé plus loin, était son frère aîné qui faisait alors son service miiitalre.

(2) Cousin germain du père de Jules Laforgue; il avait été le correspondant d'Émile et de Jules quand ceux-ci étaient pensionnaires au lycée de Tarbes.

Je serre la main à ce brave cœur d'Ernest (1).

Ma chère Marie, réponds-moi vite, mais peut-être une lettre de toi est-elle déjà en chemin, donne-moi bien des détails.

Je vous écrirai de nouveau demain. Je n'ai pas mangé depuis hier au soir et tout est fermé. Je suis bien triste. Mais du courage, du courage — il faut se raidir, et regarder la vie en face.

Je vous embrasse tous.

JULES.

(1) Cousin germain de Jules Laforgue.

III

A CHARLES EPHRUSSI (1)

[Paris, 20 novembre 1881.]

Cher Monsieur Ephrussi qui êtes si bon pour moi,

Je reçois à l'instant la nouvelle de la mort de mon père. Il est mort vendredi 18 novembre. Je ne puis rien faire, ni songer. Je ne le reverrai plus. Je suis bien triste.

Je viendrai demain lundi à 1 h.

JULES LAFORGUE.

(1) Charles Ephrussi (né à Odessa en 1849, mort à Paris en 1905), amateur et historien d'art, collaborateur (à partir de 1876), puis co-propriétaire (à partir de 1885) et enfin directeur (à partir de la fin de 1894) de la *Gazette des Beaux-Arts*, où il publia notamment des articles sur le peintre vénitien *Jacopo de Barbarj*, sur *Le Triptyque d'Albert Dürer exécuté pour Jacob Heller*, sur *Les Dessins d'Albert Dürer* et *Les Dessins de la collection His de la Salle;* collaborateur du vicomte Both de Tauzia pour le *Catalogue des Dessins du Musée du Louvre.* Il fut un des premiers à défendre le mouvement impressionniste et à collectionner des œuvres de ses principaux maîtres (v. plus loin la lettre IX); très lié notamment avec Manet et avec Renoir, il a été représenté par celui-ci dans le tableau *Le Déjeuner des canotiers.*

IV

A SA SŒUR

[22] nov. 81, mardi matin.

Ma chère Marie,

Je n'ai pas encore reçu de lettre de toi.

Avez-vous écrit à Émile? sait-il?

Ma pauvre Marie, comme je m'ennuie, moi qui dois avoir le plus de courage! J'ai si peur que tu ne sois tombée malade de tout cela. Ecris-moi, écris-moi. Si tu savais quelle journée je passe! dire que je ne reverrai plus mon père!

Quels projets ont Pascal et la cousine, et Ernest? Qu'allons-nous faire? Comment allons-nous vivre? Tu sais que je ne sais rien des affaires de papa. J'ai entendu nommer M. Carbonnel, mais je n'en sais pas davantage. Comment va-t-on s'arranger? qu'on m'écrive.

Oh! n'aie pas peur, ce n'est pas le courage qui

me manque. S'il ne s'agit que de gagner de l'argent. J'en gagnerai, tu le vois déjà, et ma vie entière ne sera qu'un dévouement, à mes frères et sœurs. Je ferai tout, tout. Mais s'il est une chose dont je sois absolument incapable, c'est de prendre connaissance de notre situation pécuniaire et de l'administrer. Et qui le fera, Pascal? ma tante? Charles?...

Ma chère Marie, écris-moi, donne-moi des détails sur les derniers jours et derniers moments de notre père. Dis-moi comment tu vas. Comment sont les enfants.

Comme je voudrais être à Tarbes! je me ronge de rester à Paris, et de ne pouvoir rien et de ne rien savoir. Écris-moi!

Comment vivez-vous en ce moment-ci? Qui est à la maison? Quels sont les projets de Pascal et de la cousine? Écris-moi, dis-moi tout, confie-moi tout. Il faut que je sache tout. Ah! pourquoi n'ai-je pas encore une lettre de toi? Que signifie tout cela? Ah! si tu tombais malade!

Je n'ai pas encore reçu d'Allemagne l'ordre de partir. J'ai probablement encore huit ou dix jours. Et je ne puis aller à Tarbes encore, il faut que j'attende. Écris-moi.

Ma pauvre Marie, console-toi, résigne-toi, soigne-toi. Tu le vois, j'ai des protections, je vais

gagner largement ma vie, je vais m'occuper de Charles et d'Adrien. Et avant longtemps nous vivrons ensemble, et je te ferai une existence heureuse, si du moins il en peut être une pour toi. Soigne-toi surtout! Je t'ai dit que si tu mourais, je ne te survivrais pas, rien ne me retiendrait, ni l'avenir de mes autres frères et sœurs, ni mes ambitions, rien.

Comme je voudrais être à Tarbes!

J'ai tant peur que la mort de notre père ne t'aie donné un coup. Je veux espérer que, le soignant à chaque heure, tu devais être peut-être préparée à cette fin. Soigne-toi. Je te rendrai heureuse, non seulement en te comblant de tout, mais encore en rendant heureux mes frères et sœurs.

Mais écris-moi, écris-moi. Comment se fait-il que je n'aie pas une lettre de toi?

Combien de jours faut-il que je passe encore dans ces angoisses?

Écris-moi, écris-moi une lettre chaque jour, et je t'écrirai chaque jour d'ici à mon départ. Adieu, soigne-toi, et espère; tout ce que tu pourras espérer, je le réaliserai.

Je t'embrasse,

Jules.

V

A CHARLES EPHRUSSI

[Paris, 28 novembre 1881.]
Lundi 11 h. du soir.

Cher Monsieur Ephrussi,

Monsieur votre frère vous a sans doute dit, en vous transmettant mes adieux, que j'étais venu aujourd'hui vers midi 1/2. J'ai trouvé votre petit billet. Mais, comptant partir ce soir à 9 h., il m'était matériellement impossible de me trouver 77 rue d'Amsterdam à 3 h., chez Manet.

Et voilà que je n'ai pu partir ce soir à cause de retards. Mais je pars demain matin à 7 h. et j'arriverai le soir à 10 h. (1). J'arriverai donc le mardi indiqué et tout est sauvé.

Je pars donc demain matin. C'est fini. Il me

(1) A Coblentz, où se trouvait alors l'impératrice et sa cour comme d'ordinaire à cette époque de l'année, avant de regagner Berlin pour les premiers jours de décembre.

semble que ce chemin de fer va m'emporter dans un grand rêve. Le cœur me battra un peu. Mais, au fond, je me laisse aller; car je crois que tout est écrit, que tout est marqué d'avance.

Il était écrit que je vous rencontrerais dans la vie; il était écrit que j'irais à Coblentz; et la façon dont je me tirerais de tout cela est écrite depuis l'éternité.

Je ne vous en serai pas moins reconnaissant toute ma vie de tout ce que vous avez fait pour moi.

Je vous serre la main, et je vous écrirai aussitôt arrivé.

Jules Laforgue.

VI

A M. CHARLES HENRY

Château de Coblentz, mercredi
[30 novembre 1881].

Cher Henry,

Série d'éblouissements. Arrivée hier au soir à 11 heures. Ce matin à 11 heures, présenté à l'Impératrice. Ce soir, fait une lecture à 8 1/2 de la *Revue des Deux Mondes*. Ouf !

Je suis très correct, pas de timidités. J'évolue parfaitement, souplement, cela tient à ce que je ne sais pas un mot d'allemand (1). Je suis superbement logé, exquisement nourri de fadeurs multiples. J'ai déjà un ami, le docteur de la Reine. Dîné avec lui ce soir. Pas sorti dans la ville.

Nous partons demain matin à 9 heures pour Ber-

(1) Jules Laforgue n'était pourtant pas sans avoir quelques rudiments de la langue allemande, car on la lui avait enseignée au collège de Tarbes et il obtint même à la fin de l'année scolaire 1873-1874, classe de quatrième, un deuxième accessit de langue allemande (Archives du lycée Théophile-Gautier, à Tarbes).

lin. Il est 1 heure et je n'ai pas encore fait ma malle.

Des valets, des lumières, de larges escaliers blancs, des glaces. — Des glaces, de larges escaliers blancs, des lumières, des valets. Je n'ai pas encore eu un moment pour réfléchir. C'est heureux; sans cela j'aurais des affolements charmants !

A une autre lettre des détails.

Jules Laforgue, près de S. M. l'Impératrice-Reine, Prinzessinen Palais, Berlin.

Une poignée de main, un bonjour, un air penché, une « intonation » et un sourire à Madame Mullezer (1) dont le salon me manque. J'en ai le cœur gros. Je l'aime tant.

A bientôt.

Je serre la main à M. Bellanger (2) dont le tableau vous a empoignés.

JULES LAFORGUE.
ex-diplomate.

(1) Mme Mullezer, à laquelle Jules Laforgue adressa plusieurs lettres charmantes que l'on trouvera plus loin, réunissait chez elle le dimanche, quelques jeunes gens épris de poésie et de musique moderne. Elle composait des poèmes sous le nom de Sanda Mahali : et l'on verra que Laforgue, qui éprouva pour elle un sentiment où la littérature et une certaine tendresse se mêlaient, fut amené à en corriger quelques-uns. Jules Laforgue avait été présenté à Mme Mullezer par M. Charles Henry, peu avant son départ pour l'Allemagne.

(2) Bellanger, peintre ami de M. Charles Henry, qui s'acquit un moment quelque renom par ses tableaux et sa contribution à des éditions illustrées d'œuvres de Zola.

VII

A CHARLES EPHRUSSI

Coblentz, mercredi minuit.
[30 novembre 1881.]

Cher Monsieur Ephrussi,

J'ai fait un excellent voyage, merci. Je suis arrivé à Coblentz mardi soir à 11 h. Une voiture m'attendait. Je suis très bien logé, très bien servi. J'ai vu M. de Knesebeck (1) ce matin. Il m'a parlé de vous. Il m'a présenté à 11 h. à la Reine. Je m'en suis bien tiré. J'étais assurément plus timide chez vous. Pourquoi ? Je suis encore trop ahuri pour me livrer à la psychologie de tout ce qui tourbillonne, valse et farandole dans ma pauvre tête.

On ne me laisse pas le temps de me recueillir, et par conséquent de m'effrayer. J'ai lu ce soir une

(1) Secrétaire de l'impératrice.

étude de la *Revue des Deux Mondes* à la Reine. Ma voix était très assurée. J'ai eu assez de présence d'esprit pour sauter, sans que nul ne s'en aperçût (il y avait là des messieurs et des jeunes filles, feuilletant des albums, brodant) un passage scabreux que je prévoyais, et par cela même à jamais mémorable. (Vous le trouverez au numéro du 15 novembre, page 332) (1). — Le plus fort est fait.

Ma voix n'a pas tremblé. D'où cela vient-il ? — Pourtant, rappelez-vous que j'ai failli tomber dans votre bureau quand Madame C... m'a parlé !

Je voudrais vous écrire tout en détail, cher Monsieur Ephrussi, mais j'ai tant de lettres à écrire !

La politesse exigeait que je vous écrivisse cette lettre, vous à qui je dois tant, vous par qui je suis ici, vous si bon, si délicatement bon.

Dites-moi cependant que sans être indiscret je puis vous écrire encore d'autres lettres, quand même vous n'y devriez pas répondre.

Je vous vois à votre bureau, au milieu de votre

(1) Il s'agissait, dans une étude sur *Mazeppa, l'histoire et la légende,* par le vicomte Melchior de Vogüé, d'un passage où l'auteur fait allusion, le plus discrètement du monde, à la passion de Mazeppa pour la femme de Falbovsky, sentiment qui fut la cause du malheur célèbre de Mazeppa. La lecture de ce passage en dit long sur la pruderie qui régnait à la cour de l'impératrice Augusta, ou sur l'idée que Laforgue s'en faisait.

travail, des journaux à lire, des revues à dépouiller, des articles à faire, des lettres à écrire ou à parcourir. Comment me lirez-vous ?

Cependant, puisque vous avez voulu qu'il y eût un lien — de quelque nature qu'il soit — entre nous, vous êtes obligé de recevoir mes lettres. Et vous en recevrez.

D'ailleurs quand je vous l'ai demandé vous y avez consenti, et j'espère que ce n'était pas par pure politesse.

Vu le Rhin dans le brouillard. Nous partons demain pour Berlin.

Jules Laforgue, près de S. M... Prinzessinen Palais, — Berlin.

Façon de vous avouer que j'espère tôt ou tard recevoir une lettre de vous.

Et votre *Albert Dürer* (1) avec ses « feuillets du carnet » (2), ses « cat.Posonyi » (3), a-t-il paru pour faire taire les exigences sceptiques de Monsieur votre frère — à qui je serre la main — ?

(1) L'important ouvrage *Albert Dürer et ses dessins*, à l'achèvement duquel Jules Laforgue avait travaillé.

(2) Dessins du carnet de route de Dürer dans son voyage aux Pays-Bas.

(3) Références au catalogue de la riche collection de dessins de Dürer formée par M. Posonyi et passée au Cabinet des estampes de Berlin.

Ah, ce Quantin (1) du Retard !
Je salue MM. Dreyfus (2), Renan (3) et Deudon (4).
Je salue respectueusement Madame votre mère.
Je vous serre la main.

JULES LAFORGUE.

Mes amitiés au Claude Monet que vous savez (5).

(1) Éditeur de l'*Albert Dürer* de Ch. Ephrussi.

(2) Gustave Dreyfus, amateur, possesseur d'une collection renommée d'œuvres d'art de la Renaissance.

(3) Ary Renan, peintre, fils d'Ernest Renan.

(4) Amateur et collectionneur de tableaux impressionnistes.

(5) *La Grenouillère.*

VIII

A SA SŒUR

Coblentz, Décembre 81, mercredi, minuit (1).

Ma chère Marie,

Enfin je respire, et puis songer à la foule de lettres qu'on attend de moi là-bas, en France. Et c'est à toi que j'écris la première.

Je suis arrivé hier au soir, mardi, à Coblentz (ici) à onze heures. J'aurais pu t'envoyer une dépêche, penses-tu. Ah ! oui, une dépêche, quand j'ai passé une nuit et une journée où le cœur me battait à se rompre.

Mais tout s'est très bien passé. Voici :

Commençons par le commencement.

Après un voyage confortable en première, rembourré, avec glaces, et chauffé, pris du café au lait

(1) Plus exactement nuit du mercredi 30 nov. au jeudi 1er déc.

à huit heures le matin à Paris avec Emile, puis déjeuné à la frontière belge (onze heures) et dîné à Cologne (huit heures). J'arrive à Coblentz à onze de la nuit. A la gare m'attendait une sorte de carrosse antique au cocher grave. Un valet de pied s'incline devant moi et m'ouvre la portière. Je monte : on entre au château. Des allées interminables, avec, çà et là, des sentinelles au casque pointu et d'innombrables réverbères, on arrive à un perron. Je descends devant une porte, un grand diable galonné s'incline et m'ouvre. C'est mon appartement, — mon domestique et sa femme m'attendaient, allumant un grand feu, disposant mon dîner.

Voici mon appartement de Coblentz : une antichambre, puis un grand cabinet de travail très haut de plafond, à gauche une commode avec une glace et des bougies, deux grandes fenêtres, — au fond mon bureau avec tout préparé pour écrire, un bel encrier, une lampe d'un système très compliqué et que je n'ai pas encore compris, un grand fauteuil, un crachoir, une chancelière, etc... A droite un canapé-lit, une grande table recouverte d'un tapis, deux fauteuils, huit chaises rembourrées, et sur la table, dans un plateau d'argent, un dîner, des viandes froides, une assiette dorée avec des

petits fours, une théière, un sucrier avec pince d'argent, etc...

Puis ma chambre à *coucher*, où l'on avait aussi allumé du feu et où j'ai trouvé ma malle, une toilette, etc... Les domestiques me souhaitent le bonsoir et me quittent.

Je me chauffe, je dîne mélancoliquement, le cœur gros et du bout des dents; puis ces dîners somptueux sont si fades à mon estomac qui a déjà broyé pas mal de vache enragée !

Tout dort. Je n'entends que le tic tac de la pendule. Je me demande si tout ça n'est pas un rêve. J'écarte mon rideau, je vois, éclairée de mille lumières, la longue façade du château, et les sentinelles graves qui se promènent le fusil sur l'épaule.

J'entre dans ma chambre à coucher où brûlent de fines bougies dans des bougeoirs d'argent.

J'arrange un peu ma malle, puis je me couche. Ah ! le bon lit avec des draps fins comme de la soie, et un édredon bleu ! J'essaie de rappeler mes esprits, et de bien voir les choses, mais, fatigué, je m'endors, en songeant qu'à cette heure-là, tu songeais dans ton lit à tout ce qui arrive à ton pauvres Jules (ma chère Marie, tu ne m'as pas dit ce que tu pensais de ceci).

A huit heures, je m'éveille, la femme de chambre

m'apporte sur un plateau tout l'appareil qui accompagne un café au lait avec plusieurs sortes de petits pains minuscules. Je fais ma toilette, je mets mon habit, ma cravate blanche, mes bottines vernies, mes gants, mon claque, etc...

Un valet, à mollets superbes, m'apporte sur un plateau une lettre. C'est une visite pour dix heures. En attendant je regarde dans la cour du château les gardes faire l'exercice à cheval.

A dix heures, visite du secrétaire de la maison de la Reine. On va me présenter à Sa Majesté vers onze heures.

Comme le cœur me bat ! Représente-toi ton pauvre Jules !

A onze heures je monte. Je traverse des corridors pleins de portraits, de glaces, avec des rangées de sentinelles en armes. J'arrive dans une antichambre qui est un véritable jardin de plantes exotiques. On me présente à la comtesse Hacke, une bonne et maternelle dame (la première dame d'honneur). Elle a su la mort de papa, etc., elle me parle très affectueusement, elle me montre par la fenêtre le Rhin qui coule dans le brouillard, elle me dit de ne pas m'intimider.

Deux valets s'avancent, on m'introduit !

Ç'a été comme un éblouissement. Ah ! mon Dieu.

L'Impératrice était là ! elle s'est levée, m'a souhaité la bienvenue, m'a questionné sur ma carrière, m'a plaint longuement de la mort de notre père, m'a demandé qui soignerait mes jeunes frères et sœurs, que je lui en donne des nouvelles, et cela si sincère ! j'étais confondu. Je m'en suis bien tiré, en répondant très simplement. Puis : « Comtesse Hacke, faites visiter la galerie à M. Laforgue ». La comtesse Hacke me faisait visiter, elle est aimable, elle m'a dit que j'aille lui rendre visite, etc...

Enfin ! je suis redescendu chez moi. On m'a apporté à déjeuner — des choses innombrables et fines —, mais je n'ai faim qu'en France. J'aurai tâté de bien des cuisines !

J'ai été me promener; rien que des boutiques allemandes.

En rentrant, je trouve des lettres : une invitation à dîner avec le docteur Velten, médecin de la Reine, et une invitation à aller lire à huit heures et demie chez la Reine ! Pour la seconde fois, représente-toi ton pauvre Jules ! Pour la seconde fois, le cœur me bat ! me bat !...

A six heures, je change de chemise (je te prie de croire que celle que j'avais mise le matin était encore propre !) Un valet me conduit chez le docteur. Je vois un vieux monsieur, charmant, qui me serre

la main, me débarrasse de mon pardessus, me fait asseoir, me parle français. Je lui parle de quantité de livres de médecine célèbres que j'ai lus dans mes années de travail humble aux bibliothèques de Paris. Cela l'attendrit, il me sert lui-même, trouve que je ne mange pas assez (j'ai renoncé à compter les plats). Demain la cour part pour Berlin à neuf heures du matin. Nous serons dans le même wagon — à Berlin nous nous verrons tous les jours, nous irons ensemble à l'Opéra; il jure de me faire apprendre tout à fait l'allemand. Ah! le brave homme de médecin! (l'hiver dernier, quand j'avais mes palpitations, je ne me doutais pas). A huit heures je rentre, on me sert du thé, le cœur me bat! Dans une demi-heure, je lirai à la reine! Il pleut à verse, toutes les heures on vient entretenir mon calorifère — un grand calorifère carré qui monte jusqu'au plafond. En habit, j'arpente ma chambre. Enfin! Vois-moi, de grâce, montant les larges escaliers blancs!

A huit heures et demie, un valet vient me chercher. Je suis en habit. Je traverse d'innombrables corridors, entre des sentinelles, et j'entre! Je ne suis pas tombé à la renverse.

Autour d'une table, deux princes, quatre jeunes princesses, la comtesse Hacke, l'Impératrice en

toilette. Les princes feuillettent des albums, les demoiselles brodent. L'Impératrice fait de l'aquarelle. Une place est vide, l'Impératrice me fait asseoir. Je suis entre la comtesse Hacke et l'une des princesses.

Je lis comme dans un rêve, tâchant d'assurer ma voix. Peu à peu, je reprends ma présence d'esprit, je songe à bien lire; et bien m'en a pris ! ! ! ! !

J'arrive à un passage un peu leste ! ! la comtesse Hacke me regardait inquiète, ou du moins, je le devinais; sans faire semblant de rien, j'ai sauté habilement le passage (1) ! Sauvé, mon Dieu ! la comtesse seule a dû s'en apercevoir, j'ai deviné un regard de reconnaissance. J'en aurai vu de belles dans ma bizarre vie !

Puis l'Impératrice m'a demandé des détails sur les expositions de peinture à Paris, etc... je répondais avec assurance.

Puis on s'est levé, et, le cœur léger, je suis rentré dans mon cabinet de travail, avec un bon feu et, sur ma table, un souper auquel je n'ai pas encore touché (pâté, cuisse de poulet, petits fours) et je t'écris ! Il pleut — minuit, les fenêtres de la Reine sont éclairées.

(1) On a vu plus haut ce qu'était ce passage « un peu leste ».

Ah ! ma chère Marie, le plus fort est fait !

Je suis sauvé. Je vais me laisser vivre dans ces opulences. Je vais m'y habituer, m'assouplir, gâter mon estomac, soigner ma personne, et bûcher mes livres, mes chers livres, qui sont ma seule ambition en dépit de tout !

Ah ! çà, mes amis ! Que pensez-vous de tout ceci ?

Ma chère Marie, Emile a dû vous arriver; il vous amènera bientôt à Paris.

Il aura une place : mes frères n'ont qu'à se laisser faire, je les caserai tous. Si Adrien avait six ans de plus, il serait dans quatre ans mon successeur. Le vois-tu en habit de cérémonie, lisant à Sa Majesté et sautant les passages lestes ?

Dis-lui de ma part d'être bien sage et de t'adorer.

Ma chère Marie, es-tu contente de moi ? Espères-tu ?

Je vous embrasse tous ainsi qu'Anastasie, l'oncle, Pascal, la cousine.

Ton JULES.

Je n'ose pas dèchirer un bout de ma tapisserie dorée pour faire le pendant de celui de ma chambre, que je t'ai envoyé il y a deux mois.

Je me figure toujours avoir des valets galonnés autour de moi.

Écrivez-moi : M. Jules Laforgue, près de S. M. l'Impératrice-Reine, Prinzessinen Palais, Berlin, Allemagne.

IX

A CHARLES EPHRUSSI

Berlin. Lundi.
[5 décembre 1881.

Cher Monsieur Ephrussi,

Avez-vous reçu une lettre de moi datée de Coblentz ?

Nous sommes partis de Coblentz jeudi à 9 h. du matin et arrivés à Berlin le soir, à 10 h., où j'ai entrevu la Princesse Royale.

Vous connaissez sans doute Berlin. Je loge *Unter den Linden* au palais des Princesses. A Coblentz je voyais le docteur Velten, médecin de l'Impératrice, le comte de Nesselrode, grand maître de l'Impératrice, la comtesse de Brandebourg, etc. Maintenant je ne vois personne, sauf Monsieur de Knesebeck, le secrétaire (nous logeons porte à porte), et Madame la comtesse Hacke chez qui

je fais tous les soirs la lecture à l'Impératrice.

Je ne suis pas du tout intimidé. Je lis très clairement, très lentement, d'une voix très assurée. Je ne sais pas à quoi cela tient, peut-être à ce que je suis en pays allemand. D'ailleurs, je prépare consciencieusement mes lectures. Hier au soir, par exemple, je devais résumer à l'Impératrice le livre du baron James de Rothschild : *Les Continuateurs de Loret.* J'ai débité tout cela sans hésitation. Je prends mes fonctions très au sérieux, et il se pourrait que j'y apporte plus de zèle qu'on n'était habitué à en voir à mes prédécesseurs.

Hier dimanche, je me suis bien ennuyé. Dans la rue j'ai reconnu M. Lippmann (1), c'était bien lui. Je l'ai salué, mais il ne m'a pas vu, et très probablement il ne m'eût pas reconnu.

Albert Dürer et ses dessins a-t-il paru ?

Je lis tous les jours le *Figaro*, les *Débats* et l'*Indépendance Belge.* Nous recevons le *Livre* d'Octave Uzanne et la *Revue des Deux Mondes.* Je n'ai encore rien vu qui eût trait à votre livre. Me ferez-vous cadeau d'un exemplaire ? Vous voyez que je suis sans gêne et que les grandeurs m'ont positivement tourné la tête.

(1) Friedrich Lippmann était le directeur du Cabinet des dessins et des estampes au Musée royal de Berlin.

Chaque ligne de votre beau livre me rappellerait tant de souvenirs ! Surtout les heures passées à travailler seuls dans votre chambre où éclatait la note d'un fauteuil jaune. — Et les impressionnistes ! Deux éventails de Pissarro bâtis solidement par petites touches patientes. — De Sisley, la Seine avec poteaux télégraphiques et ciel de printemps. Ou une berge des environs de Paris avec un voyou bucolisant par les sentiers. — Et les pommiers en fleurs escaladant une colline, de Monet. — Et la sauvageonne ébouriffée de Renoir, et de Berthe Morisot un sous-bois profond et frais, une femme assise, son enfant, un chien noir, un filet à papillons. Et encore de Morisot, une bonne avec son enfant, bleu, vert, rose, blanc, soleil. — Et de Renoir encore, la Parisienne aux lèvres rouges en jersey bleu. Et cette très capricieuse femme au manchon, une rose laque à la boutonnière, dans un fond spirituellement fouetté de neige. Et la danseuse de Mary Cassatt en jaune vert blond roux, fauteuils rouges, nu des épaules. Et les danseuses nerveuses de Degas, et le Duranty de Degas — et le Polichinelle de Manet avec les vers de Banville !

Ah ! les douces heures passées là, à m'oublier sur les tables d'*Albert Dürer*, à rêver, et comme je

bénissais l'austère M. de Tauzia (1) qui me chassait dans votre chambre claire où éclatait la note d'un fauteuil jaune, jaune, très jaune !

Ici, je n'ai pas encore vu le musée. Je n'ose entrer nulle part. Je sais si peu d'allemand. J'arrange mes phrases avec une lenteur ridicule, puis, au diable ! ce que je comprendrais dans un texte, je ne le comprends plus dans la bouche d'un être, on parle trop vite.

Mais, que de marchands de cigares blonds ! Et quel ruisseau ignoble que la Sprée ! Et les beaux soldats que les soldats du roi Guillaume ! La comtesse Hacke trouve que ce ne sont pas de beaux hommes. Pendant la guerre elle a vu bien des Français, et elle les trouvait bien plus beaux (!) J'ai entrevu M. de Bismarck hier. Je m'ennuie bien au fond. J'élargis chaque jour le cercle de mes excursions par la ville. Mais je ne m'aventure pas trop; j'ai peur de me perdre et de ne pas me trouver à sept heures et demie pour la lecture chez la comtesse Hacke. Vous figurez-vous la chose ?

Au fond je suis heureux et j'ai bien de la chance. Quoique en résumé je n'aie pas changé d'opinion et que je pense toujours que la vie est une chose

(1) Vicomte Both de Tauzia, conservateur du département des peintures et des dessins au musée du Louvre.

bruyante et inutile. La terre est née, la terre mourra; ç'aura été un éclair dans la nuit. N'eût-il pas mieux valu l'éternité noire sans Impératrice et sans *Albert Dürer*, mais je ne vous aurais jamais connu.

JULES LAFORGUE.

Rappelez-moi, je vous prie, au bon souvenir de Monsieur votre frère.

X

A M. CHARLES HENRY

Berlin [lundi 5 décembre 1881].

Mon cher Henry,

Un soir sur ses longs pieds allait... à la Sorbonne,
Sa serviette ventrue au bras,
Henry ! De noirs voyous — plaisantaient sa personne;
Mais lui — grand — ne les voyait pas !
Hâtif, il souriait aux mornes cheminées,
Cœurs d'or aux tuyaux de fer-blanc,
Et ces filles, d'un spleen fuligineux minées,
Saluaient ce noctambulant.

Cela vous dit suffisamment combien je m'ennuie, aujourd'hui lundi — pas un jour de beau temps encore.

Jeudi dernier nous sommes partis de Coblentz pour Berlin. Un voyage d'un jour, des burgs démantelés, des montagnes drument hérissées de sapins

noirs, des vallées idylliques, un homme accroupi comme un insecte au milieu des vastes champs sous le grand ciel, dix-neuf tunnels. Puis les gares pavoisées, les vivats à toute vapeur, et le reste. Je voyageais avec le docteur Velten et le comte de Nesselrode, grand-maître de l'Impératrice (un vrai type, et rien comme une journée face à face en wagon pour étudier un monsieur, je l'ai vu dormir, etc.); à Cassel dîné avec des demoiselles d'honneur et la comtesse de Brandebourg qui a un sourire divin au sens illuminant du mot (le sourire de Mme Mullezer, entre nous). Arrivé à Berlin à 10 heures du soir, foule, le prince et la princesse royale, le prince Henri (sans y grec), etc., des voitures de cour avec une profusion de panaches et de chamarrures.

Je demeure palais des Princesses, *Unter den Linden*, sous les tilleuls, une petite édition de notre boulevard des Italiens. Je demeure sur la place à un rez-de-chaussée élevé à un mètre du sol. Devant moi la caserne avec musiques militaires, des canons braqués; ensuite l'Université, puis le palais du Roi et le Musée; à ma gauche l'Opéra et le palais de l'Impératrice; à ma droite (1) .... rien que des colonnes, rien que des statues, etc.

(1) Ici quatre mots devenus illisibles. (Note de M. Félix Fénéon.)

J'ai cinq fenêtres en tous sens. Je ne vois que des monuments. Et des officiers au monocle pâle !

Ah ! si vous voyiez comme je suis logé; mon cabinet de travail est quatre fois grand comme celui de la rue Séguier; il contient six tables dont deux grandes, et n'en est pas encombré. Deux immenses canapés, deux glaces, deux fauteuils, dix chaises, une bibliothèque, et un grand calorifère qui monte jusqu'au plafond, puis une antichambre, et ma chambre à coucher. Du feu toute la journée dans mes trois pièces.

Mon domestique est un brave homme qui, sachant mon ignorance de la langue, se multiplie, me devine, me sert sans me parler. Il y a une idée féconde là-dedans. Le domestique de l'avenir. Les muets.

Quoi de plus ? Tous les soirs à 7 1/2 je vais au palais, à deux pas. Je cause une demi-heure avec la plus vieille des dames d'honneur, la comtesse Hacke (qui m'a dit orthographier le français comme un cochon (*sic*), puis l'Impératrice vient, et je lui fais la lecture. Hier au soir elle venait de dîner avec Maxime Du Camp. J'avais dans la journée dépouillé les *Continuateurs de Loret*, de J. de Rothschild, et je les lui ai résumés. Je crois que j'y mets plus de zèle que mes prédécesseurs.

Hier, en terminant, elle m'a souri et m'a dit : « Bonsoir, Monsieur Laforgue, bien obligée ». Je ne me suis pas trouvé mal.

Je suis si changé d'allures que vous ne me reconnaîtriez pas. Assurez Madame Mullezer que je ne serai plus gauche avec elle. Quand recevrai-je son manuscrit ? Bien des choses de ma part.

A propos, hier au soir, l'Impératrice m'a donné le numéro de décembre de la *Revue des Deux Mondes*. Elle m'a fait lire le bulletin biblio. Arrivé aux *Récréations mathématiques* (1), elle m'a interrompu et a dit en souriant dans ses fards verdâtres : « Comment peut-on se récréer avec des mathématiques ? » (authentique).

Et Kahn vous écrit-il (2) ? Quelle est son adresse ? Voici la mienne :

Jules Laforgue, auprès de S. M. l'Impératrice-Reine, Prinzessinen Palais, Unter den Linden, Berlin.

Votre Stendhal a-t-il paru dans la *Nouvelle Revue* (3) ?

(1) Les *Récréations mathématiques*, d'Édouard Lucas. Paris, Gauthier-Villars, 1882, in-8° carré.

(2) Le poète Gustave Kahn qui faisait alors son service militaire en Afrique.

(3) Il ne parut rien de M. Charles Henry au sujet de Stendhal dans la *Nouvelle Revue :* c'est dans cette revue qu'au mois d'août suivant M. Paul Bourget publiait son « Stendhal » des *Essais de Psychologie contemporaine.*

De grâce, parlez-moi de ce que vous faites; ne me laissez pas moisir ou je vais me jeter dans les vases de la Sprée, un ruisseau ignoble. Mais j'ai vu le Rhin et le pont de Kehl.

J'ai vu M. de Bismarck, hier, il a l'air bien hargneux.

Mais c'est ennuyeux de tout écrire. Il n'y a rien qui remplacerait une conversation et nous causerons quand je reviendrai à Paris.

Dès que je me serai remis de tout ceci, dès que la machine de mes habitudes fonctionnera automatiquement, je me remettrai dans l'atmosphère de Paris et je tramerai plus serré mon volume de vers, et je m'attellerai à mon roman, et je rêverai à mes bouquins d'art. Que de livres me hantent (1) !

Et notre anthologie ?

Adieu. Je baise la main à Mademoiselle, que j'avais chargée d'une mission à laquelle elle ne pense peut-être plus. A-t-on retrouvé le chien de Mme Mullezer, Sanda Mahali ? et le manuscrit en question ? Rappelez-moi au souvenir de Bellanger. Adieu.

JULES LAFORGUE.

(1) Jules Laforgue travaillait alors à son premier recueil de vers *Le Sanglot de la Terre*, qui ne devait paraître, fragmentairement, qu'après sa mort, et à un roman *Un raté* dont il ne nous est rien parvenu, que quelques brèves notes.

Un de mes amis vous a-t-il rapporté le Wateck (1) et les *Fleurs du Mal* ? Un gros service : passez un jour rue Monsieur-le-Prince; s'il y a des lettres pour moi, envoyez-les-moi.

(1) Lire : Vathek. Il s'agit ici non du Vathek de Beckford, mais de l'un des 95 exemplaires de la PRÉFACE | à | VATHEK | *réimprimé sur l'original français* | *de* BECKFORD | PAR | STÉPHANE MALLARMÉ | PARIS | Chez | *l'Auteur* | M DCCC LXXVI. La réédition de Vathek dont est détachée cette préface a été tirée à 220 exemplaires in-8° sur les presses de Jules-Guillaume Fick, de Genève, pour Adolphe Labitte, libraire de la Bibliothèque nationale.

XI

A CHARLES EPHRUSSI

Berlin, 7 décembre 1881.

Cher Monsieur Ephrussi,

Je viens de recevoir votre lettre, la première qui m'arrive de Paris. Oh ! la bonne lettre ! Une bonne longue lettre de quatre pages et si délicate.

Je vous vois m'écrivant à votre bureau.

Et maintenant vous devez encore avoir reçu une lettre de moi datée de dimanche dernier ? Je vous remercie bien profondément de tout.

Je suis heureux ici autant qu'on peut l'être. Voici mes journées.

Le matin, à neuf heures, je reçois l'*Indépendance Belge*, les *Débats* et le *Figaro*. Je note les articles intéressants, je résume les bulletins politiques et les bibliographies, puis, à onze heures, je vais chez l'Impératrice faire la lecture.

Elle est si bonne pour moi. Je suis même bien souvent embarrassé, tellement elle est naturelle et familière avec moi.

Elle veut que je lui fasse faire des exercices sur la question des participes passés, puis je lui pose des questions de grammaire ou de prononciation. Je fais des remarques, tout cela très consciencieusement. Je lui résume les journaux ou bien des articles de la *Revue* qu'elle n'aurait pas le temps de se faire lire. Je fais la lecture à onze heures ou bien le soir à sept heures et demie.

Quand c'est le matin, c'est chez l'Impératrice en compagnie d'une dame d'honneur, dans un cabinet très intime et assez artistique avec des gravures, des *loggia*, etc.

Quand c'est le soir, c'est chez la comtesse Hacke.

Oh ! la bonne et charmante dame qui me protège et me fait venir tous les jours chez elle et veut à toute force être « ma maman ». J'arrive toujours chez elle une demi-heure avant que l'Impératrice ne vienne. Nous causons. Je lui fais des dictées, je lui corrige les fautes d'orthographe ou de prononciation (me voyez-vous, moi, corrigeant des fautes d'accent !). Elle veut savoir ce que j'ai fait de ma journée, etc... elle connaît Paris.

Puis, entre l'Impératrice. Elle s'assied, je m'as-

sieds... me demande invariablement si je suis allé encore au musée. J'avoue que non — etc., puis je lis pendant qu'elle fait de l'aquarelle.

Je suis un peu timide, mais ce n'est rien relativement à ce que j'avais peur d'être quand j'y songeais à Paris. Ce qui fait mon assurance, c'est que je prépare très consciencieusement mes lectures, et que je puis débiter imperturbablement en français correct toutes sortes de commentaires.

Voilà quelles sont mes journées.

Je ne vois personne, sauf M. de Knesebeck, le docteur Velten et les comtesses Hacke et de Brandebourg avec qui je lis.

Ne vous figurez pas que je vis à la cour, ce serait trop horrible. J'ai un petit appartement retiré à côté de celui de M. de Knesebeck et de celui du Dr Velten. Pour faire mes lectures, je vais au palais de l'Impératrice, où je ne vois personne.

Je sors peu.

Le reste du temps, je suis chez moi. Je ne puis écrire un vers ni une ligne, mais je lis sans relâche et je prépare mes lectures. J'en ai déjà préparé pour un bon mois.

Ainsi, je ne vois pas cette chose vague qu'on appelle la cour, et je ne connais pas ni n'ai encore vu ni n'ai entendu parler dudit comte de Secken-

dorff. Si je ne me trompe, c'est bien un chambellan, n'est-ce pas ? Il est peut-être au palais du Roi. Mais je connais le comte de Nesselrode, le grand-maître de l'Impératrice, un charmant et sceptique monsieur, avec qui j'ai passé une journée en chemin de fer. — Je l'ai bien étudié, et j'ai écrit des pages sur lui uniquement pour le plaisir de l'analyser ou du moins d'analyser le monsieur qu'il me semblait être (1).

Vous parlez de M. Lippmann et de M. votre cousin. Je serais bien, bien heureux de faire leur connaissance et d'avoir ces deux relations. Ai-je besoin de vous dire combien je serais reconnaissant des deux lettres d'introduction dont vous me parlez. Je les attends avec impatience et les ajoute à tout ce que je vous dois déjà.

Vous me parlez d'une étude sur les dessins His de la Salle, sans doute à propos du catalogue de M. de Tauzia (2). Hélas ! nous ne recevons ici ni la *Gazette* ni l'*Art*.

(1) « Le comte de Nesselrode, grand-maître de la cour de l'Impératrice, un bon vivant et un brave homme, trop borné pour chercher les défauts de son prochain, trop indifférent aux choses de ce monde pour les remarquer en beau ou en laid. » (Comte Paul Vasili, *La société de Berlin*, p. 52. Paris, 1883).

(2) Le catalogue des dessins du Musée du Louvre, où toute la partie concernant les dessins de l'école allemande a été rédigée par Charles Ephrussi.

Votre *Albert Dürer* paraît dans quelques jours. Nous avons ici un libraire français. Je vais surveiller sa vitrine.

J'ai la fatuité de supposer que comme vous êtes en relations d'art très suivies avec Lippmann et qu'il n'aime pas à écrire, je pourrai parfois vous rendre un menu service. Inventez-en, vous me rendrez si heureux.

Vous me recommandez de travailler. — Vous verrez !

Adieu, je vous serre bien la main. J'ai l'intention d'aller au Musée aujourd'hui pour mon plaisir et aussi pour que l'Impératrice ne me tourmente plus là-dessus... et

Je vous quitte. Je vous récrirai un de ces jours.

Que devient P. Bourget, poète anglais et français ?

Je salue tous ceux de vos amis à qui vous m'avez présenté.

Je serre la main à M. votre frère, qui était toujours si aimable avec moi.

Je salue respectueusement madame votre mère.

Votre bien dévoué,

JULES LAFORGUE.

XII

A M. CHARLES HENRY

Berlin [lundi 12 décembre 1881].

Mon cher Henry,

Il fait bien froid ce matin ! Il est neuf heures; les grisettes berlinoises filent, le nez rouge, tenant leur manchon d'une façon qui me fait regretter les Parisiennes, Je n'ai pas vu encore un seul pied, ici, une seule paire de ces pieds d'oiseaux, comme j'en ai vu une — oh ! mémorable ! — l'été dernier, par une après-midi chauffée à blanc, rue du Quatre-Septembre, en promenant ma petite nausée universelle.

Il fait froid (il neigeait). J'ai pris mon café, j'ai lu les *Débats*, l'*Indépendance Belge* et le *Figaro*. A onze heures, j'irai faire une lecture (les *Souvenirs littéraires* de Maxime Du Camp, dans lesquels

Flaubert joue un rôle enfantin, que l'Impératrice a saisi très spirituellement), et je vous écris, près de mon feu, un grand calorifère de Germanie, où rougeoient, mornes, d'énormes blocs de charbon.

Cependant, je n'ai rien à vous dire de neuf. J'ai reçu votre lettre trop courte, trop courte, trop courte. A propos, un de mes amis n'a-t-il pas déposé chez votre concierge le *Wateck* (sic) de Mallarmé et les *Fleurs* de Baudelaire ?

J'ai reçu les sonnets de notre cher poète (1). (Bien souvent, au crépuscule, j'ai la vision de ce salon si artistiquement encombré, la vision et la nostalgie.) J'ai relu ses sonnets et j'ai refait par-ci par-là. Mais j'attends une bonne soirée, libre, près du feu (savez-vous que je fume trois cigares par jour !) et je m'y mettrai. Je ne vous cache pas que je suis très flatté et très embarrassé de quelques retouches que l'on me fait l'amitié de me demander. Je me suis acharné après un que j'ai trouvé vraiment beau d'idée, et que je n'avais pas encore lu, *De Charybde en Scylla*. Je vous enverrai le tout bientôt. Mais envoyez-m'en d'autres.

Je me suis décidément attelé à mon roman, *Un raté*. J'y ajoute une page tous les matins. Pour ce,

(1) Mme Mullezer, qu'il appelle aussi « le poète de la rue Denfert. »

je me lève à cinq heures, et mon domestique est épaté lorsque, à sept heures, il vient, ne voit personne dans mon lit, et me trouve dans mon cabinet de travail, la lampe allumée, parmi mes paperasses étalées. Ce qui fait que la comtesse Hacke, qui de plus en plus joue à la maman avec moi, m'ordonne de me coucher à dix heures, de me lever à huit et d'aller aussitôt me promener au bois, lequel bois est à cinq minutes de Prinzessinen-Palais. Je n'y suis pas encore allé, mais je vais très souvent au Musée. Nous avons deux musées, comme le Louvre et le Luxembourg, — petite édition. — Quelques Rembrandt, deux Titien noirs et élégants, des Dyck moins fins que les nôtres, des Rubens, mais pas un étalage comparable au nôtre. Mais une collection de primitifs ! Surtout des Van Eyck ! J'en rapporte chaque fois des notes ; j'en ai déjà pas mal sur notre Louvre. J'oubliais les Ruysdael.

Dans le nouveau Musée, une imperturbable quantité de croûtes lisses et pourléchées. Je crois jusqu'ici que les Allemands ne sont pas artistes au sens complexe, comme nous. Il n'y a ici qu'un M. Joseph Brandt dont les *Cosaques*, à l'Universelle de 1878, m'avaient enthousiasmé inoubliablement. Je l'ai retrouvé au Musée. Voilà au moins de la peinture Hermann et Dorothée avec du pitto-

resque à la Calame (1). Ces gens-là ne méritent pas de soupçonner nos impressionnistes. Quelle ville artiste que celle qui fait des Degas, des Forain, des Monet, des Manet, etc. Ah ! l'atmosphère de Paris !

Tout ce que je pourrai faire ici, ce sera de devenir un érudit d'art.

Serrez la main à Bellanger. Parlez un peu de moi à notre cher poète de la rue Denfert.

Le chien est-il retrouvé ? Le chien est un candidat à l'humanité, comme dit l'autre. Faites qu'on ne m'oublie pas.

Je m'ennuie, je m'ennuie. Je suis immensément amoureux, immensément et vaguement. J'ai dans le cœur du soleil de dimanche avec des bruits de cloches, en province, quand on regarde sortir les robes blanches à paroissien d'ivoire par la porte où l'on grava : *Deo optimo maximo.*

Adieu.

JULES LAFORGUE.

(1) Alexandre Calame, peintre suisse, paysagiste (1810-1864).

XIII

A CHARLES EPHRUSSI

Berlin [13 décembre 1881].

Cher Monsieur Ephrussi,

J'ai reçu votre bonne lettre hier matin. Je n'ai pu vous répondre tout de suite. Ce matin j'ai reçu une lettre de Bourget et une autre de Pigeon (1). Je vous réponds en même temps.

Ah, le vilain temps ! Un dimanche matin — vous connaissez Berlin, n'est-ce pas ? mes fenêtres donnent sur la *Platz am Zeughaus*, pleine de

(1) Amédée Pigeon, que Laforgue venait de remplacer comme lecteur de l'impératrice : il collabora à la *Gazette des Beaux-Arts* et au *Figaro* où il donna des articles sur l'art allemand et l'art anglais, publia un volume de poèmes, *Les Deux Amours* (1876), deux romans : *La Confession de Mme de Veyre* (1886), *Une Femme jalouse :* un ouvrage sur l'Allemagne, *L'Allemagne de M. de Bismarck* (E. Giraud et Cie, Paris, 1885).

flaques d'eau, balayée de rafales, d'averses. Il y aura au moins un peu d'eau dans la Sprée.

Mais vous savez que je n'ai rien reçu en fait d'*Albert Dürer* ! ! Vous m'écrivez que vous m'avez envoyé un exemplaire, vous me demandez s'il a bonne mine ! Je n'ai rien reçu ! — Tout le monde est de la fête excepté moi ! à quoi attribuer cela ? Je suis au désespoir. Est-ce que les livres s'égarent dans les postes allemandes ? Il aura été du côté de Nuremberg ! Qui me donnera mon *Albert Dürer* ! Il me tarde tant de voir si les tables sont irréprochables !

Vous voyez qu'il a du succès ! Et puis ce n'est pas un roman, un livre de vers, une bulle de savon. C'est un moellon, quelque chose édifié lentement et qui reste. C'est égal, je ne vous ai vu qu'à la fin, quand vous n'aviez plus besoin que du coup de main d'un manœuvre quelconque, mais je sens l'énorme d'un pareil bouquin, si touffu, si exact, où il n'y a que des os et pas de baudruches à donner à dégonfler aux plumes de la critique. D'abord les longues années à dépouiller et à s'assimiler indéracinablement l'immense alluvion formel par tous les livres, toutes les brochures apportés sur l'homme. Puis les vagabondages à travers l'Europe, archives, bibliothèques, musées, estampes inaccessibles, collections privées, avec les minuties infinies

de chaque pièce. Puis l'étude de l'homme lui-même d'âme à âme, de pensée à pensée, alors l'œuvre, le plan, les échafaudages, tout. — Rien que cette mince brochure de votre *Voyage inédit* (1) — ô bénédictin de la rue Monceau (81) !

Mais pourquoi n'ai-je pas l'exemplaire que vous avez bien voulu m'envoyer ? Je me perds en conjectures. M'arrivera-t-il ? demain ? après-demain ? — Où est-il ?

Car maintenant il me reste à l'étudier, à penser, à rêver dessus ; ce que je n'ai pu faire encore.

J'ai reçu vos deux lettres, pour M. votre cousin et M. Lippmann.

Je les ai reçues hier. Je les ai encore dans mon tiroir. A demain. Dois-je être intimidé devant votre cousin ? Je vous remercie bien de tout. Et votre article sur les dessins His de la Salle ? Pour les notes que vous me recommandez de prendre, je n'y manque aucun soir en rentrant chez moi. Je fais aussi une heure d'allemand. Je refais mon volume de vers (2). Mais en juillet quand je reviendrai à Paris, — pour trois mois, — je l'aurai prêt à toutes les bontés d'un éditeur qui me tombera du ciel.

(1) *Un voyage inédit d'Albert Dürer*, par Charles Ephrussi. Paris, 1881, in-4 ill.

(2) *Le Sanglot de la Terre.*

Matériellement mes jours se ressemblent. Je fais la lecture le matin ou le soir. Quelquefois les deux. Puis toujours très consciencieux, j'ai provision de lecture pour longtemps. Je fais venir trois volumes de Sully Prudhomme. Si vous m'entendiez ! Je n'avale plus mes mots. Je lis très haut et très clairement, et j'ai toujours quantité de commentaires sur les livres. A la lecture du matin, je résume les journaux et je fais faire à l'Impératrice des exercices de grammaire. Je fais toujours la lecture avec la Comtesse Hacke. La Comtesse de Brandebourg est en voyage. Quant aux deux autres dames d'honneur, elles sont arrivées depuis peu (deux autres étant parties) et je ne les ai pas encore vues. Le soir je suis toujours une ½ heure à l'avance chez la Comtesse Hacke, qui joue à la maman avec moi. Je lui fais des dictées, et chaque fois je lui apporte une collection de mots et de phrases terribles pour éprouver son orthographe.

Je crois que je serais plus intimidé à Paris dans le monde. Mais je suis à une bonne école et j'en profiterai.

Au revoir.

Rappelez-moi, je vous prie, au souvenir des personnes auxquelles vous m'avez présenté. — Pour-

quoi ne suis-je pas à Paris pour voir votre *Albert Dürer* aux vitrines et aux étalages ?

Votre reconnaissant,

JULES LAFORGUE.

Je vous écrirai bientôt pour vous parler des deux visites à M. votre cousin et à M. Lippmann.

XIV

A M. CHARLES HENRY

Dimanche [décembre 1881].

Mon cher ami Henry,

Qu'il y a longtemps que je n'ai de vos nouvelles ! Vous dois-je une lettre ou bien est-ce vous qui me la devez ? Que faites-vous ? et vos livres ? Et notre poète ? Je lui ai écrit, il ne m'a pas répondu : ma lettre était sans doute un peu chose. Enfin.....

Je m'ennuie prodigieusement. Depuis que j'ai traversé l'Atlantique (6 ans couchant sur la mer) je n'avais eu d'aussi noires crises de spleen (1). S;

(1) En 1866, Jules Laforgue, avec ses frères Émile et Charles et ses sœurs Marie et Madeleine, était venu, sous la conduite de sa mère, de Montevideo à Bordeaux à bord d'un voilier. Le navire, pris par un calme plat, mit *soixante-quinze jours* pour faire la traversée. Cet interminable voyage affecta grandement les enfants qui, à tour de rôle, tombèrent malades d'*ennui*.

j'avais de l'argent et pas de famille, je planterais l'Europe là, pour m'en aller dans des pays fous et bariolés oublier mon cerveau.

C'est vous dire que je fais pas mal de vers. Mes idées en poésie changent. Après avoir aimé les développements éloquents, puis Coppée, puis la *Justice* de Sully, puis baudelairien : je deviens (comme forme) kahnesque et mallarméen.

J'ai un bel exemplaire de Cros (1) relié en parchemin, je le lis beaucoup.

Je songe à une poésie qui serait de la psychologie dans une forme de rêve, avec des fleurs, du vent, des senteurs, d'inextricables symphonies avec une phrase (un sujet) mélodique, dont le dessin reparaît de temps en temps.

Je tâtonne en des essais. Comme oraison funèbre de ma première manière, je vous envoie une petite pièce.

Je fréquente beaucoup les albums anglais de Kate Greenaway, Swerby, Emmerson.

J'ai découvert ici un aquafortiste de génie, méconnu (2), sur qui je voudrais faire quelque chose, mais qui est un sauvage insaisissable.

(1) *Le Coffret de Santal*, par Charles Cros (1873).
(2) Max Klinger.

Je fume beaucoup de cigares. Je ne passe pas de jour sans entendre de la musique (1).

Bals à la cour.

Et Kahn ? Quelles nouvelles ? sait-il mon adresse ? Quelle est la sienne ?

Demeurez-vous toujours rue Berthollet (2) ? avez-vous grandi depuis que je ne vous ai vu ? Allez-vous toujours à la Sorbonne ?

Pourriez-vous savoir chez Cadart combien coûterait une collection d'eaux-fortes de Chifflard ?

Avez-vous lu *la Faustin* (3) ? *Pierrot sceptique* de Huysmans et Hennique ?

Moi, je suis tiraillé de tous côtés. Quand je flâne, je me reproche de n'être pas à arranger mon bouquin de vers. Quand j'y travaille, je songe à l'érudition d'art que je lâche sous prétexte qu'il faut des voyages; puis je me reproche de ne pas faire assez d'allemand (je ne parle que français ici, et ne

(1) Par l'entremise d'un journaliste français alors à Berlin, M. Th. Lindenlaub, Jules Laforgue venait de faire la connaissance de jeunes musiciens belges, l'un violoniste, l'autre pianiste, Eugène et Théophile Ysaye; c'est surtout avec ce dernier que Laforgue se lia. Ils se voyaient chaque jour quand les exigences de la cour n'entraînaient pas Laforgue hors de Berlin.

(2) M. Charles Henry habitait alors rue Berthollet un appartement qui donnait sur les jardins du Val-de-Grâce dont la vue avait enchanté Jules Laforgue, l'automne précédent.

(3) Le roman de Goncourt.

fais d'allemand qu'avec mes livres). Puis des idées de romans. Même une pièce en deux actes. Même une pantomime. Et j'en reviens à l'idée de planter là l'Europe et d'aller visiter le Saint-Sépulcre ou le Japon ou d'aller vivre dans un quartier pauvre de New-York.

Pour l'instant (dimanche soir) je voudrais être à Paris, flâner avec vous rue de l'Abbé de l'Épée, rue Séguier, les quais, etc.

Adieu. Ecrivez-moi. Et dites au poète (1) de m'écrire. Quel est le titre de son volume ? Est-ce pour bientôt ?

JULES LAFORGUE.

(1) Mme Mullezer.

XV

A CHARLES EPHRUSSI

Berlin [24 décembre 1881].

Cher Monsieur Ephrussi,

Je suis très embarrassé. Vous m'aviez dit d'aller faire votre visite à M. votre cousin dimanche dernier en lui envoyant la lettre la veille.

Je vous ai écrit que cela m'avait été impossible. Je songeai donc à envoyer la lettre aujourd'hui samedi. Je suis allé *In den Zelten*. Mais là, j'ai rebroussé chemin, me disant que, très probablement, j'allais être importun en faisant cette visite demain dimanche qui est la Noël. Je vois ici depuis quelques jours tant de préparatifs, on respire un si joyeux air de fête que ce jour de Noël me paraît être très important ici, comme le Jour de l'an à Paris. Alors, j'ai pensé que, très probablement, je dérangerais votre cousin.

Dites-moi que rien n'est perdu et que je n'ai pas commis de faute.

Je viens de recevoir le *Livre* où je lis une petite note sur votre *A. Dürer* que je bouquine. J'ai lu l'article de Wolff sur Van Praet où il y a trois lignes sur vous. O bénédictin, ô grand homme !

L'Impératrice est toujours très contente de moi. Ces lectures se passent presque dans l'intimité, une intimité littéraire, et je prends les plus petits détails de ma besogne à cœur.

L'Impératrice, à ce propos, m'a fait ce matin présent d'un beau nécessaire à écrire avec une exquise bonbonnière azur à peluche bronze. J'étais confondu. Cela m'a été remis par ma bonne comtesse Hacke et à la lecture de demain soir je remercierai l'Impératrice en l'assurant encore de mon dévouement.

Et puis, ma foi, voilà.

Item, hier au soir, copié à la plume le portrait de Maître Hieronymus (1) — exécrable. Cette atmosphère de fête m'attriste au delà de la mort. Je ne me rappelle pas une heure de ma vie où la joie ne m'ait navré ou du moins attristé.

La stupide humanité a besoin de fêtes (v. le

(1) Un des dessins de Dürer reproduit dans le livre de Ch. Ephrussi.

chapitre des *divertissements* dans les *Pensées* de Pascal).

Je m'aperçois que je bavarde. Je voulais seulement vous exposer ma situation relativement à cette visite tant désirée et que les circonstances m'ont fait retarder. Je suis très anxieux de savoir si je n'ai pas commis quelque faute, surtout si M. votre cousin sait par vous que j'ai votre lettre depuis une semaine. Rassurez-moi.

Votre reconnaissant,

JULES LAFORGUE.

XVI

A M. CHARLES HENRY

Berlin [30 décembre 1881].

Mon cher Ami,

Je suis resté si longtemps sans vous écrire, attendant toujours dans l'espoir de vous raconter ma visite au ministre en question (1). Impossible jusqu'ici. J'ai encore des lettres de recommandation d'Ephrussi et je n'ai pu les utiliser, vous voyez.

Avez-vous lu le *Dürer* d'Ephrussi ? Je l'ai reçu. C'est énorme.

Je suis très pris, j'ai souvent deux lectures par jour.

(1) M. Ch. Henry avait prié Jules Laforgue d'aller voir le ministre du Brésil à Berlin, baron de Jaurú, au sujet de la publication posthume des *Mélanges de calcul intégral* du mathématicien brésilien Joaquin Gomez de Souza, édités par les soins de M. Ch. Henry, chez Brockhaus, à Leipzig.

Je lis et travaille d'énormes bouquins comme les *Mémoires de Metternich* et dont, en somme, je ne tire que la provision de deux ou trois lectures.

Puis des courses, des courses.

Aujourd'hui, la comtesse Hacke (1) m'a pris dans sa voiture; des cochers à aiguillettes d'argent qui, passant devant les postes de casernes, font pousser un hurlement bizarre au factionnaire et sur ce accourir le poste qui présente les armes, avec un roulement de tambour, et l'officier saluant d'un éclair de son épée blanche. Et des badauds qui ôtent leurs coiffes. Très amusant, pour moi ancien locataire — payant — d'un garni rue Monsieur-le-Prince. Et nous avons couru durant des heures, des heures. Été visiter le pensionnat de l'Impératrice, une cage adorable et chaste.

Une institutrice, une Parisienne timide, nièce de Meyer du Collège de France, m'a fait visiter tout l'établissement, dortoirs blancs, réfectoires, cuisines, infirmerie, cabinets de bains, etc. Nous étions seuls... nous vagabondions à travers les étages; je lui arrachais des bouts de conversation; à la fin nous étions amis. Puis des visites, en ville, et rentrée à cinq heures. Je n'avais que le temps de manger et

(1) Au lieu de « la comtesse » Laforgue avait d'abord écrit « maman ».

de me préparer pour la lecture du soir et lire les feuilles...

Demain la même chose...

Et des tas de lettres à écrire, des tas !

Je n'écris pas une seule ligne de mes livres. A peine le temps de lire chaque jour mes quelques versets de l'Éthique (1).

Connaissez-vous Lindenlaub (2)?

Qu'est-ce que votre livre sur la peinture à l'encaustique (3)?

A-t-il paru quelque chose d'intéressant ?

Je vous envoie quelques sonnets (4). Si vous saviez comme c'est horrible ! Toujours la peur de trop corriger ou de ne pas assez faire comme je les aurais voulus. Par exemple ce sonnet, *les Élus*, sur rimes données ! Vous voyez, j'ai trop fait et pas assez ! Je n'aurai pas contenté notre poète et cette affaire me vaudra ses malédictions.

(1) De Spinoza.

(2) M. Th. Lindenlaub, aujourd'hui rédacteur au *Temps*, était, en 1881, correspondant d'un journal français à Berlin. Il se lia avec Laforgue dès l'arrivée de celui-ci. Sur ces circonstances, cf. l'Introduction de *Berlin, la Cour et la ville* de Jules Laforgue (Ed. de la Sirène. Paris, 1922).

(3) *L'Encaustique et les autres procédés de peinture chez les Anciens* qu'en collaboration avec Henry Cros M. Charles Henry devait publier en 1884.

(4) C'est-à-dire des sonnets de Mme Mullezer.

Advienne que pourra. Je n'ose continuer ainsi pour les autres avant de savoir comment ceux que je vous envoie auront été pris. Non, cette affaire des sonnets a été une idée désastreuse. Je vais perdre une amitié à laquelle j'aurais tenu. Je vous en supplie, ménagez la chose, soignez notre exorde, défendez-moi, montrez la candeur de mes intentions.

Maintenant me voici en face de la correspondance de Talleyrand avec Louis XVIII. Je lis du Sully Prud'h. à petites doses. J'ai cherché dans le *Coffret de Santal* (1), rien, c'est d'un art trop compliqué,

Je deviens très lourd, et vous finirez par trouver mes lettres stupides.

Quand j'aurai mon outillage d'eau-forte, je mettrai sur cuivre un dessin très bizarre fait l'autre dimanche pour *l'Amour et le Crâne* de Baudelaire.

Je lis la corresp. de Balzac et de Stendhal. Je fais de l'allemand.

Je vais me remettre à mes vers, tâcher à farder plus tristement ces pauvres fleurs sans sève.

> N'es-tu pas, comme moi, un soleil automnal,
> O ma si pâle, ô ma si froide Marguerite (2)?

(1) Charles Cros, *Le Coffret de Santal.*

(2) Cf. le fragment *Amour de la quinzième année*(*Vie Moderne*, 27 août 1887) et le poème : *Excuse macabre* (cf. *l'Appendice* des *Poésies*) où figure ce même prénom « Marguerite, Margaretha, » et

La fiancée de mes quatorze ans, en province, s'appelait Marguerite. Je lui faisais des vers d'une facture très audacieuse pour mon âge :

Marguerite ! si tu savais combien je t'aime !

Si vous croyez que je vais dire... C'est pourquoi je me tais et cherche autre chose. Quoi ?

Adde nunc vires viribus
Dulce balneum suavibus
Unguentatum odoribus (1).

Nil inveni melius quam credere Christo.

La pendule aux accents funèbres
Sonnait brutalement midi,
Et le ciel versait des ténèbres
Sur ce triste monde engourdi (2).

MON CŒUR, prière (suite)

Qu'il fasse tout pur, à travers l'azur,
Et, mordu d'un cilice,
Qu'il marche vers Vous, déchiré de tous,
Et brûle et resplendisse,
Au seuil des grands cieux, dans un radieux
Écroulement de roses,

qui datent l'un et l'autre de la tout première époque littéraire de Laforgue.

(1) *Les Fleurs du Mal :* Franciscæ meæ laudes.

(2) *Ib. :* Rêve parisien.

Ardent reposoir où monte, le soir,
L'encens triste des choses...

La débauche et la mort sont deux aimables filles (1).

Et Kahn ? pas de nouvelles ?

De l'arrière-saison le rayon jaune et doux (2).

Que les soleils sont beaux dans les chaudes soirées (3).

« Dieu s'aime soi-même d'un amour intellectuel et infini » [Spinoza].
« La Béatitude est l'amour de Dieu. »

J'ai le cœur très pourri de tristesse.

Guten Abend
Lehn' deine Wang' an meine Wang' ! (4)

O schwöre nicht und küsse nur,
Ich glaube keinem Weiberschwur !...

O schwöre, Liebchen, immerfort (5).

Und wüssten's die Blumen, die kleinen,
Wie tief verwundet mein Herz,

(1) *Les Fleurs du Mal :* Les deux bonnes sœurs.
(2) *Ib. :* Chant d'automne.
(3) *Ib. :* Le Balcon.
(4) Bonsoir.
Appuie ta joue à ma joue (H. Heine, *Intermezzo*, VI).
(5) O ne jure pas, baise seulement,
Je ne crois à aucun serment de femme !...
O jure, aimée, perpétuellement ! (H. Heine. *ib.*, XIII).

Sie würden mit mir weinen,
Zu heilen meinen Schmerz (1).

Pourri, pourri de tristesse.

JULES LAFORGUE.

Pardon de ce que le Souza n'ait pas encore été remis, n'est-ce pas (2)?

(1) Et si les fleurs, les petites fleurs
Savaient combien profond est blessé mon cœur,
Elles pleureraient avec moi
Pour guérir ma douleur. (H. Heine, *Intermezzo*, XXII.)

(2) Un travail de Joaquin Gomez de Souza, le mathématicien brésilien dont il a été question précédemment.

XVII

A CHARLES EPHRUSSI

Berlin, 31 décembre [1881].

Cher Monsieur Ephrussi,

Pardon, pardon d'avoir tant attendu pour vous répondre. J'ai fait une foule de courses, mais, comme je vous l'ai dit, mon incurable timidité est assez aise du prétexte de la semaine du Jour de l'an pour retarder encore ces deux visites que je désire tant, M. votre cousin et M. Lippmann.

Je sors de ma lecture de 11 h. Rien dans les journaux. L'Impératrice goûte beaucoup les articles d'Étincelle. *Le Royaume des chiffons* l'a enchantée tout particulièrement. Je suis chargé de fureter dans les journaux pour trouver des entrefilets de modes pour la première femme de ch. de l'Imp., Mlle de Meindorff.

Toujours Metternich et toujours Sully Prudhomme.

Si vous saviez que je vous aime,
Surtout si vous saviez comment,
Peut-être vous entreriez même (1)
Tout simplement.

L'Imp. a ici un pensionnat modèle, quelque chose comme Saint-Cyr. J'y ai trouvé une Parisienne institutrice, nièce de P. Meyer du Collège de France.

Et je travaille, travaille. Je fais de l'allemand, des vers, du musée de Berlin, de l'*A. Dürer* (un article pour moi).

Aujourd'hui, une journée de printemps avec le soleil et le ciel bleu clair et des grands militaires reluisants. — A Paris vous avez naturellement des marécages, des averses, du brouillard malade, et comme toujours les arrosages, les éternels arrosages sur la voie publique.

Merci de vos bonnes lettres, mais je ne veux pas qu'elles soient un ennui pour vous. Répondez-moi quand vous avez un petit quart d'heure à tuer et que votre papier à lettres n'est pas loin de votre main. Je sais que vous pensez à moi et que vous

(1) *Sic* (au lieu de : Vous entreriez peut-être même).

n'oubliez pas qu'il y a quelque part, à Berlin, un être qui vous doit tant et vous en est si reconnaissant. — Pour moi, laissez-moi vous écrire souvent, à l'aventure, vous racontant n'importe quoi, avec toujours cette épigraphe sous-entendue : *nil sub sole novum* ou plutôt *omne sub sole novum.*

Bourget m'écrit. J'ai trouvé ici un de ses amis. J'attends toujours aux *Débats* l'article de Clément ou du *fidèle Berger*. Je reçois les jeudis et les lundis de Bourget, et je verrai aussi. Il y a cinq chroniques à écrire sur votre livre. — Une sur vous, votre silhouette, votre jeune gloire (de bénédictin-dandy ?), vos travaux, vos collections; très parisienne. Une autre, sur trois sortes de critique d'art, en prenant comme exemples, par exemple, votre procédé, celui du Watteau des de Goncourt, celui de M. Taine. Une autre sur ceci : jusqu'à quel point un Parisien de 1882 qui collectionne des impress. et va à Bruxelles pour écouter une première et a son fauteuil à l'Opéra, et va chez Brébant et fume sur le boulevard et porte des tuyaux de poële, peut comprendre l'âme d'Albert Dürer, etc., etc.

Voyons ce que je vais trouver un de ces jours dans le *Parlement* (1). De toute façon vous verrez

(1) Journal auquel collaborait M. Paul Bourget.

combien cette âme de poète aura compris votre œuvre et comprend l'âme de celui qu'entre nous nous appelions notre maître — bien que je n'aie jamais fait d'infidélité au vieux Rijn.

Sur ce je vous quitte, et, puisque c'est l'usage et malgré mes convictions fatalistes, permettez-moi de vous « souhaiter une bonne année » à vous et aux vôtres.

Votre bien reconnaissant,

JULES LAFORGUE.

XVIII

A M. CHARLES HENRY

Mercredi [4 janvier 1882].

Mon cher Henry,

Je viens de recevoir votre lettre.

Je suis très pressé. Pas encore été chez le ministre. J'ai dû chercher son adresse. Les fêtes de Noël, très importantes ici, m'ont fait croire que je l'eusse importuné ces jours-ci. *A demain.*

J'ai remis six sonnets de mon mieux (1). Je vais vous les envoyer avec une dissertation nécessaire. N'en parlez pas encore à notre cher poète, car je vous récrirai demain. Je suis très pressé.

J'ai un ami ici, un jeune M. Lindenlaub, qui vous connaît et que vous étonnez, qui a connu Ferté et m'a édifié sur votre compte.

(1) C'est-à-dire que Laforgue avait corrigé de son mieux six sonnets de Sanda Mahali (Mme Mullezer).

Reçu un beau cadeau et une bonbonnière exquise de l'Impératrice.

Spleen, spleen.

A bientôt.

Et Kahn ? et Bellanger ?

JULES LAFORGUE.

XIX

A CHARLES EPHRUSSI

Berlin [9 janvier 1882].

Cher Monsieur Ephrussi,

Qu'il y a longtemps que je ne vous ai écrit ! Je vous écris parce que j'ai à vous dire que d'abord j'ai envoyé avant-hier samedi votre lettre et une carte à M. Bernstein lui demandant si je pouvais lui faire ma petite visite le lendemain vers 10 heures. Il m'a répondu qu'à cette heure il ne serait pas libre, mais que je vienne à 4 h. ½ dîner en famille à moins que je ne fusse pris. (Que lui dites-vous donc dans votre lettre pour que, ne me connaissant pas, il soit si bon pour moi et si aimable ? Ah ! vous n'en faites jamais d'autres !)

Cela néanmoins ne laissait pas que de m'effrayer; de plus, j'avais lecture à faire et surtout à préparer, et j'ai écrit à M. Bernstein lui disant que je lui

ferais ma visite le lendemain lundi à 1 h. (il m'avait prévenu qu'il était tous les jours chez lui à 1 heure), que je le remerciais bien, etc.

Mais voilà que ce matin lundi je reçois la visite d'un homme cherchant qui est M. le Comte de Seckendorff, lequel me dit qu'il me présentera cette après-midi à la Princesse royale.

Alors, j'ai écrit de nouveau à M. Bernstein, professeur de droit romain à l'Université de Berlin. le priant de m'excuser et de ne pas m'en vouloir.

Et je viens d'être présenté à la Princesse royale (1), Elle est d'une simplicité et d'une amabilité charmantes. Je m'en suis tiré, je crois (sauf que j'ai été peut-être un peu bavard, mais la Princesse m'a mis sur votre chapitre, et dame...), d'ailleurs dites-moi, n'est-ce pas? ce que M. de Seckendorff vous en dira, si tant est que tout ceci ait, en réalité, l'importance que cela a eu pour moi. La Princesse m'a tout de suite parlé de vous (je ne suis plus timide, je deviens observateur). Je vois son geste me montrant vaguement avec un sourire une table de travail, et me disant : Je l'ai presque terminé (votre livre).

(1) Femme du Prince Frédéric, futur et éphémère Frédéric III. Cette princesse, comme on le sait, était Anglaise, ce qui aux yeux de Laforgue, shakespearien et curieux d'art anglais, lui ajoutait des attraits dont par ailleurs elle ne manquait pas.

Alors je me suis mis à bavarder, parlant de vos *protraits historiques*; de Mme Vve Grahl, veuve de M. Grahl, possesseur d'une collection de dessins anciens à Dresde; de l'article de Chesneau; d'une deuxième édition de votre livre.

J'ai insinué que la publication de pareils livres à l'époque du jour de l'an, pêle-mêle avec la pacotille des livres d'étrennes, leur ôtait peut-être quelque chose de leur caractère imposant et durable... etc. J'ai bien bavardé, trop peut-être. J'ai toujours peur — enfin.

Outre cela, j'ai porté l'autre jour votre volume à l'Impératrice. J'ai mis le livre devant elle, elle a feuilleté les premières pages, puis, à son côté, je lui ai montré une à une les héliogravures et quelques dessins. Elle était émerveillée et plaçait des appréciations justes. Seulement elle a vu à la première page votre petit mot, et j'ai eu toutes les peines du monde à lui persuader que c'était pure amabilité de votre part, que je n'avais fait qu'un travail de copiste, et que d'ailleurs il était évident que j'étais trop jeune pour collaborer à de pareils ouvrages. Alors, elle m'a félicité du cadeau que vous m'aviez fait là. Etc.

Et voilà.

Et maintenant, ô bénédictin-dandy de la rue de

Monceau, que faites-vous? Je vois toujours les sommaires de la *Gazette* et de l'*Art*. Que tramez-vous entre votre *Grenouillère* de Monet et le *Constantin Guys* de Manet et le Van Goyen noyé d'averses et de brume, et la *chose* d'Ary Scheffer, et les archéologies bizarres de Moreau — dites ?...

Et Bourget? Je vois très souvent ici un de ses amis qui fait de la critique musicale. Je fais des connaissances, un peintre de Dresde, un pianiste, le violoniste Ysaye, élève préféré de Vieuxtemps, ami de Rubinstein, etc.

Je travaille, travaille. Assez d'allemand — beaucoup de vers — une dissertation sur l'amour, cette force éternellement charmante et sale et ridicule.

Puis, je me réchauffe les yeux avec une pile de crépons japonais laissés par Pigeon.

Puis je refais des vers. Vu les peintures du café Bauer. Il fait ici un temps de mars très doux et pluvieux.

Je regrette les galeries de l'Odéon, les ciels malades que l'on voit du pont de la Concorde, les belles flaques de la place de ce nom. (J'ai été amoureux de la statue de Nantes qui symbolise la chasteté saine et virile.) Je regrette les enterrements à la Madeleine et à Saint-Augustin, et les rosses résignées et somnolentes des fiacres.

Je vous serre la main. J'espère que vous ne m'oubliez pas, même si vous n'avez pas le temps de m'écrire et je suis votre bien reconnaissant

JULES LAFORGUE.

On m'écrit qu'on a vu votre livre à Tarbes (Hautes-Pyrénées) !

XX

A M. CHARLES HENRY

[Janvier 1882].

Mon cher Ami,

Je viens de recevoir votre lettre. Je suis très embêté des reproches que vous me faites. Ne m'en veuillez pas. J'étais décidé à remettre ces livres avant le jour de l'an. J'ai écrit pour demander l'audience. On m'a répondu que le ministre (1) était pour quelques jours absent de Berlin et qu'à son retour il m'indiquerait le jour et l'heure demandés.

J'attends.

Et vous me pardonnez. — D'ailleurs tout ceci vous a donné l'occasion de m'écrire une lettre (que vous trouvez) spirituelle, et me voilà plus que pardonné.

(1) Toujours le ministre du Brésil.

Je vous avoue, d'autre part, qu'en ouvrant votre lettre j'avais peur d'y trouver l'annonce de la rupture entre notre poète et moi. J'en suis quitte pour la peur. Bien plus, il va m'écrire.

(Et cette photographie dont vous me parliez dans votre dernière?)

Votre bouquin à l'encaustique m'épate — très. — Cela jure un peu avec l'anesthésiomètre et Fermat et Caylus (1). Mais il faut s'attendre à tout avec vous.

Lindenlaub vient me voir. C'est un charmant garçon, une intelligence curieuse de tout et qui sait tout. Il vous admire profondément. Il ne trouve que l'épithète de « singulier » à mettre à votre nom. Nous parlons de vous, il songe; puis secouant la tête : « Ah ! le singulier garçon, la singulière existence. »

C'est cela; écrivez à Kahn.

Béni soit M. Minoret (2) ! Quand tout cela paraîtra-t-il ?

Et moi aussi je travaille. Je travaille mon bouquin de vers. Je fais deux pendants à mes deux soleils malades : *Amitiés à la Lune.* La placidité

(1) Objets divers des travaux de M. Charles Henry à cette époque.

(2) M. Minoret, collectionneur auquel appartenaient les lettres de Mlle de Lespinasse à divers amis, et que M. Charles Henry allait publier quelques années plus tard, en 1887.

berlinoise m'exaspère et j'en ai peur, aussi je n'écris pas une phrase, un vers sans vouloir du suraigu, pour me prouver que je ne m'en vais pas. Mais sans doute l'alcool à Berlin est tisane à Paris. Enfin, j'ai ici mon Baudelaire, mon Cros, des Stendhal, une foule de Balzac, *En ménage*, du Taine et mon Hartmann (1).

Mes jours se ressemblent, à part la secousse du jour de l'an, des réceptions et des défilés de carrosses de cour que je croyais décidément relégués dans le bric-à-brac des beaux siècles d'apparat.

Ah ! çà, fait-il, oui ou non, froid à Paris ?

Ici, tout le monde est ahuri. Du ciel bleu, un air tiède, des ondées d'avril, un temps charmant qui emplit les belles rues de jolies femmes qui se croient au printemps. Mes fenêtres donnent sur la promenade la plus fréquentée et je regarde. Il y en a d'adorables. Je passe des heures à les regarder, je fais des rêves. Mais bientôt je songe qu'elles ont, ces anges ! pantalons et organes génitaux — pouah ! pouah ! — c'est là, d'ailleurs, la grande tristesse de ma vie. —

Oui, monsieur !

Mais n'éveillons pas les questions irritantes, comme on dit dans le *Panache*. Enfin, est-ce le roi

(1) *En ménage* de Huysmans et la traduction de la *Philosophie de l'Inconscient* de Hartmann.

de Bavière ou l'empereur du Brésil qui a écrit ce livre : *Mission actuelle des Souverains par l'un d'eux* (1) ?

Pour remplir le blanc qui me reste je vous envoie une réflexion.

La Terre ? — Voici :

Dans des semaines d'éternités, la Conscience, par esprit d'ordre, fera le bilan des espaces et des temps depuis son dernier compte. Au bas d'une page, elle arrivera à une planète bête avec son histoire insignifiante, valeur négligeable pour la Conscience, et suivront une foule de milliards de planètes semblables, et parmi elles se trouvera la Terre. Et la Terre aura pour tout souvenir un « idem » dans cette colonne de nullités.

La Terre ? — Voilà (2).

Sur ce, adieu. Je vous récrirai bientôt, mais ne m'oubliez pas.

Dois-je compter sur la lecture de notre poète ? Je ne suis pas encore très rassuré.

JULES LAFORGUE.

(1) Ouvrage du marquis de Saint-Yves d'Alveydre.

(2) C'est l'idée reprise plus tard dans *Hamlet ou les suites de la piété filiale (Moralités légendaires)* : « Et toi, silence, pardonne à la Terre; la petite folle ne sait trop ce qu'elle fait : au jour de la grande addition de la Conscience devant l'Idéal, elle sera étiquetée d'un piteux *idem* dans la colonne des évolutions miniatures de l'Évolution Unique, dans la colonne des quantités négligeables... »

XXI

A CHARLES EPHRUSSI

[Berlin, 13 janvier 1882.]

Cher Monsieur Ephrussi,

Je vous demande de m'excuser, mais je ne trouve vraiment pas le temps d'écrire. Ce matin lecture, puis faite (enfin) ma visite à M. Bernstein, puis des courses, puis préparer la lecture, puis la lecture et à 9 h. un thé chez la Princesse royale. J'en sors; il est 11 h. ½. M. Bernstein a été bien aimable pour moi. J'ai bavardé très longtemps, sur vous et sur tout. Je soupçonne que M. Bernstein est un bibliophile convaincu. J'ai vu aussi Mlle Bernstein qui s'intéresse beaucoup à notre littérature. Je me suis tout de suite senti dans une atmosphère de sympathie. M. Bernstein commençait à croire que j'étais un être mythologique, mais j'espère qu'il m'a pardonné mes retards (vous devez lui avoir dit

que j'étais coutumier de ces sortes de choses). Mais je voudrais qu'on fût bien persuadé que je supporterais tout plutôt qu'on crût que j'ai commis une impolitesse avec intention.

J'étais bien effrayé de ce thé pour ce soir, mais au bout de cinq minutes j'étais remis et j'observais des types. De bien curieux. Werner (1) (les peintures du café Bauer), Curtius, le comte de Pourtalès, etc... et les femmes...

J'ai tout de suite revu des connaissances, outre l'aimable M. de Seckendorff, et j'en ai fait de nouvelles.

De 9 à 11 h. j'ai été tout yeux et tout oreilles, malgré mon air de mélancolique errant. Un instant la Princesse royale est venue à moi et m'a parlé. Je sentais tous les yeux braqués sur moi, mais je ne me suis pas effrayé, et j'ai été souple comme dans un roman de Stendhal. Mais j'ai glané des pages de notes. Un curieux profil de diplomate anglais. De vieux gâteux chamarrés de ferblanteries dorées. Et les femmes.

Je me repaissais de réflexions méphistophéliques.

Un incident :

Vers 10 h. j'étais dans un groupe. Je voyais un

(1) Le peintre Anton von Werner, auteur du fameux tableau du Château royal à Berlin, *La Proclamation de l'Empire à Versailles*.

militaire chamarré causant avec celui-ci, celui-là. Je ne le connaissais pas. Brusquement il vient à moi, me serre franchement la main et se met à causer très familièrement en riant. Je réponds; je souris aussi devant cette rondeur affable, et je bavarde. Il me quitte et alors je demande au Dr Velten quel est ce militaire qui vient de me quitter? Mais c'est le Prince royal.

Tableau, comme on dit. Je lui raconte mon cas et il me rassure. Néanmoins je vais me confesser encore à M. de Seckendorff qui me rassure et à l'aide-de-camp, M. de Nivenheim, qui en rit à son tour et fait plus que me rassurer.

Ce matin l'Impératrice me dit en souriant ironiquement : « Vous étiez au thé hier, vous avez vu mon fils?... » (Le Dr Velten lui avait raconté la chose.) Alors, j'ai raconté à mon tour, et que finalement j'étais bien confus, et que je n'avais pas eu l'honneur d'être préalablement présenté à Son Altesse... etc... Elle m'a répondu qu'il n'y avait pas de quoi être confus. Et voilà.

Je lis une page de Spinoza ou de Hartmann, et je suis à mille lieues au-dessus de toutes ces dorures. Il n'y a que l'Art. Vous le savez aussi, vous qui êtes le bénédictin-dandy de la rue de Monceau.

Et que devient Bourget? On me dit qu'il a dis-

paru, qu'il est en Angleterre en pourparlers avec miss Parnell. Peut-on lui écrire (1)?

L'Impératrice a trouvé la *Vie inquiète* très distinguée de sentiment. Je lui ai parlé de l'auteur comme étant le premier de la génération en vogue : ce qui est vrai. Et voilà.

Que faites-vous ? Que fait-on ? M. Blanche (2) suit-il vos conseils et ne met-il plus d'eau dans son vin ? Le bedeau de Saint-François-de-Sales est-il toujours le sérieux cicerone artistique que nous avons connu ?

Il est probable que je reverrai M. Bernstein et sa famille. Si vous aviez quelque conseil à me glisser à ce sujet, j'en serais bien plus à mon aise.

Mais ne m'écrivez que si vous avez dix minutes à tuer.

Je vous serre bien la main.

JULES LAFORGUE.

(1) M. Paul Bourget fit à cette époque un séjour en Angleterre, et particulièrement à Oxford d'où il rapporta *Sensations d'Oxford* qui parurent en septembre 1883 dans la *Nouvelle Revue.*

(2) Le peintre Jacques-Émile Blanche.

XXII

A M. CHARLES HENRY

Dimanche [15 janvier 1882].

Mon cher Henry,

Il est 11 h. 1/2. Hier au soir j'ai reçu une lettre de la part du baron de Jaurú. Il m'attendait un de ces jours à 11 h. et j'y suis allé ce matin. J'en sors.

Enfin, c'est fait. — Vous ne m'en voulez plus.

Il demeure, à un 2e, une belle maison, dans une belle rue. Il m'a bien reçu. Paraît cinquante ans, visage osseux et brûlé, moustaches maigres. Yeux enfoncés derrière des lorgnons d'écaille. Il prononce *poublication*. Il me dit qu'il est en *correspondance épistoulaire* avec vous. Me raconte l'histoire de cette publication. J'entame votre éloge, en terminant par la déclaration de votre âge. Il vous donnait quarante ans, docteur Henry. J'ai eu de la peine à lui persuader que vous n'en aviez que vingt-deux.

Nous avons parlé de l'Impératrice, puis je me suis retiré.

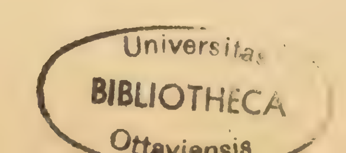
Maintenant pourquoi ne m'écrivez-vous pas? Notre poète est toujours furieux contre moi sans doute. Enfin, j'irai peut-être au printemps prochain lui demander pardon. En tous cas, dites-lui que j'avais, en tout ceci, les meilleures intentions du monde.

Mon cher ami, que je voudrais vous avoir ici! Je traîne mon habit noir partout; j'observe. J'ai été présenté à la princesse royale pour causer d'Ephrussi. J'ai été invité avant-hier au soir à la soirée du Prince royal (avec qui j'ai une aventure que je vous dirai un jour et dont on a bien ri). Curieuses ces soirées, des habits constellés de ferblanterie, des épaules blanches, des titres, des militaires sanglés, etc.

Je lis plus que jamais mon Spinoza. Je fume continuellement. Je rime plus que jamais, et j'attends vos lettres.

Et votre Salon?

Je lis en ce moment un roman d'Henry Gréville, *Perdue*, d'une forme plus que neutre, mais l'idéal du roman à lire ici. Je suis heureux d'avoir mis la main dessus. Quand ce sera fini, je me rabattrai sur Hector Malot ou frère Féval.



Toutes les fois que vous lirez quelque chose de lisible ici ou en entendrez parler, signalez-moi, n'est-ce pas ? la bouée en question.

J'attends une lettre de Kahn qui sait mon adresse.

Croyez-vous que le baron de Jaurú donne des soirées et qu'il m'invitera ?

Rappelez-moi au souvenir de Bellanger, de Cros (1) et Kahn et ne m'abandonnez pas trop.

Adieu.

JULES LAFORGUE.

(1) Henry Cros, le sculpteur des admirables cires et pâtes de verre, né à Narbonne en 1840, mort en 1907. Il était le frère du Dr Antoine Cros (1833-1903) et du poète Charles Cros (1842-1888), l'auteur du *Coffret de Santal*.

XXIII

A Mme MULLEZER

Berlin, 23 janvier 1882.

Mon cher poète,

Mes meilleurs remerciements pour votre bonne et spirituelle lettre. Ne pouvant vous les faire de vive voix, je vous les transmets par la poste et j'abuse de ce prétexte pour remplir les quatre pages que voici.

Je ne vous cacherai pas la belle peur que j'avais que cette affaire des sonnets, si outrecuidamment corrigés par moi, n'eût jeté, comme on dit, un froid dans nos relations à peine encore ébauchées. Mais me voilà trop rassuré par la charmante poignée de main que vous m'envoyez; mais, je me trompe, c'est « l'expression de vos meilleurs sentiments » que vous m'envoyez. Que veut dire « meilleurs sentiments » ? Simple formule, sans doute. C'est au mieux.

Je n'avais pas osé toucher aux autres sonnets, mais, puisque vous le voulez, je les achèverai de mon mieux, comme les précédents.

Comme vous le dites, vous seul savez l'âme de vos pièces, et vous comprenez admirablement que tout ce que je pouvais faire se bornait à essayer d'en serrer un peu la trame en éliminant les expressions neutres et en les remplaçant par des virtuosités de plume. — Lisez-vous, cher poète, Baudelaire, Bourget, Charles Cros ?

Venir à Pâques ? je l'espère bien, quoi que ce soit l'époque où nous allons à Bade. Enfin j'espère revoir Paris en avril, quand les arbres du Luxembourg ont des feuilles tendres et transparentes au soleil, et que les manuscrits de la Bibliothèque nationale sentent le printemps. — Tous les dimanches, cher poète, à la tombée du soir, j'ai des spleens lancinants à songer à Paris à cette heure, à notre quartier, rues Denfert, Gay-Lussac, Berthollet, Monsieur-le-Prince, etc. — Ces rues existent-elles toujours ?

Je vois Henry filant comme une élégante sauterelle le long de la rue Denfert, et puis causant avec vous dans votre petit salon et j'en suis très jaloux. Fermez-lui parfois votre porte au nez, n'est-ce pas ?

Ici, je suis dans une rue tout en palais et monuments, c'est vous dire qu'on n'y entend jamais les sanglots d'automne des orgues de Barbarie. Les orgues, mes bons amis de Paris. Ici, je n'en ai entendu qu'au Bois, si déplacé que cela puisse vous paraître. Et il me tarde bien d'entendre celui qui est toujours vers cinq heures à la porte du Luxembourg. La rue Denfert n'étant pas loin de là, j'irai vous voir, dites ?

Dans votre salon intime et obscur aux meubles sévères. J'ai toujours dans l'âme la chanson de l'averse du soir, de ce dernier soir où je vous vis, moi le cœur serré à songer à mon départ, vous souriant en causant, tandis que vos yeux pleuraient encore cette espèce de chien enlevé dans des circonstances si mystérieuses dans la journée du 27 novembre 1881.

Oui, Henry est un être extraordinaire. Son ministre du Brésil, dont il vous a peut-être parlé et qui l'appelle le docteur Henry, ne voulait pas croire à ses 22 ans. Henry a un grand tort, celui de n'être pas dandy : il devrait soigner ses mains, se chausser fin, être toujours fraîchement rasé, porter des vêtements faisant valoir l'aristocratie de ses allures.

J'aime beaucoup Bellanger, qui a fait d'excel-

lentes choses très coloristes, très nerveuses dans *Nana, l'Assommoir* et *le Ventre de Paris*. Conseillez-lui, cher poète, et ordonnez-lui d'illustrer à lui seul *Thérèse Raquin* ou un autre livre bien moderne.

Je n'ai vu qu'une fois Henry Cros.

Ici je tâche à ne pas trop oublier. Je vois des journalistes, des musiciens. Mais je suis très occupé; de mémoire de lecteur, l'Impératrice n'avait jamais lu aussi assidûment. Je n'ose mettre cela sur le compte de mes attraits multiples, mais je suis très occupé.

Je serais très heureux, cher poète, mais n'en dites rien à Henry, si vous répondiez à ma lettre et si vous vouliez que nous échangions ainsi des bavardages hebdomadaires, ou tout au moins bimensuels.

Je vous serre affectueusement la main et j'attends une lettre bien charmante et bien spirituelle.

JULES LAFORGUE.

Pardonnez à l'orthographe probablement hétérodoxe de l'adresse.

P.-S. — Je vais vous dire ce que je dis à tous ceux

à qui j'écris. Mon domestique fait collection de timbres. Demandez-en de ma part à Henry et si vous en avez vous-même que vous devez jeter, envoyez. Je vous remercie d'avance.

XXIV

A CHARLES EPHRUSSI

Dimanche [Berlin, 29 janvier 1882].

Cher Monsieur Ephrussi,

Voilà longtemps que je ne vous ai écrit. J'ai reçu un feuilleton de Bourget sur *la Faustin* (1) et j'ai cru reconnaître votre écriture dans l'adresse de sa bande. Donc vous vivez encore.

Vous ai-je conté ma première visite à M. Bernstein? J'ai été encore le voir mardi dernier, Mlle Bernstein était souffrante et je n'ai pas encore vu Mme Bernstein.

M. Bernstein est bien aimable pour moi. J'ai passé deux bonnes heures avec lui. Il a un Goyen comme vous, un beau, bien automne, bien triste. Un Pa-

(1) Le roman d'Edmond de Goncourt, qui venait de paraître.

tenier. Il m'a montré une série adorable de petits dix-huitièmes, des dessus de tabatières, des fantaisies légères, des allégories charmantes jetées du bout du crayon, relevées de quelques coups de pinceau. Une édition de Molière avec les Boucher. Un traité de géométrie avec des Cochin au bas des figures, etc. Puis nous sommes sortis ensemble, — fait les stations devant les vitrines, et chez moi où je lui ai prêté *En ménage* d'Huysmans, les deux volumes de notre Bourget, le Baudelaire... M. Bernstein est un homme précieux. Il doit être avec moi le seul homme de Berlin qui adore la *décadence* en tout.

Et vous, que faites-vous ? Vous avez dû acquérir de nouveaux impressionnistes. Je ferme les yeux pour voir le pastel de Blanche, d'un couchant si triste. *La Faustin* fait-elle beaucoup de bruit? J'ai lu déjà plusieurs fois *Pot-Bouille.*

J'ai reçu une petite lettre de Bourget, une lettre triste, triste, avec parfois un sourire jaune. Outre cela Pigeon m'écrit que Bourget est dans un découragement de tout qui lui fait de la peine. (Et son volume ?)

Et vous, que faites-vous, ô bénédictin, ô dandy, ô homme sain d'esprit, de nerfs et de cœur, ô homme bien équilibré ? Vous reposez-vous sur votre jeune

gloire ? Pourquoi n'êtes-vous pas passé par Berlin en allant à Bruxelles voir *Hérodiade* (1) ?

Ah ! vous savez que je connais *Hérodiade* maintenant. J'ai ici deux amis (2). L'un est violoniste (il avait un article dans le dernier supplément du *Figaro* et jouera vendredi devant l'Impératrice) et son frère est pianiste. Ils ont déchiffré et chanté toute la partition. N'est-ce pas agréable ? Je crois que nous aurons bientôt Saint-Saëns. J'ai fait aussi la connaissance du petit Dangrémont et de son père. Passé plusieurs heures ensemble. Des mœurs bien curieuses. Pris des notes.

Et le ministère qui est tombé ! Hier j'ai expliqué de mon mieux à l'Impératrice ce que c'était que le scrutin de liste... Maintenant les lectures marchent bien; deux par jour. Jamais l'Impératrice n'avait tant lu. Elle a dit à la comtesse Hacke que je lui plaisais de plus en plus. Et en me le répétant la comtesse Hacke n'en était pas encore revenue, car il paraît que l'Impératrice n'est pas prodigue sur ce point.

Le matin nous faisons des exercices de style et comme sa main est trop faible pour écrire elle me

(1) L'opéra de Massenet, dont on venait de donner la première représentation au théâtre de la Monnaie à Bruxelles.

(2) Les deux frères Ysaye.

demandait toujours de lui trouver une forme d'exercices. Après bien des réflexions, j'en ai trouvé une qui lui fournit l'occasion d'être spirituelle parfois et de tourner élégamment des phrases de vive voix, sur un mot. Elle en est chaque fois enchantée. (Est-ce assez Machiavel?)

Et tout est pour le mieux dans le pire des mondes possibles, sauf, etc., etc...

Et je vous serre la main.

Devinez à quoi je songe ? A la façon dont vous disiez « oh, quelle horreur ! » quand Bourget émettait une idée ou une expression... étrange. Vous souvenez-vous ?

Adieu, ne m'en veuillez pas trop.

Votre

JULES LAFORGUE.

XXV

A CHARLES EPHRUSSI

Berlin [2 février 1882].

Cher Monsieur Ephrussi,

Quand je vous appelais ô homme sain d'esprit, de nerfs et de cœur, ô homme bien équilibré !! — Cher Monsieur Ephrussi, vous êtes un sage de critiquer ainsi la maladie qui pousse des fleurs du genre de *la Faustin*, vous êtes un sage; jamais vous ne sentirez le charme de la décadence, je vous plains et assurément, quand je raconterai votre sortie à M. Bernstein, lui qui aime la décadence, il vous plaindra aussi avec un sourire d'yeux derrière ses lunettes d'or. Parbleu oui, tout ce que vous dites là est très juste, mais, dame, il faut être de son âge et même en avant de son âge sous peine de passer pour un Monsieur antédiluvien et d'être recommandé aux paléontologues de la critique littéraire.

Vous me pardonnez, n'est-ce pas ?

J'aime beaucoup la description que vous me faites de l'attitude de Bourget chez Renan (dont la *Vie de Jésus* a été appelée par P. Véron « du sirop d'hérésie »).

Je vois encore Coquelin dans Diafoirus, mais j'espère que les sièges du salon de M. Renan ne sont pas si élevés que ça.

Je voudrais bien voir Bourget dans cette attitude et baissant la voix, sa voix qui est tout un orchestre.

Et son Baedeker ? — Et vos dessins de His de la Salle ? J'ai trouvé ici la *Gazette* dans la Journal Zimmer à la Bibliothèque.

Je n'ai pu encore aller voir M. Lippmann (voilà une chose terrible). De 1 h. à 3 h. on peut le voir et je n'ai ces heures bien libres que le lundi, et le lundi son musée est fermé. Voilà encore un petit martyre. Dites ?

Je suis très occupé. Je lis en ce moment les deux énormes volumes de Galiani avec la certitude de n'en pas tirer une page de lecture pour l'Impératrice, c'est un peu vert. Nous avons la ressource de la *Revue des Deux Mondes* (Maxime Du Camp et un article sur les musées de Berlin). Nous allons avoir ces jours-ci l'exposition Vereschagin (est-ce bien l'orthographe ?) Je l'avais déjà vue à Saint-

Arnaud à une époque de flâne à outrance, et j'y ai passé, je me rappelle, deux entières après-midi.

Ici, je n'aime, après Menzel et autres, que leur Joseph Brandt, qui a une si belle verve de touche et qui m'était resté inoubliable avec ses Kosaques de l'Expos. Univ. de 1878.

J'ai été voir hier M. Bernstein. Je ne l'ai vu que quelques minutes, il gardait la chambre pour un mal de gorge survenu.

J'irai le revoir. — Merci de votre lettre.

Adieu bien.

Votre

JULES LAFORGUE.

Connaissez-vous le concert Hans Bilse de Berlin? J'ai fait là-dessus une pochade pour un jour à la *Vie Moderne.* Je me suis aperçu que mon volume de vers était un ramassis de petites saletés banales et je le refais avec rage (1).

(1) Il s'agit toujours de ce volume que Laforgue voulait intituler *Le Sanglot de la Terre,* qu'il ne publia pas et dont une partie nous est parvenue et fut publiée posthumément. (Cf. Œuvres complètes de Jules Laforgue : *Poésies,* tome I.)

XXVI

A CHARLES EPHRUSSI

[Berlin, 12 février 1882]. Samedi soir.

Cher Monsieur Ephrussi,

Je viens de lire votre article. Il est bien intéressant. Mais rien qu'à la façon dont il commence, rien qu'aux quelques lignes où vous donnez le caractère de ces médailles, rien qu'à la façon dont vous terminez, bref à l'allure consciencieuse et modeste de ces quelques pages j'aurais reconnu que vous en étiez l'auteur quand même je n'aurais pas trouvé votre nom au bas de la dernière.

J'ai lu dans le même numéro les choses si intéressantes que publie G. Guéroult (1), et dont j'avais lu des choses semblables déjà dans la *Revue philosophique* de Ribot — et avec grand plaisir.

(1) *Formes, couleurs et mouvements* (*Gazette des Beaux-Arts*, février 1882).

Et, dix minutes, je suis resté en extase devant les pieds aristocratiques, uniques ! du duc de Reichstadt. — Bien que « vilain et très vilain » (comme disait ce voyou de Béranger), j'adore la *race* et quand, dans ce monde où je suis un peu fourré, je la rencontre, j'ai des jouissances uniques. Sincèrement, ici, il y en a peu. La plupart de ces piliers de cour sont assez vulgaires.

J'ai vu des jeunes gens à Paris et des dames qui avaient plus de race que ça. Le siècle pue le parvenu, n'est-ce pas ?

La princesse royale, elle, est d'une distinction bien complexe dont on démêlerait les éléments avec plaisir la plume à la main. Quant à l'Impératrice, c'est un type accompli de *grande dame*, comme les aiment ceux qui ont vécu en imagination dans les salons du grand siècle et dans ceux du dernier .

Mais il ne faut pas que je vous fasse trop de confidences. Vous devez sans doute lire le premier article de Pigeon (1). Il a fait un triste effet. La

(1) Amédée Pigeon, le prédécesseur de Laforgue comme lecteur de l'Impératrice, venait de commencer la publication à Paris d'une série d'articles sur l'Allemagne qui allaient composer son volume *L'Allemagne de M. de Bismarck* et dans lesquels certaines remarques ne pouvaient guère être accueillies favorablement à Berlin, et particulièrement à la cour.

nouvelle s'en est répandue au milieu d'un bal à la cour et a fait du bruit. Un peu de cette petite trahison est retombé sur moi. Mais j'ai pris mes mesures et j'ai eu avec le secrétaire de l'Impératrice une petite conversation qui arrêtera net toutes les méfiances à mon égard.

Le cas de Pigeon est assez... singulier, mais je n'en dis pas davantage pour aujourd'hui. J'ai *vaguement eu un écho* d'un entrefilet sanglant de la Gazette officieuse de la cour, pour Pigeon — et je ne sais pas ce qui arrivera. Motus.

Je me tais.

J'ai été revoir ici les Vereschagin où j'avais flâné de si bonnes après-midi à Paris. Ici, c'est autrement bien installé. Éclairage électrique, derrière la cloison où s'appuie la grande toile du *Prince de Galles,* un orgue joue des choses lentes, éternelles et si tristes, qui m'ont bouleversé quand j'ai contemplé (vous vous rappelez ?) ce pope en noir et argent avec son encensoir devant la plaine des cadavres nus.

J'y ai rencontré M. Bernstein mardi dernier. J'ai enfin fait la connaissance de Mme Bernstein, qui lit les *Souvenirs* de Renan dans la *Revue des Deux Mondes* ; elle est bien aimable et m'a semblé devoir être spirituelle.

J'ai reçu hier au soir une de ces cartes comme on en reçoit à Berlin.

HERR BERNSTEIN UND FRAU

beehren sich... etc... einzuladen

C'était un dîner pour demain dimanche à 6 heures. Hélas ! j'ai lecture tous les dimanches à 7 heures, mais après ma lecture je m'échapperai vers les Zelten passer un bon moment, causer avec M. Bernstein, tâcher de lui faire aimer un peu Baudelaire qu'il ne goûte décidément pas. Je lui ai porté le *Gaulois* de Zola, cela l'a dégoûté du reste. Je lui ai porté *la Faustin*. Je lui porterai la *Chanson des gueux*. Est-ce de vous que j'ai reçu ce matin un *Gaulois* avec, marqué, un article de Benvolio (1)? Qui est-ce, Benvolio ?

Adieu. — J'espère que vous êtes toujours le même, bien portant, soignant votre barbe, fumant des cigarettes-thé en riant du style degoncouresque.

Je vous serre la main. (J'espère aussi que M. Hos-

(1) Article intitulé *Le Public et la Critique* (à propos d'un livre récent du philosophe Caro sur *Le Pessimisme*), publié dans le *Gaulois* du 7 février. Nous n'avons pu savoir quel nom cachait ce pseudonyme « Benvolio » et répondre ainsi à ia question posée par Jules Laforgue.

chedé ni autre ne vous a dépossédé de notre Monet aux barques bien dessinées, et que je le reverrai.)

Votre

JULES LAFORGUE.

Je vous parlerai prochainement d'un projet sur Watteau.

XXVII

A CHARLES EPHRUSSI

Berlin [13 mars 1882]. Lundi.

Cher Monsieur Ephrussi,

J'hésitais tous ces jours derniers à vous écrire. J'ai compris à ce que me disait M. Bernstein que vous aviez quitté Paris pour quelque temps. Je me décide à vous écrire rue de Monceau. Je serais désolé que vous crussiez que je vous oublie. Je ne vous dirai rien de neuf sur moi. Ma vie est toujours la même. Je travaille un peu. J'ai fait chez M. Bernstein la connaissance d'un bien intéressant aqua-fortiste, Max Klinger (1), et j'essaye quelque chose sur lui. J'ai lu

(1) Max Klinger, auquel Jules Laforgue adressa quelques lettres qu'on trouvera plus loin et avec qui il se lia d'amitié, était né à Plagwitz près Leipzig en 1857. Il est mort en 1920, laissant une œuvre nombreuse tant comme sculpteur que comme peintre et comme graveur.

votre premier article sur His de la Salle (1) avec les beaux spécimens que vous donnez.

Sera-ce suivi de quelques articles encore ? Je me suis mis à relire votre énorme *Dürer*. J'essaie de faire des études scientifiques sur les couleurs, un rêve encore, et commence aussi à revenir à mes très vieilles premières amours, le mouvement chez les végétaux.

Avec cela, je me traîne comme un limaçon, très lentement, à travers les pages d'un Ollendorff pour l'allemand. Puis je *pense* et, après avoir pensé, je doute. Je doute si notre pensée rime à quelque chose de réel dans l'univers. Et je m'ennuie; et, comme dit Bourget, je déchiquette la fougère amère du spleen. S'il suffisait de croire que l'on a du talent pour en avoir, j'en aurais. — Vous, vous êtes sain et sauf, vous travaillez posément et consciencieusement, sans remords. Vous avez un grand but et vous le tenez. Vous ne vous êtes jamais consumé dans des rêves stériles. Est-ce beau, cette année, l'exposition des indépendants ? Ferez-vous enfin le Salon, cette année-ci, dans la *Gazette* ? Quand ferez-vous des chroniques d'art pour la *Vie moderne* ?

Je donne ici des leçons de conversation à un

(1) *Les Dessins de la collection His de la Salle* (*Gazette des Beaux-Arts*, 1er mars 1882).

Monsieur qui non seulement ressemble à M. Hoschedé, mais encore a sa voix. Je commence à devenir superstitieux. Est-ce le spectre de l'*Art de la Mode* qui me poursuit? Si c'était, je lui réclamerais le louis que cette feuille me doit pour une certaine ballade. Lisez-vous les articles de Pigeon dans le *Figaro* ?

Adieu. N'ayez jamais la pensée que je vous oublie, et laissez-moi en penser autant de vous.

Votre

JULES LAFORGUE.

XXVIII

A Mme MULLEZER

Dimanche matin, Spleen.
[février 1882].

Mon cher poète,

Qu'est-ce que c'est que ce bout de lettre que je reçois ! D'abord cela ne commence par rien : ni cher Monsieur, ni cher ami, ni rien (l'appellation qui doit répondre à notre... nuance, n'existerait-elle pas ou bien avez-vous eu peur ?) puis cela ne finit par rien, et pas de signature. Heureusement, ces lignes me parlaient d'un éternel toutou et j'ai pu deviner de qui tout cela venait.

Maintenant, laissez-moi transcrire ici, sans intention d'ailleurs, et tout simplement pour aller jusqu'au bas de cette page sans frais personnels, la dernière phrase de votre billet : « Je suis bien, bien triste de bien, bien des choses qu'on ne peut pas

« perdre comme l'on perd son chien, parce que « personne ne veut vous les voler. »

Hélas, cher poète, que voulez-vous qu'on vous vole ? Votre tableau italien ? vos illusions ? vos vers ? l'orientalisme bazar de votre pseudonyme (*Sanda* est-il un diminutif mignard d'Alexandra et Mahali, une façon indolente de prononcer Magali ? — « O Magali, ma bien-aimée », — comme chantaient Faure et Brunet-Lafleur)? — Oui, que vous volerait-on ?

Quoi qu'il en soit, je vous renvoie, légèrement et outrecuidamment modifiées, vos deux pièces qui, déjà bien comme forme, sont bien curieuses comme état d'âme; pour ma part j'y vois beaucoup. Vous ferez de ces copies tout ce que vous voudrez, excepté des papillottes.

Henry ne fait pas grand'chose, dites-vous, cela m'inquiète pour moi.

Moi, je mène toujours ma vie de dilettante. Sachez, cher poète, qu'avant d'avoir des ambitions littéraires, j'ai eu des enthousiasmes de prophète, et qu'à une époque je rêvais toutes les nuits que j'allais consoler Savonarole dans sa prison. Maintenant, je suis dilettante en tout, avec parfois de petits accès de nausée universelle. Je regarde passer le Carnaval de la vie : sergents de ville, artistes,

souverains, ministres, amoureux, etc. Je fume de blondes cigarettes, je fais des vers et de la prose, peut-être aussi un peu d'eau-forte, et j'attends la mort.

— Adorez-vous le cirque ? je viens d'y passer cinq soirées consécutives. Les clowns me paraissent arrivés à la vraie sagesse. Je devrais être clown, j'ai manqué ma destinée; c'est irrévocablement fini. N'est-ce pas qu'il est trop tard pour que je m'y mette ? Je suis forcé d'interrompre mes bonnes soirées au cirque; on se figure tout de suite qu'une écuyère est l'objet de vos platoniques assiduités et l'on vous propose d'énormes bouquets à lui lancer ?

Au fond, au tréfond, quand je me replie sur moi-même, je retrouve mon éternel cœur pourri de tristesse et toute la littérature que je m'arracherai des entrailles pourra se résumer dans ce mot de peine d'enfant, « *faire dodo* » (avec la faculté de se réveiller !) Pour tout ceci vous verrez un jour mes vers. La prochaine fois je vous chanterai *la Chanson du petit hypertrophique.* Sa mère est morte d'une maladie de cœur, et il va mourir aussi et il chante pour refrain :

J'entends mon cœur qui bat,
C'est maman qui m'appelle.

Vous mettrez cela en musique. A propos, nous avons ici Saint-Saëns, j'ai passé hier chez lui une bien étrange soirée.

Dites, cher poète, entre nous, écrivez-moi de longues lettres, très sérieuses, très intimes, ne bavardons plus, ne soyez plus spirituelle; échangeons, voulez-vous, des lettres parfumées de confidences ? Vous voyez que je ne me gêne plus. Dites, voulez-vous ? J'aimerais causer en tête à tête avec vous *(vous)* du fond de mon exil, mais sans que Henry regardât par-dessus nos épaules... Voulez-vous ?

Votre JULES LAFORGUE.

P.-S. — Il me tarde que vous publiiez votre volume; d'abord pour lui-même, mais encore parce que j'espère que vous joindrez à l'exemplaire à moi destiné votre photographie.

P.-S. — Merci des timbres et de votre définition des collectionneurs. Mais qui avez-vous donc en Égypte ?

XXIX

A *Mme MULLEZER*

Mercredi [mars 1882].

Madame, cher Confrère, chère Amie, chère Madame et Amie (?)

(Mon gosier de métal parle toutes les langues.)

J'ai eu votre longue lettre hier soir (je rentre du cirque). — Très sincèrement, cela m'a enthousiasmé. — Vous êtes quelqu'un, vous comprenez tout et décidément *(surtout par ambition et par vision)* vous êtes de la bonne race.

(Et tout de suite, pour m'en débarrasser, merci mille fois des timbres et de l'assurance que vous n'avez pas de correspondant au Caire, pays où l'on fabrique des minarets pour ciels indigo.)

Ce que vous me dites de l'état de notre ami *** ne m'étonne guère; mais pourquoi s'en effrayer, qui de nous n'est pas un peu névrosiaque ? Comment finira *** ? Comment finirons-nous ? Comment

finira l'auteur de *la Faustin* ? Comment a fini son frère ? Notre soleil est un gros hystérique, même la lune n'est qu'un mal blanc. Il n'y a qu'à Berlin où il n'y ait pas de détraqués.

*** n'a qu'à aller se mettre au vert, tout un été vert n'écoutant que les friselis des arbres verts, n'avoir l'œil ébloui que des nappes crues vert-perroquet des prairies, ne respirer que du fumier, déshabituer ses yeux du gaz par les humbles résines grésillantes et revenir à Paris avec un brin de santé à dépenser en un livre pour l'amour de l'Art, puis il ira se remettre au vert.

Voyez-vous une autre vie en 1882 à Paris pour un artiste frémissant à tout, sensitif, malade d'un nuage, heureux d'une nouvelle forme de chapeau pour Parisienne et s'autopsiant avec du Chopin. Voyez-vous une autre vie ?

D'ailleurs les maisons de santé sont ici-bas pour recevoir des pensionnaires. Toute cette danse macabre moderne m'amuse :

> Espèce de Soleil, tu songes : Voyez-les,
> Ces pantins détraqués buveurs de lait d'ânesse
> Et de café... (1)

(1) Début d'un sonnet de Laforgue lui-même intitulé *Encore à cet astre* et qui figure, un peu différemment, dans le *Sanglot de la Terre.* (Cf. Œuvres complètes de Jules Laforgue : *Poésies*, tome I.)

Je vous ai fait part de mes pleurs, vous n'y croyez qu'avec un sourire et me répondez ce que me répond tout le monde : — « Vous êtes bien jeune ! » hélas ! croyez-vous que je pose ?

Bien des choses à dire !

Trois ou quatre individus savent seuls un peu la vie que j'ai menée à Paris, il y a deux ans. Et encore, non, je suis seul. — Quand je relis mon journal de cette époque, je me demande avec des frissons comment je n'en suis pas mort.

J'avais dix-neuf ans, par conséquent pas un brin de mon métier. — Autrement quel livre noir et aigu j'aurais à la place de celui sur lequel je m'acharne de temps à autre encore !

Pourquoi bavarder aujourd'hui sur ces deux années qui seront probablement la note aiguë de ma froide, froide destinée ?

Cela se raconte par bouts de conversation de temps en temps quand cela nous remonte à la gorge.

Oui, je bâtis un roman qui sera une autobiographie de ma pensée, alors j'analyserai ma petite névrose, car j'en ai une. Une névrose religieuse. J'étais croyant. Depuis deux ans, je ne crois plus. Je suis un pessimiste mystique. Les vitraux de Notre-Dame m'ont rendu malade souvent. Pendant

cinq mois, j'ai joué à l'ascète, au petit Bouddha avec deux œufs et un verre d'eau par jour et cinq heures de bibliothèque. J'ai voulu aller pleurer sur le Saint-Sépulcre. Maintenant, dilettante, revenu de tout, j'irais fumer une cigarette sur le Golgotha en contemplant quelque couchant aux tons inédits. Pascal n'est que de la Saint-Jean à côté de votre serviteur.

(Avez-vous lu *Le Roi vierge* de Mendès ?)

Maintenant dilettante, virtuose, guitariste.

Cependant je souffre encore parfois. Seulement l'envie de pousser des cris sublimes aux oreilles de mes contemporains sur les boulevards et autour de la Bourse m'est passée, et je me borne à tordre mon cœur pour le faire s'égoutter en perles curieusement taillées.

La vie est trop triste, trop sale. L'histoire est un vieux cauchemar bariolé qui ne se doute pas que les meilleures plaisanteries sont les plus courtes. La planète Terre était parfaitement inutile. — Enfin peut-être Tout n'est-il que rêve ; seulement Celui qui nous rêve ferait bien de hâter le cuvage de son opium.

Trouvez-vous encore que je sois jeune ?

Sachez, Madame, qu'à dix-neuf ans j'ai rêvé de m'en aller par le monde, pieds nus, prêchant la

bonne loi, la désertion des idées, l'extradition de la vie..., etc... (airs connus). Hélas ! à la première étape, la gendarmerie m'eût arrêté comme vagabond. Prophète n'est plus un métier.

Donc je regarde passer la vie, c'est très curieux, je mange mon cœur à diverses sauces épicées, fais des vers, de la prose. Et je rêve, j'essaie la critique d'art de demain.

Et voilà. Si j'avais de l'argent, je collectionnerais des céramiques, des japonais, des toiles aiguës d'impressionnistes... je voyagerais. — Je hais les foules, le suffrage universel, je n'aime que l'art et moi (mon spleen, ma santé, mon cerveau).

Et vous, qui êtes-vous ? Je ne me gêne pas, n'est-ce pas ? Mon Dieu, existez-vous ? Existé-je ? Donc tout est égal. Nous sommes contemporains — vous êtes au-dessus des foules, — causons, désennuyons-nous par notre chanson, chacun la sienne.

Si je vous plais, dites-le-moi, je m'achèterai des fleurs que j'irai respirer longuement dans le coin le plus intime de ma chambre ; maintenant redevenons homme de lettres, citoyen français, majeur, vacciné, impropre au service militaire.

Je vous renvoie la pièce que vous appelez votre « fille unique » (prenez une copie de votre manuscrit et renvoyez-le-moi, car il porte au dos un

bout de lettre qui m'appartient) — je l'ai retouché un peu, l'accommodant à un état d'âme que j'ai eu — pas pu faire autrement, pardonnez-moi. *Vision* me plaît beaucoup, beaucoup et je la trouve, moi, très complète ainsi. Seulement, lisez Leconte de Lisle, Coppée (?), Banville.

Vous verrez qu'il ne faut pas rimer *éperdues, étendues, fantastique, extatique, fleurs, cœurs,* puis pour que cela soit plus *vision,* commencez non pas par :

« Je rêve d'un pays...»

mais par :

« *Un pays...* » (comme si vous le voyiez.) C'est très simple.

Ambitions (ce titre est une trouvaille) me plaît bien aussi, mais :

« Dont aucun voyageur n'est jamais revenu ! »

est d'un français trop lâche... peut-être :

« Dont jamais voyageur encor n'est revenu ».

(Pardonnez-moi, n'est-ce pas, ce vilain rôle que vous m'avez fait prendre.)

Vous sentez le poème en prose, ce qu'il doit

être, mais celui-ci est trop phraséologisé. Enfin *je crois* que j'irai sonner chez vous en septembre (à Pâques l'on n'a pas quinze jours) et j'espère une longue lettre et vous demande, simplement pour l'avoir, votre portrait...

JULES LAFORGUE.

XXX

A CHARLES EPHRUSSI

Berlin [31 mars 1882, vendredi].

Cher Monsieur Ephrussi,

N'êtes-vous plus à Paris ? Je vous écris encore à la même adresse. J'ignore absolument ce que vous devenez. Bourget est à Aix, dans des pays inconnus qu'on voit sur les cartes de géographie. M. et Mme Bernstein ont quitté Berlin. J'attends le numéro de demain de la *Gazette* pour voir si vous donnez la suite de votre *His de la Salle.* Je lis chaque jour les belles choses qu'on envoie au Salon : le Roll, le Manet, etc.

A ce propos, vous ai-je parlé d'un artiste d'ici, Max Klinger, qui a une sorte de génie du bizarre ? Il a envoyé au Salon de Paris une toile intitulée *Circé* que je n'ai pas vue, mais qu'il m'a décrite et qui doit être bien étonnante. Il a peur qu'elle

soit refusée. Il va envoyer en outre quatre eaux-fortes en deux cadres. Remarquez-les, vous serez étonné. C'est péniblement fait, très travaillé, mais si voulu, si profond. Au reste, si vous voyez M. Bernstein, il vous en parlera et vous serez témoin de ses accès de lyrisme.

Ma vie est toujours la même. Les jours passent et se ressemblent. J'ai trouvé ici des endroits tristes où je vais promener mes mélancolies derrière les Zelten, le Kronprinz Ufer et, de l'autre côté de Berlin, le Luisen Ufer. Le soir, il y a des effets étonnants, ce qui prouve que Guillemet est un paysagiste de génie.

Je lis à peu près tout ce qui paraît d'intéressant comme littérature. Le volume de Bourget continue à ne pas se montrer, mais je sors de son *Renan* qui est étonnant.

Votre amie la Princesse royale est toujours malade. J'entrevois de temps en temps M. de Seckendorff. Il paraît qu'il cultive le paysage. Je n'en ai rien vu. Ici tout le monde fait du paysage. La Comtesse de Brandebourg, la Comtesse Bruhl, la Princesse Frédéric-Charles, etc.

Nous avons eu l'exposition d'une sorte d'union artistique de dames. C'était bien mauvais, à part une large et brutale copie de Hals de je ne sais qui.

L'exposition Vereschagin continue toujours, et toujours l'orgue caché derrière l'immense toile du *Prince de Galles* joue l'*Ave Maria* de Gounod.

Le poète Bouchor (1) est venu entendre la *Passion* de Bach.

Il fait beau. Je m'ennuie toujours, et la ville de Berlin est de plus en plus assommante; heureusement que dans quinze jours nous irons dans une autre.

Quand saura-t-on de vos nouvelles?

A propos — l'autre jour j'ai trouvé en rentrant chez moi la carte de M. Dreyfus. J'ai été à son hôtel pour le remercier de s'être souvenu que je lui avais été présenté, et lui demander de vos nouvelles. Je ne l'y ai pas trouvé. J'y suis revenu encore à deux reprises, mais en vain. Puis il est parti.

Adieu. La *Gazette* n'arrive ici que cinq jours après qu'elle a paru à Paris, mais il est des mystères qu'il faut se garder de vouloir approfondir.

Je vous serre la main.

Votre

JULES LAFORGUE.

(1) Maurice Bouchor.

XXXI

A Mme MULLEZER

[Berlin, avril 1882] (1)

Chère Madame,

J'ai reçu votre lettre si courte. Je vous vois chantant, roucoulant, avec vos toilettes et vos bouquets, chantant de la musique de *jeune*. (Qu'entendez-vous par un *jeune* ? Moi, je suis un très vieux vieillard...)

Si vous chantiez, non dans un salon, mais devant une rampe, vous auriez de curieux effets de lumière et d'ombres satinées sur votre visage. Bravo pour vos succès.

Moi, je m'ennuie horriblement; je vais descendre

(1) Cette lettre a été publiée par la *Connaissance* avec l'indication erronée, *Coblentz*, 1882, *mars*. Laforgue n'était jamais à Coblentz en mars; l'impératrice n'y faisant des séjours qu'en juin et en novembre. Laforgue fait allusion dans cette lettre aux cloches de Pâques : Pâques en 1882 était le 9 avril et non en mars.

peu à peu à l'état végétatif du corail. On vient de m'offrir quinze jours de congé, je n'ai pas eu la force d'en profiter; puis, Berlin est à 150 marks de Paris, et je suis plus pauvre que le Jeune Homme d'Octave Feuillet. Ajoutez à cela que je suis obligé de lire de l'H. Gréville et de l'Augustus Craven. Aussi je me lance dans la théorie des couleurs, la botanique et l'eau-forte.

Puis nul ne m'écrit, ni vous, ni Henry, ni personne. Une jeune fille qui m'a pas mal fait souffrir et qui s'était enfin laissé arracher quelques lettres froides, ne me donne plus signe de vie. Hélas! Hélas!

Et voilà que, comme l'an dernier à pareille époque, je recommence à avoir, à la mourance du jour, mes petits accès de nausée universelle.

Ah çà ! que fait M. Henry que je ne reçoive jamais un mot de lui?

Serait-il pris dans l'engrenage de quelque passion? Surveillez-le.

Pour le moment, je voudrais me rouler dans des fleurs, ou aller en hirondelle à Saint-Cloud, vers huit heures du matin, ou etc...

Je m'ennuie, je m'ennuie. Et comme il n'y a pas de raison pour qu'une lettre se termine avec de pareilles litanies, je ferme celle-ci et je vous l'envoie.

J'irai à Paris, où je passerai tout le mois d'août ou tout le mois de septembre.

Le titre de votre volume est bien; gardez-le. A moins que vous ne l'intituliez *Confidences*, comme c'était, si je me souviens bien, votre intention première.

Et votre photographie ? Si je ne la reçois pas dans une semaine, je ne vous revois de ma vie, qui d'ailleurs ne sera pas bien longue, car je meurs de spleen, de spleen. Il fait un temps magnifique, qui fait sortir les amoureux de partout, les cloches de Pâques carillonnent et font se souvenir. Dieu, Dieu, que je m'ennuie !

Et que faire ?

Adieu.

JULES LAFORGUE.

XXXII

A CHARLES EPHRUSSI

Dimanche [Berlin, 9 avril 1882].

Mon cher ami Ephrussi,

Je viens de recevoir votre bonne lettre qui m'apporte de la fièvre de Paris, une lettre haletante. Que de choses, et que vous êtes heureux ! Si vous vous plaignez de ce tourbillon, c'est, entre nous, pure modestie.

Je lirai probablement ce soir votre nouvel article sur His de la Salle, si la *Gazette des Beaux-Arts* est arrivée au café Bauer.

Vous ai-je parlé, dans ma dernière lettre, d'une toile et de quatre eaux-fortes, envoyées au Salon et signées Max Klinger ?

M. Dreyfus est-il encore à Berlin ? Vous ai-je raconté qu'en vain j'étais allé à plusieurs reprises le voir ?

Je découvre de nouvelles eaux-fortes ici. Hier, à une heure de la nuit, je contemplais une sorte de passage en rivière noire et puante, profondément encaissée entre les murailles lépreuses, sous la lune. C'était enivrant comme eau-forte. Mais vous vous rappelez peut-être, c'est un passage qui mène de la Taubenstrasse à la Hausvogteiplatz.

Tout le monde part. Encore un, hier au soir. Je finirais par être seul, si nous ne partions bientôt aussi à notre tour.

Je suis heureux de ce que vous me dites de la gloire de Bourget. En laissant de côté l'inévitable subjectivité de tous mes jugements, il y a longtemps que je pense et dis à qui veut l'entendre que si quelqu'un a du génie parmi nos poètes, c'est Bourget, au-dessus de Sully, de Coppée, de Richepin, etc. Quant au critique, à part les maîtres bien assis, il est encore le plus pénétrant, avec quelque chose de plus qu'eux tous, son âme.

Il est heureux qu'il soit lié par un traité avec Mme Adam. Cela le forcera à nous donner des choses.

J'ai souvent réfléchi à ce que pouvait être la gloire de Bourget. Bourget a adoré la gloire, furieusement, comme un Balzac, un Balzac aux épaules frêles, sans le génie de la patience. Mais

le public que nous avons, et l'art comme le respecte Bourget, ne lui donneront jamais que la gloire bourgeoise d'un Taine pour la foule, avec la gloire exquise d'un Tennyson singulier pour le public choisi. Et c'est encore peu pour qui a rêvé les fanfares des siècles passés, ou, tout au moins, les voyages tourmentés d'un Byron.

Tout ceci serait trop long à développer, et l'on n'a pas encore analysé la maladie dont Flaubert est mort.

Maintenant, devant ce succès auquel il n'avait bien certainement pas songé, Bourget se sent peut-être repris d'une de ses frénésies d'antan, mais cela ne durera pas. Le public ne pourra jamais lui donner la gloire qu'il mérite, et à laquelle il a conscience d'avoir droit.

Vous, vous êtes sage et, pierre à pierre, vous édifiez lentement et solidement la pyramide qui supportera votre buste à la barbe bien soignée.

Voilà des idées gaies, n'est-il pas vrai ?

Nous partons pour Bade vers la fin du mois. Ma vie est toujours la même. On vient de m'offrir un congé de quinze jours que je n'ai pas pris pour ne pas déranger l'Impératrice dans ses habitudes. En août, j'aurai deux ou trois mois. Je travaille un peu de tout. Je lis, j'écris, mais, surtout, je pense. Ce

changement d'atmosphère civilisée m'a retourné le cerveau comme on retourne une omelette. Et je note, je note toujours. Mais je n'écrirai jamais rien sur les gens que je vois en tant que personnes. Mais j'utiliserai mes notes psychologiques en les transposant.

La Princesse royale avait simplement mal aux yeux, un orgelet, pendant ces semaines. Mais maintenant on la voit sortir. Je vous félicite pour le Menzel qu'elle vous a envoyé.

A ce propos, les échos de Berlin m'ont appris que votre ami M. de Seckendorff faisait du paysage. Pourrait-on voir ?

J'ai été visiter une exposition dans la Commandantenstrasse : il y avait peut-être une ou deux bonnes toiles et un tableau sans valeur d'Eugène Chaperon fourvoyé là je ne sais comme.

Vous me parlez tant du Salon. Avec le Puvis, Renan, Blanche, Manet, Bonnat. Hélas ! Je n'en verrai que le catalogue illustré et c'est maigre, bien maigre.

Au revoir et merci de ne pas m'oublier et de votre bonne lettre.

Votre

JULES LAFORGUE.

XXXIII

A M. CHARLES HENRY

Berlin, dimanche [16 avril 1882].

Mon cher Henry,

Que devenez-vous ? Que devient le poète de la rue Denfert ? Kahn vit-il toujours, ou bien a-t-il émigré, sa barbiche en avant, vers un monde meilleur ?

Je lis du Maxime, beaucoup de Maxime du Camp, beaucoup de l'Henry Gréville. Et aussi du Huysmans.

Avez-vous lu la merveilleuse chose que Bourget a publiée sur Renan dans la *Nouvelle Revue* ?

Pendez-vous, brave Henry, vous avez laissé découvrir par un autre le *Cantique des Cantiques* de Bossuet ?

Je voulais vous écrire tout simplement pour vous reprocher votre silence (êtes-vous malade?)

et vous prévenir que mercredi prochain nous partons pour Bade.

Ma nouvelle adresse : *J. Laforgue, auprès de Sa Majesté l'Impératrice-Reine, Maison Mesmer, à Bade.*

Heureux. Vous allez voir le Salon. Je vous recommande uniquement l'envoi d'un ami qui sera bientôt le plus grand, le plus original des peintres de l'Allemagne. Il s'appelle Max Klinger. Il envoie un tableau intitulé *Circé* et quatre eaux-fortes étonnantes.

Je fais un travail sur son œuvre d'aquafortiste déjà considérable. Si vous avez un ami salonnier, ou des journalistes, menez-les devant et obtenez, si possible, des lignes de réclame. Klinger est un grand sauvage qui ne fera jamais ses affaires.

Adieu, mon ami. Bonjour à toutes mes connaissances.

Où sont nos soirées rue Séguier et rue Berthollet ? Nos promenades rue de l'Abbé-de-l'Epée, ou boulevard Port-Royal, et la fête de l'avenue des Gobelins, avec vos singulières causeries. Ce que j'ai de mieux à faire, c'est de travailler pour Paris et d'attendre juillet ou août où j'irai vous voir.

Adieu.

JULES LAFORGUE.

XXXIV

A M. CHARLES HENRY

Wiesbaden, samedi [22 avril 1882].

Mon cher ami Henry,

Comme vous devez m'en vouloir. Mais si vous saviez dans quel trou de spleen j'enfonce, j'enfonce...

J'ai reçu votre « éloquente » lettre au moment de quitter Berlin. Je suis ici depuis deux jours. Je voulais répondre à vos conseils, mais je ne puis retrouver votre lettre dans mes malles à peine défaites, car nous ne restons ici que jusqu'au 29 avril.

Je m'ennuie, voilà tout. Je sens le vide de tout, de l'amour, de la gloire, de l'art, de la métaphysique.

Il est des jours où l'on s'égaie à se dire que l'universelle vie n'est qu'un kaléidoscope transitoire, — et à d'autres jours que, sans la rétine de

nos cerveaux *humains*, ce kaléidoscope ne serait que vibrations.

Mais à d'autres...

Et moi j'en suis là.

Je n'écris guère, mais je pense énormément, — et je suis bien persuadé que je m'ennuie réellement et incurablement, et que je ne râcle pas quelque guitare littéraire.

Vous qui avez traversé Spinoza et Berkeley, vous qui êtes allé au fond de la pensée humaine, qu'en dites-vous ? Avez-vous traversé cette crise Spleen ?

Je vous entends, mais quoi ? Je ne suis plus anémique. Je n'ai plus mes palpitations. Je n'ai pas de soucis matériels. Je n'ai rien à faire. Je respire un air qui n'a jamais circulé à la Nationale. Je ne désire rien, rien.

Mais, voilà, je m'ennuie, parce que je vois que tout est vide et mensonge et apparence et spleen.

Si vous me trouvez ridicule, c'est que je ne me serai pas bien exprimé, ou que je n'ai rien dit, croyant avoir tout expliqué.

Voilà une étrange lettre. Je vous remercie des timbres (1).

(1) Pour la collection de son domestique.

Quand le poète de la rue Denfert m'écrira-t-il et me consolera-t-il ?

Pourriez-vous avoir un catalogue des œuvres à l'eau-forte de Chifflart avec des prix ?

Il me tarde de vous revoir. Voulez-vous que je vous envoie des vers ?

Je voulais écrire à Kahn. Vous me donnez son adresse, je crois; mais je ne retrouverai pas votre lettre avant mon installation à Bade.

Je suis en train de dessiner le modèle d'un lit funèbre que je me ferai faire quand j'aurai un chez moi à Paris. Carré, vaste, drapé de velours noir avec un dais de velours noir frangé d'argent sur quatre colonnettes drapées de noir et surmontées de ces énormes houppes noires qu'ont les chevaux aux enterrements de 1re classe à Paris, etc., etc.

Je m'étonne de ne vous avoir jamais dit que mon frère n'était pas à Paris, mais à Tarbes... (1)

Mais il vous connaît déjà et l'on se verra à Paris. Il travaille. Je crois qu'il fera quelque chose, mais il n'a pas encore trouvé son optique à lui. Adieu.

Écrivez-moi. Je vous serre la main, parlez-moi de vous.

JULES LAFORGUE.

(1) Son frère Émile Laforgue qui se consacrait à la peinture.

XXXV

A CHARLES EPHRUSSI

Wiesbaden, 26 avril 1882.

Cher Monsieur Ephrussi,

Je suis à Wiesbaden depuis bientôt une semaine. Et je m'y ennuie, je m'y ennuie ! Vous qui avez été partout et même ailleurs, vous connaissez Wiesbaden, n'est-ce pas ?

Je n'ai d'autre distraction, — ne pouvant travailler, car pas installé, n'étant ici que pour dix jours, — que d'aller courir à travers les côteaux, les petits bois. Je me grise de verdure, je note des coins et les sensations y correspondantes. Je fais des kilomètres et des kilomètres.

Les sapins me vont au cœur. Tout est déjà vert ici, mais rien à lire.

J'ai à la fin mis la main sur la dernière *Gazette*

des Beaux-Arts et votre article (1) est vraiment étonnant comme langue, — il est vrai que vous êtes russe.

Vous souvenez-vous quand vous me reprochiez de sacrifier à de Goncourt ? Et vous y voilà. Votre vue d'ensemble sur l'art hollandais est vraiment étonnante (entre parenthèses, je ne vous savais pas si amoureux des intérieurs hollandais et des ciels pluvieux). Vous avez surtout un passage avec des touches où l'on sent le paysagiste qui est resté en vous, *la mer plate, les dunes, les grèves cendrées, les brises du Zuyderzée, les taches douces des promeneurs, les blancs gras et savoureux.*

Pourquoi n'avez-vous pas écrit le livre que Havard vient de publier (il y a déjà des mois) chez Quantin dans la série de l'*Enseignement des Beaux-Arts* ? Je n'ai pas vu votre nom sur le catalogue d'ouvrages en préparation.

Je suis heureux de voir que vous aimez Ruysdaël qui, n'en doutez pas, est le plus grand paysagiste qu'ait produit la terre — après Guillemet.

Puis vos lignes sur Backuysen et Rembrandt.

Une chose à faire frémir, c'est les sonnets d'A. Montaiglon. Je me souviens de celui que vous m'aviez

(1) Deuxième article sur *Les Dessins de la collection His de la Salle* (*Gazette des Beaux-Arts*, 1er avril 1882).

fait lire sur la sanguine et la pointe d'argent à vous dédié. C'est un des mieux. Mais que de mauvais vers !

J'ai entendu :

Le soleil, poignardant la rose de son glaive,
Enfiévrant les vitraux du mirage du rêve,
Les verse en mosaïque au pavé froid et nu.

Et celui sur le *Baiser* de Michel-Ange ? Ce *Baiser* est la chose la plus sublime que la planète ait encore produite en fait d'amour.

M. Bernstein vous a-t-il dit beaucoup de mal de moi ? Il m'en veut de lui avoir fait admirer deux ou trois pages des *Fleurs du Mal.*

Spleen, spleen, spleen...

Rien de nouveau sous le soleil.

Quand paraissent les *Aveux* de Bourget ?

Et *Pot-Bouille* ? Je l'ai lu en une journée de chemin de fer, de Berlin à Wiesbaden. Ce ne sera pas son chef-d'œuvre, n'est-ce pas ?

Votre

JULES LAFORGUE.

XXXVI

A CHARLES EPHRUSSI

[Baden-Baden, 1er mai 1882].

Cher Monsieur Ephrussi,

C'est aujourd'hui lundi. J'ai lu votre lettre avant-hier samedi au soir en arrivant ici (Bade, maison Mesmer) où votre lettre m'avait précédé.

Votre lettre était adressée à Berlin, où je n'étais plus, ayant passé dix jours à Wiesbaden avant de venir ici.

Je vous remercie d'avoir songé à moi pour parler de votre livre dans la *Gazette*. Je voulais vous le dire tout de suite, mais figurez-vous qu'ici, le dimanche, la poste reste fermée tout le jour, et qu'il n'y a pas moyen de se procurer un timbre-poste.

Mais je me suis déjà mis au travail. J'espère que vous serez content de ce que je vous enverrai. Quelque chose digne de votre livre et digne du

temple de la rue Favart où préside M. Lostalot (1), assembleur des nuages et projecteur d'éclairs.

Les huit pages vous seront remises le 12 mai exactement — à moins d'un vol des Postes.

Ce que vous me dites comme points sur lesquels insister m'aide beaucoup. Si vous avez encore à préciser des points, faites. Ma machine n'en sera que mieux. Et encore une fois, merci de ce début que vous me procurez. Je vous dis adieu. Ce travail va me désespleeniser pour un mois. Et d'ici là les *Aveux* (2) auront paru. Nous avons ici dans le Kursaal un cabinet de lecture auquel je n'ai pas encore rendu visite, mais où j'espère trouver la *Gazette*.

Dans quel travail êtes-vous plongé ? Un tirage à part de votre His de la Salle ? Vos portraits ? Avez-vous de nouveaux impressionnistes ? Dans toutes les villes, je crois, ici, il y a une Kunst Ausstellung permanente. Mais on n'y voit jamais rien, rien. C'est lamentable et sanglotant. M. et Mme Bernstein sont-ils rentrés sous leur tente ? Toute votre famille se porte-t-elle bien ? Avez-vous de la verdure au Parc Monceau ? Et plus de

(1) A. de Lostalot, secrétaire de la rédaction de la *Gazette des Beaux-Arts*.

(2) Recueil de poèmes de M. Paul Bourget.

maçons, de plâtriers, de charpentiers brutaux dans votre rue, avec l'horrible marchand de vins d'en face ? Les fleurs et les oiseaux de votre robe japonaise (ou autre) ont-elles toujours leur fraîcheur ?

Adieu.

Votre

JULES LAFORGUE.

XXXVII

A M. CHARLES HENRY

Bade, lundi [1er mai 1882]
Maison Mesmer.

Mon cher Henry,

Je viens vous déranger de votre quartier (mais votre quartier n'est-il pas plutôt celui de la rue Richelieu ?) pour vous demander un petit service.

Voudriez-vous aller 4, rue Gluck, aux bureaux de l'*Art de la Mode* (au 1er) prendre un numéro de septembre dernier. C'est un où il y a quelque chose de moi (1), mais je le veux surtout pour les planches de modes, prenez donc garde qu'on ne les enlève pas du numéro. Cela vous coûtera 10 francs, je crois, que je vous renverrai. Bien que cette machine ne m'ait pas rapporté le premier sou des 25 francs que le directeur m'en avait promis.

(1) Le numéro de septembre 1881 qui contenait une ballade de Laforgue : *Ballade du Retour*. (Cf. *Poésies*, tome II. Appendice.)

Merci d'avance.

Et n'avez-vous pas reçu ma lettre de Wiesbaden? Pourquoi le poète de la rue d'Enfer ne m'envoie-t-il pas la photographie que je lui avais demandée et pourquoi ne m'écrit-il plus ?

Mai, juin, juillet, trois mois et j'irai vous voir, vous et votre salon. Ne publiez-vous rien ? Cela me semble bien extraordinaire.

Tenez-moi au courant.

Comment va le baron de Jaurú? Je fais pour la *Gazette des Beaux-Arts* quelques pages sur l'*Albert Dürer* de Charles Ephrussi.

Spleen, spleen. Comme la vie est vide, surtout ici. Je vous assure que je regrette ma vie de Paris. Bien qu'il soit plus avantageux pour moi d'être bien nourri, d'avoir de l'argent, des loisirs, de voyager, de respirer du bon air.

Heureusement j'irai passer un mois à Paris.

Écrivez-moi, je vous en supplie.

Adieu.

JULES LAFORGUE.

Donnez-moi l'adresse *exacte et fixe* de l'illustre Gustave (1). Je voudrais bien lui écrire.

(1) Gustave Kahn.

XXXVIII

A M. CHARLES HENRY

Bade, vendredi [5 mai 1882].

Mon cher Henry,

Je viens de recevoir votre lettre et un peu après le numéro en question de l'*Art de la Mode*. Merci. Et aussi l'adresse de Kahn. Je vais lui écrire.

Votre lettre est drôle, drôles aussi sont les précédentes ! Vous me paraissez bien heureux !

Je trouve la photographie que vous m'envoyez un peu vieille. Elle est assurément plus jeune que cela. Mais quelle bouche curieuse. Je me rappelle ce sourire et ces yeux fous et des sensualités dans les ailes du nez. Avec cela une gorge enfantine. Aimez-vous les gorges plates, très plates ? Non pour la raison de Louis Bouilhet :

On est plus près du cœur quand la poitrine est plate,

mais par goût dépravé pour les maigreurs ? Les vierges de Memling vous ont-elles parfois fait rêver au Louvre ?

Comment vous êtes-vous procuré cette photographie ? Quand paraîtra le volume en question ?

Comment vous portez-vous ?

Tout ceci est un peu incohérent.

Songez-vous toujours à notre anthologie du renoncement ?

Je parie que vous n'allez pas souvent au Salon. Quand Kahn (1) fichera-t-il le camp de ses camps ? Mais je vais lui écrire.

Spleen, toujours. Vos raisons ne me valent rien. Je suis revenu de tant de choses. Guitare. Toutes les littératures me paraissent nulles jusqu'ici. Quelques pages de *l'Imitation*, quelques pages de *la Tentation de saint Antoine*, et en somme une anthologie du renoncement. Non, vos raisons ne me valent rien.

Vous me dites : aimez. Je ne puis pas. Du cœur, je ne puis plus, et cela seul ne serait pas de l'amour. De la tête, oui. Mais ce ne serait pas de l'amour non plus, et la femme qui m'inpirera un amour de tête, où est-elle ? Des sens. Moins que du

(1) M. Gustave Kahn faisait à cette époque son service militaire en Tunisie.

reste. Chez moi les désirs ne viennent pas d'un trop plein de l'organisme; quand je m'ennuie des heures, je me figure que j'ai des désirs, mais ce sont de faux désirs.

Et je m'embête, voilà.

Heureusement j'aime les vers, les livres, les vrais tableaux, les bonnes eaux-fortes, des coins de nature, des toilettes de femmes, des types imprévus... Bref, tout le kaléidoscope de la vie.

Mais on est fini et bien misérable au fond quand la vie n'a pour vous que l'intérêt d'un kaléidoscope, n'est-ce pas ?

Et puis : on ne sait rien.

Sur ce, adieu. Écrivez-moi.

JULES LAFORGUE.

Serez-vous à Paris en juillet et août ?

XXXIX

A CHARLES EPHRUSSI

[12 mai 1882] Bade (toujours) vendredi.

Cher Monsieur Ephrussi,

Je viens de terminer, il y a un quart d'heure, la besogne en question (1) et je l'ai mise juste à huit heures dans le Briefeinwurf. Cette lettre ne partira que demain matin.

J'avais commencé ce travail avec enthousiasme. Je l'ai terminé avec hâte d'en finir. Je vois que je ne suis pas encore capable d'écrire un article d'art, et qu'avant de songer à faire un *Salon*, je devrais en faire d'abord un ou deux pour moi seul comme étude. Et dire que si l'an dernier on m'avait offert un *Salon* à faire dans une feuille, j'aurais effrontément accepté.

(1) L'article sur l'*Albert Dürer* de Charles Ephrussi pour la *Gazette des Beaux-Arts* (publié dans la livraison du 1er juin 1882 de cette revue).

Il faut que vous sachiez que je ne suis pas très enclin à la modestie, au moins en ai-je conscience, c'est déjà beaucoup.

Figurez-vous, en outre, que je ne sais pas si c'est parce que je fume depuis que je suis en Allemagne (pas cependant énormément) ou quoi, mais le mot juste ne me vient plus ou me vient après des tortures... Et ce pauvre Gill ?

Enfin, puisse cette besogne paraître. Je vous remercie de me l'avoir procurée, et du moins elle m'aura forcé à relire attentivement votre énorme livre.

Si par hasard les cinq feuilles ne suffisaient pas, il serait possible d'allonger par ci par là, par exemple, citer votre description du *Bain de femmes*, etc. A vous de voir. — J'ai passé la soirée d'avant-hier avec M. de Seckendorff. Au moins en voilà un, aimable et intelligent. Ils sont rares ici, je vous prie de le croire. Nous avons causé d'art. Il a beaucoup couru avec vous. Il m'a parlé du *Salon*. Nous avons feuilleté mes exemplaires de la *Trilogie*, du *Pisano*, vos *Laques*, etc. qu'il ne connaissait. Après avoir revu Londres et Paris avec leur fièvre artistique, il rentre dans Berlin — déjà écœuré de la nausée qui l'y attend.

Connaissez-vous Bade ? C'est d'une banalité comme décor de paysages et comme ville de plai-

sir ! ! ! C'est à mourir ! ! ! Je vais tous les jours à cette *Conversation* décorée par des peinturlureurs à quatre sous. Je vais au *Cabinet de lecture* où je cherche les bons morceaux que l'on peut glaner dans une collection du *Graphic*. — Le « *beau monde* » se promène dans le jardin écoutant la musique. Pas une toilette ! La civilisation y est à ce point avancée qu'on ne peut se promener dans les rues ou le jardin avec un chapeau haut, même correct, que tout le monde ne s'étonne, — à moins qu'on ne soit un très vieux vieillard.

J'ai vu un catalogue du Salon et j'ai un vague soupçon que la toile de Max Klinger a été refusée. — Que dites-vous du moins de ses eaux-fortes ? C'est curieux d'idée, quoique pénible, trop préparé et sabré, pas avec assez de bravoure. C'est cependant, à le prendre en bloc, un curieux tempérament.

Je possède une *Imitation de Jésus-Christ* et l'*Ethique* du grand Spinoza, et je m'en nourris dans mon cœur solitaire, dédaignant les splendeurs de ce Bade où les librairies n'ont que des romans de Dentu et n'ont pas pu encore me faire envoyer les *Aveux*, que j'espère cependant pour demain matin.

Votre

JULES LAFORGUE.

XL

A M. CHARLES HENRY

Bade, lundi [15 mai 1882].

Mon cher Henry,

J'ai un sale papier à lettre huilé sur lequel la plume ne mord pas. Je prends cette feuille, ousque vous verrez dans le bas un dessin de moi. Votre lettre m'a fait grand plaisir et elle est, comme vous le dites, un bon témoignage de confiance et d'amitié. Causons souvent ainsi, en attendant nos soirées d'été, nos conversations de dégoûtés de la femme et de la femelle.

A Berlin, j'ai été assez heureux pour avoir un camarade, un Belge, un pianiste de grandissime talent mais qui n'a que dix-sept ans (1) et qui me laissait l'accompagner dans ses idylles à deux marks cinquante pfennigs. Je déteste les mots crus,

(1) C'est de Théophile Ysaye, le frère du violoniste Eugène Ysaye, qu'il s'agit.

j'aime rester chaste, j'adore certaines conversations, bref, j'aurais été bien heureux de connaître Baudelaire et d'être son inséparable, vous me comprendrez, car je crois que vous êtes ainsi, aussi. C'est pourquoi un projet vient de me naître. Vous me parlez d'un voyage en Italie, ces vacances; voulez-vous que nous le fassions ensemble ? Avec mille francs chacun. Qu'en pensez-vous ? Nous avons deux mois pour y penser. — Pensez-y.

Pour revenir à elle, parlez-moi de son langage, de ses gestes, comme vous en parleriez à un vieux polisson très chauve. Je vous en prie. Et envoyez-moi une photographie un peu neuve, et dites-lui de m'écrire. A Berlin, j'ai assisté à une histoire de femme, une histoire d'adultère épique, avec des détails inouïs. A dîner, la dame en question était exquise. Je m'en léchais les doigts et je prenais des notes. J'y ai dépouillé chez un artiste la correspondance de trois amours; des notes. — Avez-vous lu *Pot-Bouille* ?

La femme ne m'excite ni le cœur, ni la tête, ni les sens, — peut-être les sens, mais cinq minutes toutes les deux semaines à peu près. Mais pour ma part, je ne me suis jamais dit : Voilà une femme désirable, *faisons-lui la cour.* Si j'avais des idées sur une femme, ce serait pour la pos-

séder, pas pour autre chose. Et posséder une femme me tourmente si rarement et si peu, que je n'irai jamais dresser des batteries, faire un siège, épier des sourires, etc., etc.

Quand écrirons-nous quelque chose ensemble ?

Je suis très embarrassé d'avoir pris cette grande feuille blanche et je ne sais comment remplir le verso.

Vous me demandez des vers. Je vous en envoie, au hasard. Je n'ai en ce moment aucune idée fixe en poésie. Je suis dégoûté de mon volume, parce que je me dis : Ça n'est pas ça.

Quoi ? Je ne sais encore. En attendant, je versifie par ci par là, au hasard, sans avoir une œuvre.

Vous trouverez dans cette feuille un sonnet de 1880 (1), c'est le ton et le sujet de ce que j'appelais jadis « mon volume » : *Les Spleens Cosmiques* je crois, dans lequel une belle consommation de Soleil.

Ce volume, vous ne le connaissez pas dans sa note aiguë (entre autres une série de pièces à Notre-Dame, avec *le Crucifié*). Je voudrais vous le faire connaître dans cette note, mais il faudrait recopier, tirer un texte net de brouillons, et cela m'est impossible pour le moment, j'en suis dégoûté : à cette

(1) Probablement le sonnet intitulé *Encore à cet astre.* (Cf. *Poésies,* t. I., *Le Sanglot de la Terre.*)

époque je voulais être éloquent, et cela me donne aujourd'hui sur les nerfs. — Faire de l'éloquence me semble si mauvais goût, si jobard !

La chanson du *Petit Hypertrophique* est une chose de l'époque où je vous ai connu. *Amitiés à la lune* a été rêvé dans le *Thiergarten* à Berlin, comme pendant à mes *Soleils remis à leur place*, dédié à vous et à Kahn. *Le Spleen des nuits de juillet* est aussi de Berlin (1).

Je voulais vous envoyer aussi une chose drôle et très douce sur *les jeunes femmes enceintes*, ce sera pour la prochaine fois,

Mais comme je vous dis : je ne sais pas ce que je voudrais que fussent des vers et des poésies.

Avez-vous lu les *Aveux* de Bourget ?

Je vais vous dire *Adieu*. Il faut que je relise *Carême* pour le commencer ce soir. Mais je vais me mettre à rêver à notre voyage en Italie. Avez-vous lu les *Quatre petits romans* de Richepin ?

Ecrivez-moi long. Causons vers — femmes — et renoncement.

Envoyez-moi la photographie en question.

JULES LAFORGUE.

(1) Poèmes que l'on trouvera dans le *Sanglot de la Terre*. (Cf. *Poésies*, t. I.)

XLI

A M. CHARLES HENRY

Bade [5 juin 1882].

Mon cher Henry,

N'avez-vous pas reçu ma lettre? une longue lettre? Pourquoi ne me répondez-vous pas? Êtes-vous malade et plus à Paris? Que devenez-vous? Je ne sais rien de rien.

Nous quittons Bade après-demain, mercredi 7 juin. Nous allons à Berlin. Nous y restons une semaine. Et de là nous allons à Coblentz (château).

Je me demande pourquoi je n'ai pas reçu de réponse à ma longue lettre avec des vers. Sont-ce les vers qui vous ont cassé bras et jambes, ô homme maigre et difficile?

Sachez que je m'ennuie horriblement. Je mène une vie stupide. Je passe mon temps à châtrer des livres peu intéressants. Et à contempler des sapins en attendant la 5e incarnation de Vishnou.

Publiez-vous quelque chose ? quelques petites fables inédites de La Fontaine ? hein ?

Écrivez-moi. Ne serait-ce qu'une page. Encore un mois et demi et j'irai vous voir, et nous ferons nos promenades,

Des quais froids de la Seine aux bords brûlants du Gange.

Aurons-nous l'illustre Kahn ?

Je ne vous envoie de bonjour pour personne puisque tout le monde m'oublie, mais j'attends une lettre. Je suppose que vous n'avez pas été pris dans les troubles du Quartier Latin.

Adieu.

JULES LAFORGUE.

XLII

A Mme MULLEZER

Coblentz, lundi [juin 1882].

Chère Madame, cher poète, chère oublieuse, etc., etc.

Je ne vous confierai pas que je m'ennuie prodigieusement, ici comme partout. — Cela va de soi. — Je loge près de la chapelle anglaise du château et passe mes dimanches, comme hier, à travailler, rideaux tirés, en écoutant les éternelles et très lamentables litanies accompagnées par l'orgue; cela dure deux heures, pendant lesquelles je suis accablé de tristesse, je renais ma vie, ma triste vie, je songe aux cloîtres. — Puis les voix se taisent, je me mets à la fenêtre et je vois sortir toute la colonie anglaise de Coblentz, entre autres un pensionnat de *young ladies* en toilettes exquises, tout plissés et bouillonnés, adorablement maigres et

plates, et je me prends à rêver de flirtation sur des plages mondaines, le long de la mer retentissante.

Puis je m'ennuie, je m'ennuie. Mais j'adore Coblentz; autant j'abhorre Bade. Le décor dans lequel la Moselle se jette dans le Rhin est une chose unique pour les yeux tristes. Un chef-d'œuvre qui attend un Guillemet. Mais il n'y a pas de Guillemet en Allemagne.

A propos d'art, et à propos d'un mauvais article dans la *Gazette des Beaux-Arts* (1), il faut que j'envoie à cette revue une correspondance tous les mois sur l'art en Allemagne. Cela ira comme cela ira.

Et vous, que faites-vous ? En attendant notre volume, pourquoi n'écrivez-vous pas un roman, une nouvelle ? Les lauriers de M. Gréville, de Mme Bentzon, Chaudenaux, Craven, ou Caro, ou Ouida, ne vous ont-ils jamais empêché de dormir ? Et ceux de la Gennevraye ?

En ce moment je suis dans un état considérablement lamentable. Je ne vois que le côté plat, sale de la vie. Et tout ce que j'écris s'en ressent, en est imbibé, comme le poumon du fumeur s'imbibe de nicotine.

(1) L'article sur l'*Albert Dürer* de Charles Ephrussi, article dont Laforgue n'était pas satisfait.

Et voilà. Je n'ai déclaré d'amour à aucune femme, car c'eût été mentir.

Vous parlez toujours de vos mystérieuses souffrances. Pourquoi n'êtes-vous pas heureuse ? Vous avez un charmant nid dans un quartier tranquille, vous faites des vers, vous aimez les roses, Courbet vous intéresse, vous chantez, etc. — Pourquoi n'êtes-vous pas heureuse ? ô Muse, ô *prima-donna !*

— Et vos petits chiens ?

Votre

JULES LAFORGUE.

XLIII

A M. CHARLES HENRY

Coblentz, jeudi [22 ou 29 juin 1882].

Mon cher Henry,

J'ai reçu votre lettre hier. Je suis très fou de ce que vous me citez de ce volume d'Antoine Cros. Il y a là beaucoup *d'art*, n'est-ce pas ? Peut-être prendrez-vous cela pour une critique. Vous auriez tort. Enfin, moi, j'aime beaucoup cet art-là. L'an prochain nous aurons peut-être autre chose, une autre formule. Affaire d'humeur, de nerfs.

Ce que vous me dites des miens m'a enchanté. Mais je ne suis pas encore bien raffiné en fait de facture; j'entrevois toute une symbolique des coupes, mais hélas !

A ! çà, mais vous colportez donc mes vers ! Où donc les avez-vous lus ? Et qu'est-ce que ce voyage dont vous parlez ? Et le volume du poète de la rue Denfert ?

Les *Heures pâles*, cela paraîtra-t-il avant que j'aille à Paris ?

Vous n'avez lu qu'une pièce des *Aveux* de Bourget. Je vous assure que c'est un livre étonnant, et que le monsieur est un monsieur extraordinaire et unique.

Quand donc me direz-vous ce qui en est de vos visites rue Denfert où vous faites croire que j'ai laissé des regrets ?

Qu'est-ce que c'est que ces ennuis financiers qui vous forceront à aller à la campagne en juillet ?

Enfin, il est assez probable que je serai à Paris fin septembre et peut-être commencement octobre.

Ah ! oui, si nous pouvions faire ce voyage en automne, ce serait une belle note dans notre vie ! Mais il m'est impossible d'y songer. En octobre je reviendrai à Bade, puis de là à Coblentz, et en décembre à Berlin. Impossible.

Vous ai-je parlé de Coblentz ? Non, c'est une ville que j'adore. Il y a des ruelles extraordinaires, des maisons à pignon, un vieux pont gigantesque aux piles duquel poussent des arbustes. Et les quais, la manœuvre des radeaux, etc. J'apaise toutes mes nostalgies de bonhomme né dans un port de mer (1).

(1) Jules Laforgue était, rappelons-le, né à Montevideo.

Quand écrirez-vous un roman? Quand?

Que voulez-vous dire par : « En ce moment je suis en veine d'acquérir la réputation de jeune homme obligeant? »

Votre admirateur aussi.

JULES LAFORGUE.

XLIV

A Mme MULLEZER

Coblentz, dimanche [2 juillet 1882].

Chère Madame,

Hier soir, à dix heures, je reçois un télégramme. Je n'ose l'ouvrir.

Vous savez que le télégraphe a été inventé pour annoncer les malheurs. Pendant un quart d'heure, je suis resté dans des angoisses devant ce papier plié en quatre, me disant : il vaut mieux aller me coucher, demain je l'ouvrirai. Et je me suis décidé à l'ouvrir. Je l'ai lu, puis je l'ai épelé. Jugez de ma joie !

Or, Madame, vous n'êtes pas sans savoir que l'effet le plus ordinaire d'une grande joie succédant à des angoisses exagérées, est de paralyser, pour un

temps plus ou moins long, les facultés qui sont le temple de la mère des Muses, Mnémosine.

J'ai nommé la Mémoire conservatrice des sonnets. Vous voyez le reste d'ici. Vous ordonnez et je suis trop heureux de recevoir des ordres de vous. Mais avouez que, pour le premier que je reçois, je n'ai pas de chance.

Enfin, attendons des jours meilleurs.

Toutefois quoique vous ne m'en veuillez pas je vous envoie un autre sonnet, sorti je ne sais d'où de mon être et je ne sais comme et je ne sais pour qui.

Sieste éternelle

Le blanc soleil de juin amollit les trottoirs.
Sur mon lit, seul, prostré comme en ma sépulture
(Close de rideaux blancs, œuvre d'une main pure),
Je râle doucement aux extases des soirs.

Un relent énervant expire d'un mouchoir
Et promène sur mes lèvres sa chevelure
Et, comme un piano voisin rêve en mesure,
Je tournoie au concert rythmé des encensoirs.

Tout est un songe. Oh ! viens, corps soyeux que j'adore,
Fondons-nous, et sans but, plus oublieux encore :
Et tiédis longuement ainsi mes yeux fermés.

Depuis l'éternité, croyez-le bien, Madame,
L'Archet qui sur mes nerfs pince ces tristes gammes
Appelait pour ce jour nos atomes charmés (1).

Voilà, illustre Sanda : sur ce, je vous baise le bout des doigts : sans que cette faveur (que je m'octroie) me fasse oublier que votre télégramme n'est pas une lettre et que vous m'en devez une longue.

Votre

JULES LAFORGUE.

(1) Ce sonnet figure également dans le *Sanglot de la Terre*. (Cf. *Poésies*, t. I.)

XLV

A Mme MULLEZER

Coblentz, jeudi [13 juillet 1882].

Étrange et Chère Madame,

J'espère que ma lettre arrivera avant votre départ.

J'avais peur, devant votre silence, que ce sonnet ne vous eût fâchée.

Il n'en est rien (1). Quand nous fâcherons-nous un peu ?

Dans une semaine, je serai probablement à Paris. Pour que vous ne me mettiez pas à la porte, je vous envoie votre sonnet.

N'allez pas devant ces vers-ci,
O spécimen du faible sexe,
En un accent très circonflexe
Courber votre divin sourcil.

(1) Hélas ! [Note de Laforgue].

Vous habitez une âpre rue
Vouée à Denfert-Rochereau,
Mais d'ignorer quel numéro
Toute mon âme est fort férue.

Vous chantez comme un bengali,
Un bengali bien égoïste
Qui ne veut plus qu'être un artiste,

Et tenir le reste en oubli.
Ah ! triste, triste, triste, triste,
Oh ! Sanda, Sanda Mahali !

Je vous envoie la chose, parce que je veux vous voir.

Et je veux vous voir parce que je veux que vous publiiez un volume de vers qui soit meilleur que ceux de toutes les dames de chez Lemerre ou autre.

Ce dont je doute moins que jamais après avoir lu la pièce que vous me donnez dans votre lettre.

A bientôt.

Votre

JULES LAFORGUE.

XLVI

A M. CHARLES HENRY

Toujours Coblentz [12 juillet 1882].

Mon cher Henry,

Le supplément de la *Gazette* a donné, samedi, ma première correspondance sur une exposition berlinoise (1).

Je fais beaucoup de vers. Mais j'ai moins que jamais l'envie de publier un volume.

Aujourd'hui les vers ne sont plus que pour être lus en petit comité, de ci de là, pour les seuls initiés.

Il faut écrire des romans. J'en écrirai, cela fait de la copie. Et des ouvrages d'art pour devenir,

(1) Jules Laforgue parle de son article sur l'Exposition de l'Union artistique de Berlin paru, le 8 juillet 1882, dans la *Chronique des Arts et de la Curiosité*, annexe de la *Gazette des Beaux-Arts*.

dans mon pays, un fonctionnaire d'art quelconque, au Louvre ou dans un ministère.

Ah! si je savais dessiner, si je savais le *métier* proprement, ce serait peut-être là ma voie. Je voudrais bien que mon frère donne sa note (s'il en a une) en peinture.

A propos, il se pourra, il est presque sûr, que mes congés soient bouleversés. Je crois que le 20 de ce mois on me donnera quinze jours de congé; puis j'irai à Babelsberg avec la cour, puis à Bade, et ensuite on me donnera encore un mois en octobre.

Qu'en dites-vous ?

Quinze jours de congé c'est trop peu pour aller à Paris vu l'état de mon budget. Alors qu'il me faudra y aller deux mois après et pousser jusqu'à Tarbes.

Que faire de ces quinze jours ?

Je ne veux pas les passer en Allemagne. Je crois que j'irai à Bruxelles où j'étudierai les musées pour me mettre la conscience en tranquillité.

Peut-être cependant irai-je les passer à Paris. La tentation est si forte, aller voir votre lustre.

L'homme propose et les appointements disposent.

Et vous, que ferez-vous ? Où serez-vous ?

Je vous serre la main.

Votre JULES LAFORGUE.

XLVII

A Mme MULLEZER

Toujours Coblentz,
mardi [18 juillet 1882].

Madame qui êtes mon amie,

Vous savez qu'il y a des moments bien durs dans la vie des peuples.

Bref, je ne serai à Paris ni dans huit jours ni dans vingt.

Tout est bouleversé.

Nous quittons Coblentz mardi prochain pour Hombourg, près de Francfort-sur-le-Mein. Nous y restons quinze jours, et alors nous allons à Babelsberg, résidence près de Berlin.

Je ne serai à Paris qu'en septembre.

Est-ce un bien ?

Est-ce un mal ?

C'est. — Voilà tout.

C'est le raisonnement que je fais maintenant en toute chose.

Votre lettre est charmante.

Mais la vie m'a appris à être très peu fat.

Que veut dire : « Vous allez donc quitter les jeunes filles maigres que vous voyez à travers vos vitres ? »

Que veut dire ce mot vitre ? Est-ce une allusion blessante au terne, à l'incolore de mes yeux ? Heureusement que la vie m'a appris à être très peu, très peu fat.

Me soupçonnez-vous d'être amoureux ? Je n'ai nulle photographie de femme, devant moi, sur mon bureau.

Nulle photographie de femme.

Vous voulez que je réponde longuement à votre lettre.

Elle est charmante votre autre lettre. Je croyais vous l'avoir dit.

Non ? Alors je vous le déclare : Elle est charmante votre autre lettre.

Vous devez me trouver passablement nul, en ce moment-ci, n'est-ce pas ?

Votre autre pièce de vers est très bien, sauf les réserves. Elle est bien parce qu'elle n'a ni commencement, ni milieu, ni fin.

Je rêve de la poésie qui ne dise rien, mais soit des bouts de rêverie sans suite. Quand on veut dire, exposer, démontrer quelque chose, il y a la prose.

Avez-vous lu les *Aveux* de Bourget ? Un livre de génie.

Votre pièce a un joli rythme :

Quand l'automne viendra détacher le pétale
Des roses du Bengale.

Pourquoi n'avez-vous pas mis : *les pétales* ?

Ne craignez jamais de faire rimer un mot pluriel avec un mot sans *s*. Moi, il y a longtemps que je ne me gêne plus. La rime est surtout, est exclusivement pour l'oreille.

Mais vous avez des vers adorables et tout à fait à vous, neufs.

Son corps, croissant d'argent de mes nuits d'insomnie.

C'est là une trouvaille.

C'est grâce à de pareils vers qu'on vous pardonne presque de faire rimer *horizon* et *rayon*, et ce vers rococo classique :

Et j'entremêlerai dans un hardi mélange

Maintenant :

...et de ce lambeau d'améthyste
Lui faire un regard triste.

Est une trouvaille charmante.

Mais pourquoi, mille fois pourquoi, quand vous êtes poète, parlez-vous de sirène, et de Circé, etc. ?

Parlez donc d'hommes !

Bien que vous en soyez revenue, je ne sais cependant si vous y êtes allée ni me permets de le savoir.

Si j'étais femme, j'écrirais des vers d'amour, des variations sur le *Cantique des Cantiques* qui affoleraient Paris.

Sur ce, au revoir, écrivez-moi, je suis très pressé. Ne m'oubliez pas et envoyez-moi la photographie de la nommée Sanda Mahali. J'espère que vous ne serez pas jalouse d'elle pour cette demande.

JULES LAFORGUE.

XLVIII

A M. CHARLES HENRY

Hombourg, samedi [12 août 1882].

Mon cher Henry,

Je viens de recevoir votre bonne lettre. Je vois que vous êtes à Port-sur-Saône.

Mais vous ne donnez pas votre adresse. Aussi vous écris-je à Paris, rue Berthollet.

Je suis à Hombourg (si vous m'écrivez, je suis au château) depuis une semaine (je n'ai pas été à Bruxelles), nous quittons Hombourg après-demain ou mardi pour Babelsberg, une résidence près de Potsdam. Je serai à Paris le 5 septembre. J'espère que vous y serez à cette date aussi.

Que faites-vous ? Êtes-vous au vert ? Vous roulez-vous dans le gazon en pantalon de coutil ? Vous vous payez donc de la villégiature aussi ?

Mlle de Lespinasse m'intéresse immensément. En êtes-vous amoureux ?

Vous faites donc de la sculpture. Il me tarde de voir ça. Moi, je rêve de l'eau-forte. Des éléphants se promenant sur le boulevard des Italiens par un temps haché d'averses.

Le poète de la rue Denfert n'est qu'un égoïste.

J'ai ici des *amies*. Flirtez-vous souvent, quelquefois ?

Vous savez qu'il n'y a plus de jeux à Hombourg pas plus qu'à Bade, mais beaucoup d'Anglaises, des fêtes, des toilettes, des gentlemen à bracelets, des Anglaises à chaussettes.

Des chapeaux Greenaway. Vous savez qu'il y a trois sexes : l'homme, la femme, l'Anglaise.

Je prends des notes là-dessus.

A Babelsberg j'aurai un petit pavillon perdu dans un parc. J'espère y travailler, bien que Berlin soit à vingt minutes de chemin de fer.

Je n'ai jamais pu mettre la main sur le volume de Verlaine (1). N'est-il pas de chez Victor Palmé ? Avez-vous entendu parler d'un article de d'Aurevilly : *Un poète à l'horizon : Rollinat* ?

Ce que vous me dites de publier un volume de

(1) *Sagesse*. Paris, 1880, Victor Palmé, éditeur.

vers est peut-être vrai. Mais un vol. de vers n'est pas de la copie. Et le publier c'est des ennuis. Le mieux serait de faire imprimer, mais pas mettre en vente.

Ici je ne travaille guère. Je fais des projets.

Je n'envoie de vers qu'à vous. C'est un grand plaisir d'être goûté dans ces petites machines. Comme un gâteux qui entend vanter une grisette sa maîtresse. J'ai fait une chose assez drôle qui s'appelle : *les Montres*, mais c'est encore plein de bavures. Je vous l'enverrai (1).

Je fais une *Salomé* qui n'a encore que quarante vers, ce qui vous distraira peut-être, sans doute (2).

Voilà le but des vers. On a des amis spleenétiques du même spleen que nous. On distrait son spleen en faisant de ces curieuses choses rimées qu'on appelle des *poésies* (quel vieux mot !) et on en distrait le spleen de ses amis. Ne pensez-vous pas comme moi ? Publier des vers est un reste de bourgeoisisme. Des livres d'art, non. Quelqu'un peut venir qui lira votre livre d'art et en tirera quelque

(1) *Complainte des montres*, qui parut posthumément dans les *Entretiens politiques et littéraires*, vol. V, octobre 1892, p. 31, et qu'on trouvera dans *Poésies*, t. I. Appendice.

(2) Il ne nous est rien parvenu de cette *Salomé* en vers. Laforgue reprit ce sujet d'autre manière, pour l'une des *Moralités Légendaires*.

chose de *plus près du cœur* du maître. Et puis, c'est de la copie, et de la considération, et des postes au Louvre ou ailleurs, et le ruban rouge talisman, etc., etc.

Mes articles d'art, — deux — vous les lirez à Paris. Je ne les ai pas moi-même.

J'aime beaucoup vous envoyer des vers. Mais je n'ai rien qui vous distrairait hors une pièce longue, un brouillon incopiable.

Connaissez-vous de moi une petite pièce : *Les lys de mai en sang* ? Elle est courte. Je vous l'envoie.

Ecrivez-moi plus souvent. Je vais écrire à Kahn.

Dites-moi un peu votre santé : n'avez-vous plus de maux d'estomac ?

J'ai fait deux visites à Francfort et par conséquent à la maison de Schopenhauer. L'Impératrice me taquine rapport à ce « vilain homme ».

Ce soir je vais à l'Opéra avec mes *amies*. Puis ma lecture, un roman d'H. Malot.

J'ai trouvé à Hombourg de bonnes cigarettes.

Mon frère travaille et cherche à voir la nature en clair.

Votre

JULES LAFORGUE.

XLIX

A Mme MULLEZER

Babelsberg, samedi,
[19 août 1882.]

Mon cher ami,

Je ne suis plus à Coblentz depuis un mois. Je suis au château de Babelsberg, à un quart d'heure de Potsdam, qui est à 40 minutes de Berlin. Je loge au bord de la Hafel, au bord d'une espèce de gros lac, avec en bas des lentilles d'eau, des grenouilles. Mon plaisir est de regarder les martins-pêcheurs bleus pêcher des poissonnets d'argent. Je médite sur le *struggle for life.* Ma maisonnette est perdue au milieu d'un vaste parc, dans lequel je me suis déjà égaré plus d'une fois. Il y a aussi à ma disposition (moi et mes amies) un petit vapeur minuscule et une barque avec rames. Je jette du pain aux cygnes qui passent. Il est très tard maintenant, j'écoute les grenouilles, les reinettes (cu

rainettes ?) — Des gens passent en barque et chantent la *Wacht am Rhein*.

Je versifie quelque peu. J'ai un sujet de roman assez fécond, avec un clou ! un clou ! (mais *motus*). — Puis trois nouvelles qui sont commencées. — Puis une étude sur Paul Bourget, un travail impossible. — Puis une grande pièce : *Pierrot fumiste*, qui me donne des convulsions, la première scène se passe sur l'escalier de la Madeleine, la sortie du mariage de Pierrot (1).

Et puis j'ai le spleen. Et puis je fume des cigarettes. Et puis je marmotte des versets de Spinoza. Et puis je songe à vous; je songe que vous ne songez pas que je songe à vous, et que c'est là un très fallacieux prétexte pour ne pas songer à moi, qui songe à vous.

Qu'allez-vous donc faire en Auvergne ? L'Auvergne est un pays où se passe une nouvelle publiée par Bourget en 1874 dans la *Revue des Deux Mondes* et intitulée : *Céline Lacoste*.

Avez-vous lu les *Aveux* de Bourget ?

O nuit, ô douce nuit d'été qui viens à nous,
Parmi les foins coupés et sous la lune rose.

(1) Une petite étude sur *Paul Bourget* et le *Pierrot fumiste* se trouvent aux Œuvres complètes de Jules Laforgue (tome VI).

Il y a dans ce volume un sonnet intitulé : *Spleen.*

Les cloches qui tintaient...

Savourez-le. Je vous le dis sincèrement, Baudelaire n'a rien de plus beau.

J'ai oublié de vous dire qu'ayant quitté Coblentz le 25 juillet, nous avons passé quinze jours au château de Hombourg, une ville pleine d'Anglais, une ville adorable, où j'ai commencé une nouvelle l'ayant pour décor — l'histoire d'une petite Russe épileptique.

Je serai sûrement à Paris dans une semaine, et je n'y resterai pas plus d'une semaine. J'irai à Tarbes, dans les Pyrénées. Il me tarde de voir vos soirées. Vous m'offrez des amis mais pas de femmes. Pas de femmes, soit, oh ! j'aime mieux, mais alors, pas d'amis non plus. Donnant, donnant.

Qu'allez-vous donc lire *Roméo et Juliette* à Riom ! C'est de l'insenséisme ! de l'ataraxie locomotrice ! c'est d'un Bouvard et Pécuchet inimaginable.

Êtes-vous toujours la même ? Je me méfie. N'est-ce pas dans un pays auvergnat qu'il y a des sources pétrifiantes ?

Et votre volume, ô mésange en robe rouge ?

Plus de nouvelles de Henry. Je crois qu'il est amoureux de Mlle de Lespinasse.

J'ai pris le parti de ne plus composer que des poèmes d'un vers. En voici quelques-uns :

I

Elle avait un cœur d'or, mais était un peu dinde.

II

Les œillets panachés qu'elle m'avait donnés... *(bis)*

III

Mon cœur ouaté de nuit ne bat plus que d'une aile.

IV

Dans la paix d'or des soirs, elle chantait des choses.

Qu'en dites-vous ?

Combien gantez-vous ?

Au revoir.

Aussitôt à Paris, je sonne chez vous frénétiquement.

Votre

JULES LAFORGUE.

L

A M. CHARLES HENRY

Babelsberg, dimanche
[20 août 1882].

Mon cher Henry,

Que devenez-vous? vous ne m'écrivez plus. N'avez-vous pas reçu ma dernière lettre? et le poète de la rue Denfert se fiche de moi, je crois.

Je serai sûrement à Paris dans deux semaines, et peut-être avant. Y serez-vous? Je me charge d'aller faire une scène au poète de la rue Denfert. A moins qu'il ne veuille collaborer avec moi à un roman qui aurait le même sujet que *Mlle Giraud ma femme* (1), mais fait scientifiquement, d'une façon

(1) Roman d'Adolphe Belot qui eut une faveur extrême vers cette époque.

calme, 3 parties. Une étude de pensionnat louche où l'on n'est pas difficile sur l'état civil des élèves et où donc ces élèves apportent des hérédités de détraqués. J'ai de nombreuses notes personnelles. Ensuite, seconde partie, une correspondance de Rome à Paris entre Aline et Jeanne. Mais voilà le clou ! le clou ! Cette correspondance sera autographiée, publiée autographiée par deux mains différentes. Etude physiologique des deux écritures, vous verrez, — des trouvailles; puis, 3e partie, un dénouement banal. Après serment de fidélité même dans le mariage, chacune de son côté succombe à son mari. Mais plus tard elles reviennent à leur ancien vice. Amen.

Vous verrez. Ne jugez pas sur ces seules lignes. Mais le clou ! le clou ! !

Au revoir. Que faites-vous ? Écrivez-moi.

Et votre sculpture ? et votre amie, Mlle de Lespinasse ? et l'encaustique ?

Peut-on avoir le volume de Verlaine chez Palmé ?

Pas encore écrit à Kahn, l'illustre zouave. On dirait qu'il y a une fatalité sur sa tête rasée. Monologue de Cros (1), l'homme à qui l'on n'écrit pas.

(1) Charles Cros, l'auteur du *Coffret de Santal*, qui avait contribué à la vogue du monologue avec son *Hareng saur*.

Et vous, que faites-vous ? Qu'est devenu encore une fois le poète de cette rue ?

J'irai lui faire une scène.

Au revoir.

JULES LAFORGUE.

Babelsberg, au château.

LI

A *Mme MULLEZER*

Tarbes, mardi [fin août 1882].

Chère Madame,

C'est ici que je reçois votre bout de lettre. Je me demande qui peut bien avoir été le chercher à l'hôtel où j'ai passé, pour me l'adresser ici. J'étais à Paris seulement depuis quelques jours. Ne me grondez pas trop.

D'ailleurs nous nous reverrons. Avant de revenir en Allemagne je passerai par Paris. En ceci comme en tout, la Valachie est seule coupable, allez vous plaindre à elle, elle loge au bureau des longitudes — dit-on.

Je suis ici en pleine province, dans la ville où j'ai vécu de huit à quinze ans, — où j'ai fait ma première communion ! où j'ai eu mes premières souffrances de la vie au lycée ! où j'ai aimé enfin, de la passion sublime qu'on a au collège et qui fait

pleurer des larmes de la plus belle eau, sans littérature. On ne vit ici que des cancans qu'on colporte de rue en rue dans un *assent* (accent) abominable. Je mène une vie végétative, pas un vers, pas une ligne de prose, pas même la force d'observer ce que je vois, de noter ce que j'entends. Ah ! la vie de province !

Oui, il était écrit que nous ne nous verrions pas à mon dernier voyage à Paris. Quand nous nous reverrons, ce sera l'automne, Henry sera là, on allume la lampe dès cinq heures et l'on fait du feu.

L'averse bat ma vitre et le vent s'époumonne
A refleurir la bûche où mon ennui tisonne.
Oh ! l'automne, l'automne !

Ceci est de moi. Mon Dieu, oui.

A propos, quand écrirons-nous un roman en collaboration?

Au revoir, poète subtil et prosateur vif; écrivez-moi *(Tarbes, rue Massey)*. Donnez-moi des nouvelles de Paris. Avertissez-moi quand Henry aura réintégré son domicile de la rue Berthollet.

Ce pays ne produit pas de wergiss-mein-nicht, aussi je me contente de vous insinuer : Ne m'oubliez pas.

JULES LAFORGUE.

LII

A Mme MULLEZER

Tarbes, vendredi [13 octobre 1882].

Chère Madame,

Qu'est-ce que c'est que cette lettre désolée que j'ai reçue hier ?

Avez-vous égaré votre toutou ? perdu un sonnet ? Si nous ne nous sommes pas vus à Paris, c'est qu'il était écrit que nous ne nous verrions pas ?

Henry est donc à Paris ? Je vais lui écrire. Je rentre à Bade vers le 1er novembre, je passerai une semaine à Paris. Me recevrez-vous ? Me pardonnerez-vous la perte de vos toutous idéaux ? Faites-vous toujours des choses rimées ? Quand je vous assure que vous êtes supérieure à Sieffert (Louisa), auteur connu chez Lemerre par sa fin touchante.

Avez-vous lu : *Bonjour, Monsieur* dans un volume de Jean Richepin : *Les Morts bizarres* ? Mal-

gré ce *Bonjour, Monsieur*, je veux faire un sonnet sur la Vie.

Vous ai-je parlé d'une épopée sur Pierrot en forme de comédie ?

Comme copie, j'irai porter à la *Vie Moderne* un sonnet sur novembre et une nouvelle courte intitulée : *Mort curieuse de la femme d'un professeur de quatrième en province* (1).

Je crois que c'est tout.

— Ah ! çà ! dire que je ne vous connais pas du tout ! mais pas du tout ! Quel caractère avez-vous ? Quelle âme ? Quel cerveau avez-vous ? Avez-vous des nerfs ?

Je ne vous ai vue que deux fois !

Peut-être ne vous reverrai-je jamais.

Avez-vous étudié la culture de l'ananas ? je vais m'y mettre. Au revoir (Émile Augier (oncle du Déroulède et du Giard) écrit à revoir).

Encore une fois pardonnez-moi l'ingratitude de mes toutous idéaux.

Votre Jules Laforgue.

(1) Cette nouvelle ne parut pas à la *Vie Moderne* et n'a pas été retrouvée.

LIII

A M. CHARLES HENRY

Tarbes, vendredi 13 [octobre 1882].

Mon cher Ami,

Je retourne en Allemagne (Bade) vers le 1er novembre et je passerai une semaine à Paris. J'ai laissé à un camarade de Paris deux plats ARTISTIQUES qu'il vous portera ; c'est un dépôt !

Kahn m'a envoyé une belle pièce singulière d'exécution dans le sans-gêne de ses rimes. Il paraît que vous lui avez communiqué mes *Lys de mai* ?

Le poète de la rue Denfert m'a écrit hier une longue lettre désolée. Il me reproche la tiédeur de mon amitié et la hâte de mes lettres. Que lui ai-je fait ? Il me tarde d'aller lui demander pardon.

Qu'il y a longtemps que je n'ai fait des vers ! Faire des vers est un vieux préjugé. Na !

Je vais étudier à fond la culture de l'ananas et essayer d'avoir le million à vingt-six ans.

Et votre sculpture ?

Comme nos sculpteurs sont en retard sur nos peintres ! Qu'il me tarde d'écrire des Salons. Connaissez-vous Ringel ? Il est sans doute des intimes de Marie Krysinska. Faites-vous de la cire ? Est-ce de Cros que vous prenez des leçons ?

Achetez-vous *les Dessins du Louvre*, une publication bon marché de Chennevières, un jeune que les livres d'art des de Goncourt tourmentent ?

Quand vous déciderez-vous donc à faire ce à quoi vous êtes si bien préparé, lancer un roman très neuf ? Vous surtout qui n'avez jamais fait de vers, mais qui avez toujours marché dans la vie vêtu d'érudition et de mathématiques. Quand ?

Irons-nous faire un pèlerinage à votre cellule de la rue Séguier ou se promènent la nuit (certaines nuits !) des choses animées par les âmes multiples de Baudelaire ?

Au revoir. Une lettre por l'amor de Dios !

JULES LAFORGUE.

LIV

A SA SŒUR

1882, dimanche [Paris, 29 octobre].

Ma Chère Marie,

Encore dimanche. Je crois que je pars demain soir. Donc envoie-moi lettres chez Henry ou à Bade, ou plutôt attends — je t'écrirai le premier, aussitôt arrivé là-bas.

Je viens de chez Bourget où il y avait des tas de gens. *L'Irréparable* paraît au mois de février.

T'ennuies-tu toujours outre mesure ? j'espère que non. Tu arriveras à te faire une raison avec le sentiment même que la providence (!) nous a fait encore la part bonne.

Depuis trois jours, averses torrentielles et inépuisables, je rentre trempé. Je passe mes journées ou à peu près à la Bibliothèque et le soir chez Henry. Voilà qu'on vient m'interrompre ! je te récrirai

demain matin à la hâte; dis à Émile de me renvoyer les deux numéros de la *Nouvelle Revue* (1) laissés par Père. Quant à la pipe, je l'enverrai demain. Je l'ai retardée parce que je voulais aller la prendre en dehors de Paris, à Levallois-Perret.

Je t'embrasse tendrement. J'espère que tu m'adores toujours. J'espère que la présente te trouvera de même !

Adieu, je te récrirai demain. Travaille, soigne-toi. Espère, ne te fais pas de mauvais sang.

Ton éternel JULES.

(1) Vraisemblablement les deux numéros de novembre 1881. Celui du 15 novembre 1881 contenait le premier des *Essais de Psychologie contemporaine* de M. Paul Bourget, l'essai consacré à Baudelaire.

LV

A CHARLES EPHRUSSI

Bade, lundi [6 novembre 1882].

Cher Monsieur Ephrussi,

Ma vie a recommencé, m'a repris dans ses engrenages peu fiévreux. Je n'ai pour me consoler qu'une cire de Cros qui me sourit maladivement, adossée à la lampe. Puis des eaux-fortes de Chifflart (pour la plupart assommantes, mais révélant une âme michelan... gélique).

Je viens de lire des articles d'art dans la *Gazette de Cologne.* Un commence ainsi : « Der Geist sittenloser Selbstsucht, frivoler Aufgeblasenheit... etc., » (intitulé « *Die franzœsische Schule* »).

Un autre, sur les impressionnistes, parmi lesquels on met Roll, Gabriel Guay (avec sa *Cosette*), Gervex,

Aublet *(Les Réservistes)* comme peintres socialistes, etc...

J'ai revu mes notes pour l'exposition de Munich. Je n'ose pas faire l'article, si peu important qu'il doive être. Car je devrais le commencer de cette façon ridicule : « La visite dont ces lignes sont le compte rendu remonte à quatre mois et à l'ouverture de l'exposition, alors à peine encore aménagée, par conséquent infiniment incomplète »... Voilà un drôle de correspondant comprenant ses devoirs d'une façon légèrement biscornue, se diront les abonnés (puisqu'il y en a)...

Qu'en pensez-vous ?

En revanche, en arrivant à Berlin, je vais trouver une grande exposition de l'art contemporain berlinois. Ce sera très important et j'essayerai « d'être à la hauteur de ma mission ».

Je suis content de Paris, j'y ai pas mal bûché le côté théorique, la base philosophique de l'art des Cornelius, des Schnorr, Schwanthaler, etc., vous verrez.

J'enverrai deux articles de dix pages ou douze chacun sur le musée contemporain de Berlin. De plus, je me sens capable d'un sérieux et compact volume sur l'art contemporain allemand.

Avec une Introduction qui fera le quart du vo-

lume et qui sera toute de psychologie et d'esthétique (1).

Cette introduction sera très sérieuse, et, j'espère, très juste et très condensée. Je vous la soumettrai avant tout. Mais dites-moi si, en principe, une pareille introduction toute philosophique effaroucherait les habitudes de la *Gazette* ? J'en vois déjà la trame logique et les détails et j'avoue ingénument que je la crois neuve comme vue d'ensemble en laissant à d'autres le soin de dire si elle est juste et complète et répondant à tous les *a posteriori*. Enfin vous verrez.

Mais que la langue allemande m'est lente à lire ! — et je ne parle que français, toujours français.

J'ai causé aujourd'hui, une bonne heure, en fumant avec Maxime Du Camp (2). Le soir, grande société et nombreuse. — Nous restons à Bade jusqu'au 12. — De là à Coblentz jusqu'au 1er

(1) Cette introduction est très probablement le remarquable morceau intitulé *L'Art moderne en Allemagne*, publié posthumément dans la *Revue Blanche*, t. IX, nº 56, 1er octobre 1895, et qu'on trouvera au tome VI des Œuvres complètes.

(2) A propos des livres favoris de l'impératrice, Jules Laforgue dit assez ironiquement dans *Berlin, la cour et la ville ;* (p. 48) :
« Il est un écrivain dont on ne perd pas une ligne c'est Maxime du Camp, un vieil ami qui revient chaque été à Bade : quelles bonnes soirées on doit à ses excursions de vieux sceptique à travers la charité privée à Paris ! »

décembre, puis à Berlin. A che va la vita? fuor che a dispregiarla? A bientôt une autre lettre si je ne vous ennuie pas.

Votre

JULES LAFORGUE.

LVI

A M. CHARLES HENRY

Coblentz, samedi [18 nov. 1882].

Mon cher Henry,

Êtes-vous toujours à Paris ou toujours en Italie, pays qui a la forme d'une botte ?

Êtes-vous délivré, même de loin, du nommé L....

Je suis ici depuis une semaine (toujours la même adresse) et dans cinq jours je serai à Berlin, toujours Prinzessinen-Palais.

Mes fenêtres donnent sur le Rhin. Je me suis fait un coin assez gemüthlich ici, avec mes livres, quatre ou cinq panneaux, un crâne de macaque servant de porte-montre, des photog. de Paris (60), 125 dessins du Louvre et un éléphant bronze de Barye.

Est-ce que les *Névroses* ont paru (1)?

Vous savez qu'il y a une sorte de brouille entre la rue Denfert et moi. A peine quelques visites, puis malentendus, lettres; bref, quittés sans nous voir. Pour pardon ai écrit dès arrivée et rien reçu.

Je travaille. Je me remets à faire des vers. Je veux *publier* (mais pour donner seulement pour mes amis que mes choses intéressent et que cela pourra distraire) un petit volume de poésies toutes neuves qui s'appelleront : *Complaintes de la vie* ou le *Livre des complaintes.* Ce sera des complaintes lamentables rimées à la diable. J'y mettrai celle du Petit Hypertrophique. Il y aura la complainte du Soleil, des 4 Saisons, de la Vieille Fille, du Fœtus, du Pharmacien, de la Phtisique vierge, du Père éternel, de Pan, etc.

J'en ai déjà cinq. Je serai très sévère. Je vous envoie celle des Montres (qui est mon poème des Montres refait).

J'essaierai aussi des croquis berlinois pour la *Vie Moderne.* Et le théâtre ! théâtre injouable ou à jouer entre amis. Ce serait peut-être drôle avec des dames complaisantes et calmes.

J'espère que vous m'écrirez et que vous me

(1) Le volume de poèmes de Maurice Rollinat qui parut peu après (1883) chez Charpentier.

parlerez de vous, de vos poèmes en prose, de votre roman (1), etc. Même si vous n'êtes pas encore à Paris.

JULES LAFORGUE.

Je vais vous copier la complainte des Montres.

(1) Ce roman et ces poèmes ne furent jamais que dans la gracieuse imagination de Jules Laforgue.

LVII

A M. CHARLES HENRY

Coblentz, vendredi [fin novembre 1882].

Mon cher Henry (et Cie),

J'ai reçu dimanche votre brochure bleue avec la dédicace hermaphrodite imprimée à Rome ! Je l'ai lue, mais ne me faites pas souvent de ces peurs-là, hein ?

Êtes-vous tout à fait remis de votre dernière non-santé ? Le bouquin est-il prêt ?

Avez-vous revu Cros ?

Avez-vous trouvé quelque chose pour le *Songe de Polyphile* d'Ephrussi ?

Dînez-vous toujours boulevard Port-Royal ?

Votre Choubersky tire-t-il convenablement ?

Je retouche mes complaintes (quel boulet !). Et vous les recevrez bientôt. Encore une fois, est-ce franchement imprimable entre nous ? Et, d'autre

part, pourrez-vous vraiment arranger la chose chez Charavay en vous promenant?

Ici, exil, bonne chère, le Rhin. Le 1er décembre, reprise de la vie de Berlin.

Toujours même adresse.

Votre

JULES LAFORGUE.

LVIII

A M. CHARLES HENRY

Berlin [début décembre 1882].

Mon cher Henry,

Comment allez-vous ? Je ne sais rien, rien de vous.

Recommencement de ma vie de Berlin. De la neige, de la bière, de la musique ; avachissement.

Ici une exposition de quelques expressionnistes. Je fais, pour être traduit dans une revue, un article expliquant l'impressionnisme à ces gens qui diront alors que l'Impressionnisme — avec sa folie, — est né en Allemagne de la loi de Fechner.

J'ai trouvé un Monsieur qui a trouvé adorable ma *cire* de Cros. Il lui achèterait volontiers, « pour pas cher », quelque chose de *moderne* comme ça, en *cire* toujours.

En outre, dites à Cros, s'il y tient, de songer à

préparer quelques menues choses. Nous organiserions ici une petite exposition de ses *cires* avec une notice-catalogue. Il risquerait simplement des frais de transport contre la chance d'être acheté. Je n'en promets pas plus. Voulez-vous lui en parler ? Avec les menues choses qu'il a dans son atelier, — en ajoutant la mienne que j'ajouterais à l'exposition, — il pourrait préparer quelque petite machine moderne, quelque élégance parisienne, qui aurait ici le plus de chance.

Kahn m'a répondu. Je lui ai reécrit (secrétaire d'état-major télégraphiste, 19e section, Mahrès), mais il croit qu'il changera d'adresse un de ces jours.

Bonjour à Mme C..., qui m'a absolument oublié.

Et écrivez-moi un petit mot, n'est-ce pas ?

Votre

JULES LAFORGUE.

LIX

A CHARLES EPHRUSSI

Berlin, 24 12. 82.

Cher Monsieur Ephrussi,

Je travaille comme un nègre — pas cependant comme le nègre Dumas père. J'ai deux lectures régulièrement par jour avec livres à choisir, à lire d'avance, et trois journaux, et la *Revue des Deux Mondes*. Prélevez là-dessus le temps stupide de s'habiller deux fois, le temps stupide de manger (mais je me cache toujours, pour manger), le temps de dormir, les menues dépenses de temps, et vous verrez qu'il ne me reste pas grand'chose.

Je travaille la nuit à la lampe. C'est une infinie volupté. Toute la maison est endormie. A peine de temps en temps un fiacre sous les Linden. Quelquefois le clair de la lune sur la neige fine de Hausvogteiplatz. Alors j'entasse les feuilles de papier

noirci. A Coblentz aussi, j'avais pas mal besogné, avec le Rhin en bas, piqué de lumières reflétées.

J'ai donc un nouveau petit volume de vers que je ne publierai pas plus que le premier, attendu que dans un an il me paraîtra aussi ridicule que mon premier m'apparaît maintenant, avec quelle intensité ! — Plus : J'ai terminé un roman, le sujet est très beau. Mais un premier roman ne peut valoir grand'chose. Aussi, j'en écris un second. J'ai une comédie en un acte, plus noire que *les Corbeaux,* mais qui ne doit pas être fameuse en réalité· Aussi j'en écris une seconde (1).

Plus : j'avais réuni des notes pour une étude courte mais supra-philosophique sur John Ruskin et le préraphaélisme; mais on me dit que Chesneau est à la veille de publier un bouquin sur le même sujet.

Vous trouvez que je néglige la correspondance de la *Gazette.* Mais je suis ici à peine depuis vingt jours et il n'y a rien — rien que le Champigny de ces messieurs.

Après cela, il pleut un rude spleen sur Berlin. C'est le coup de feu, la Rhein-Macht. Je suis libre

(1) Du roman terminé et de la comédie « plus noire que *les Corbeaux* », rien ne nous est parvenu et il est probable que Laforgue les détruisit.

aujourd'hui, mais ce sera remplacé par d'autres ennuis.

On est toujours content de moi. Il paraît que je suis passé maître dans l'art de choisir les romans voulus et dans celui de faire des coupures. Seulement il paraît aussi que j'ai des jours bizarres, des jours où je lis très haut, d'autres où ma voix n'est qu'un souffle. Je réponds invariablement que — c'est la vie.

L'autre soir, je devais aller passer la soirée chez M. et Mme Bernstein, et j'ai été pris d'une rage de dents. Impossible d'y aller.

Vous ne publiez donc rien cette année ! Vous ne voulez pas vous enrôler dans la catégorie des forçats qui, comme Müntz, Mantz, Michiels, etc., publient quelque énorme machinette chaque Jour de l'an ?

Pourquoi ne feriez-vous pas une infidélité à votre Dürer pour écrire un livre *qui n'a pas été fait* et qui est si fécond *(l'Impressionnisme)*, le public se ruerait dessus, ou bien dans la *Gazette* une belle étude sur Chifflart, le Michelangelino moderne français. Il y a tant de choses à faire; ferez-vous un volume de vos dessins de His de la Salle ? Comment Bigot s'est-il donc introduit à la *Gazette* ? Ce cuisinier normalien qui nous la fait

à toutes les sauces au *XIXe Siècle*, à la *Revue bleue*, à la *Revue des Deux Mondes* (pauvre Zola !) est bien réjouissant.

Au revoir; j'espère que vous m'enverrez quelques lignes parfois. Quand vous aurez le temps, n'est-ce pas ?

JULES LAFORGUE.

FIN DU PREMIER VOLUME DES LETTRES

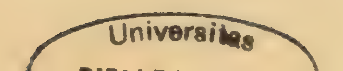


TABLE DES MATIÈRES

1881

1882

ACHEVÉ D'IMPRIMER

Le cinq mars mil neuf cent vingt-cinq

PAR

FÉLIX LAINE

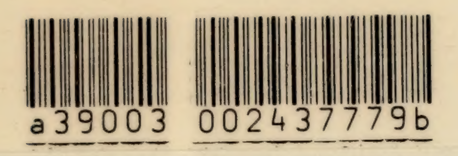
A CHARTRES

pour le

MERCVRE

DE

FRANCE


a39003 002437779b